

- PALLI

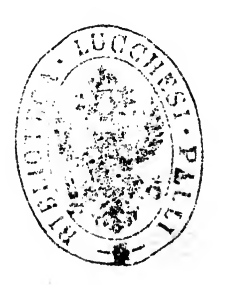
Perrin





PETITE

BIBLIOTHEQUE DES THÉATRES.



On peut souscrire chez BÉLIN, Libraire, rue S. Jacques ;

Et chez BRUNET, Libraire, rue de Marivaux, Place du Théatre Italien.

PETITE
BIBLIOTHEQUE
DES
THÉATRES,

CONTENANT un Recueil des meilleures Pieces du Théatre François, Tragique, Comique, Lyrique et Bouffon, depuis l'origine des Spectacles en France, jusqu'à nos jours.



A PARIS,

Au Bureau, rue des Moulins, butte Saint-Roch, nº. 11, où l'on souscrit.

M. DCC. LXXXVI.

Avec Approbation, et Privilége du Roi.

A V I S.

Messieurs nos Souscripteurs sont priés de vouloir bien renouveller leur abonnement dans le courant de Décembre, et de nous envoyer leurs noms et demeures, bien exactement et lisiblement écrits, afin que nous puissions les faire réimprimer avant la fin de ce mois, pour la distribution du premier Volume de 1786, qui se fera au commencement de Janvier.

Le second Volume des *Essais historiques sur l'origine et les progrès de l'Art Dramatique en France*, et celui des *Etrennes de Polymnie* seront distribués avant la fin de Décembre.

La grande quantité de Volumes que nous avons perdus ces deux premieres années, et que nous devons attribuer, en partie, aux changemens de domiciles dont nous n'avons pas été avertis à tems, et aux réclamations trop tardives qui nous ont été faites, nous engage à prier, de nouveau, MM. nos Souscripteurs de faire faire dans les Bureaux de Poste du lieu de leur résidence la recherche des Volumes qu'ils n'auroient pas reçus à l'époque de leurs livraisons; et s'ils ne les recouvroient pas par ce premier moyen, de nous le faire savoir, aussi-tôt, à nous-mêmes, en notre Bureau, où toutes les plaintes doivent être adressées directement, et d'où uniquement se feront désormais les remplacemens de Volumes perdus.

L'AMOUR QUÊTEUR,

COMÉDIE

EN DEUX ACTES, EN PROSE,

PAR M. DE BEAUNOIR.



A PARIS,

Au Bureau de la Petite Bibliotheque des Théatres, rue des Moulins, butte S. Roch, n°. 11.

M. DCC. LXXXV.

L'AMOUR QUÊTEUR,

CHANSON.

JUPITER un jour, en fureur,
Avoit banni l'Amour sur terre;
Gourmand et ne sachant rien faire,
Il se mit Frere Quêteur.
D'un Personnage respectable,
Avec l'habit, il prit le ton:
Frere Amour en capuchon, *Bis.*
Ne pouvoit qu'être aimable. *Bis.*

Voilà le pauvre Cupidon
Courant le monde à l'aventure.
Le Dieu qui soumet la nature,
Est réduit à l'abandon.
A la porte d'un Monastere,
Il arrive bien fatigué:
Faites-moi la charité! *Bis.*
Je suis dans la misere. *Bis.*

Aux cris du petit séducteur
Une Nonne vint à la porte;
Voyant Cupidon de la sorte,
La pitié gagna son cœur.
Pour vous délasser de la route,
Mon frere, entrez dans la maison....

Prenez-moi par mon cordon, *Bis.*
Ma sœur, je n'y vois goutte. *Bis.*

Sans y penser, la pauvre Agnès
Met le loup dans la bergerie;
Et son innocence chérie
Va s'envoler pour jamais.
Frere Amour a tant d'éloquence
Qu'il parvient à la convertir,
Lui fait aimer le plaisir, *Bis.*
En prêchant pénitence. *Bis.*

Voilà le petit Cupidon,
Courant de cellule en cellule,
A sœur Brigitte, à sœur Ursule,
Il va présentant son tronc.
De toutes il reçoit l'aumône;
Et pour le Dimanche suivant,
Chaque Nonne du Couvent *Bis.*
Le recommande au Prône. *Bis.*

L'Amour en froc étoit charmant;
Mais il n'étoit pas moins volage:
Je vais achever mon voyage,
Leur dit-il, d'un ton dolent.
Ah! quel tourment! ah! quel supplice!
Vous nous quittez, petit frippon!
Laissez-nous votre cordon.... *Bis.*
Ma sœur, Dieu vous bénisse! *Bis.*

AVERTISSEMENT.

C'est d'après cette Chanson charmante, dont on ne connoît point l'Auteur, que j'ai conçu et exécuté cette bagatelle. Le Public a daigné la recevoir avec bonté, et la voir avec plaisir. J'ai dû, sans doute, ce succès à la maniere aussi neuve que vraie dont plusieurs rôles, et principalement celui de Madame Barbara, ont été rendus.

Comblé des encouragemens que le Public vouloit bien me donner, je me serois contenté de ses applaudissemens réitérés, et jamais je n'aurois osé me livrer au grand jour de l'impression, s'il ne m'étoit tombé entre les mains une Comédie, portant le même titre que la mienne, et représentée et imprimée à Rouen.

Comme j'ai craint que l'on ne confondît ces deux Pieces, je me suis trouvé forcé, malgré moi, à faire imprimer la mienne, et à la donner au Public, en réclamant son indulgence et ses bontés pour une bluette, dont l'à-propos a fait le principal mérite.

NOTE
DES REDACTEURS.

LA Chanson qui a fourni le Sujet de cette petite Comédie, et que l'Auteur a imprimé au-devant, nous dispense de le détailler davantage ici. On sent assez qu'il a été obligé de faire quelques changemens au fonds et d'y ajouter beaucoup, pour se conformer aux convenances Théatrales; mais il a suivi la même marche, et en a mis toutes les principales idées en action.

JUGEMENS ET ANECDOTES
SUR
L'AMOUR QUÊTEUR.

JAMAIS Piece n'eut sur les Théatres des Boulevards un succès plus brillant. Elle attira au Spectacle des Grands Danseurs du Roi, et la Cour et la Ville. Tout ceux qui avoient chanté la Chanson voulurent voir la Piece, et l'on donna des éloges à son Auteur, pour la maniere adroite avec laquelle il présentoit un sujet aussi libre, sans laisser passer aucune expression capable de choquer la bonne Compagnie, qu'il attiroit à un Spectacle où elle n'avoit gueres coutume de se montrer.

La maniere dont plusieurs des rôles de cette Piece furent joués, contribua encore à son succès. Madame Nicolet, épouse du Directeur des Grands Danseurs du Roi, rendit supérieurement le rôle de Madame Barbara, la Maîtresse

de Pension. La Demoiselle Forest, que le Public voit tous les jours, avec un nouveau plaisir, sur le Théatre des Variétés, annonça son talent dans le rôle d'Agnès, l'une des trois principales Pensionnaires de Madame Barbara, et le joua avec une ingénuité originale. Celui de Brigitte fut rempli avec beaucoup de finesse et de gaieté, par la Demoiselle Riviere, et celui d'Ursule, avec sensibilité, par la Demoiselle La France. Enfin rien de tout ce qui pouvoit faire réussir cette Piece ne fut négligé : les décorations et le costume plurent généralement. L'Auteur, qui d'abord voulut garder l'anonyme, reçut le lendemain de la premiere représentation ces vers envoyés à Madame Nicolet, par M. Bodasse.

» Qui que tu sois dont la plume légere
» Chez Nicolet attire tout Paris,
» Tu nous fais voir au lieu d'un Monastere
» De Mahomet le charmant paradis.
» Certes, Monsieur l'Auteur, c'est assez bien l'entendre,
» Voulant d'un nouvel ordre être le fondateur,
» D'avoir imaginé de prendre,
» Et Vénus pour Abbesse, et l'Amour pour Quêteur. »

M. de Beaunoir a depuis ajouté quelques

Vaudevilles très-agréables à cette petite Comédie, qui fut jouée de cette nouvelle maniere dans une Fête, donnée à MONSIEUR, pour célébrer sa convalescence. On l'a jouée une seconde fois, de cette maniere, chez Monseigneur le Comte d'Artois, à Maisons, et une troisieme sur le Théatre des Tuileries, à une Fête donnée par M. le Prince de Guémenée.

Cette Piece fit le plus grand plaisir, ainsi arrangée; et à ces représentations particulieres, ce furent Mesdemoiselles Guimard, Dorival et Lafont, de l'Opéra, qui remplirent, la premiere, le rôle d'Agnès, la seconde, celui de l'Amour, et la troisieme celui d'Ursule; M. Du Gazon et Mademoiselle Olivier, de la Comédie Françoise, jouerent, le premier, celui de Madame Barbara, et l'autre celui de Brigitte.

Quelque flatteuses que pussent être pour M. de Beaunoir toutes ces diverses circonstances, il ne se montra dans aucune. Les Princes ignorerent même jusqu'à son nom, et témoignerent leur satisfaction à tout autre que lui : de sorte qu'il auroit pu dire, avec Virgile :

Sic vos, non vobis, &c.

Il ne faut pas confondre cette Comédie avec une autre mêlée de Vaudevilles, sur le même sujet et sous le même titre, qui parut imprimée à peu près dans le même tems, et que son Auteur, après l'avoir fait jouer à Rouen, donna aux petits Comédiens du Bois de Boulogne. Le fonds de toutes les deux est absolument le même, et les scenes de celle du Bois de Boulogne sont toutes calquées sur les scenes de celle des Grands Danseurs du Roi; mais on ne peut refuser à celle-ci le droit d'aînesse et le mérite de l'originalité et de la supériorité, à tous égards.

L'AMOUR QUÊTEUR,

COMÉDIE

EN DEUX ACTES, EN PROSE,

PAR M. DE BEAUNOIR;

Représentée, pour la premiere fois, à Paris, sur le Théatre des Grands Danseurs du Roi, au mois de Septembre 1777.

PERSONNAGES.

L'AMOUR.

MERCURE.

Madame BARBARA, Maîtresse de Pension.

URSULE,
AGNÈS,
BRIGITTE,
ROSETTE, } Pensionnaires de Madame Barbara.

TROUPE DE JEUNES PENSIONNAIRES.

La Scene se passe dans un Fauxbourg de Paris.

L'AMOUR QUÊTEUR,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

(Le Théatre représente une rue ; sur la droite est une maison dont toutes les fenêtres sont grillées.)

SCENE PREMIERE.

L'AMOUR, MERCURE, *entrant chacun d'un côté opposé.*

MERCURE.

JE ne me trompe pas, c'est ce fripon d'Amour!

L'AMOUR.

C'est ce coquin de Mercure!

MERCURE.

Eh! bon jour, frere.

L'AMOUR.

Sois le bien rencontré. Par quel hasard sur la terre?

MERCURE.

Par le même hasard que toi.

L'AMOUR.

Comment ?

MERCURE.

Comme toi, je suis banni de l'Olympe.

L'AMOUR.

Et la cause de ton bannissement ?

MERCURE.

Toute simple. Lorsque, lassé de tes fredaines et de tes espiégleries, le Seigneur Jupiter t'eut chassé du Ciel, il renoua avec sa chere épouse. La bonne Dame, comme tu sais, est acariâtre et rancuneuse en diable; elle m'en vouloit, depuis long-tems, de toutes mes complaisances pour son mari, et mon exil a été la premiere condition du raccommodement des deux tristes époux.

L'AMOUR.

Tu n'en es pas extraordinairement fâché ?

MERCURE.

Je t'en réponds ! Depuis ton bannissement tout est d'un triste et d'une monotonie dans l'Olympe à périr ! C'est la prude et sage Minerve qui préside à ta place : juge de la gaîté qu'elle inspire ! Jupiter bâille majestueusement auprès de sa tendre épouse ; Neptune s'est retiré sous ses eaux, plus glacé qu'elles ; la jeune Aurore veut en vain réchauffer son vieil époux, et ta belle maman est réduite à souffler les forges de son vilain mari.

L'AMOUR.

Mon exil ne sera pas long. Mais que comptes-tu faire sur ce pauvre globe ?

MERCURE.

Je suis, comme tu sais, à deux mains. Je n'y manquerai pas d'occupation. En quittant l'Olympe, j'ai demandé à Plutus des Lettres de recommandation auprès de plusieurs Traitans. Si je puis obtenir une caisse, je vivrai honnêtement et paisiblement : Mercure peut, je crois, sans déroger, devenir Financier ?

L'AMOUR.

Certainement.

MERCURE.

Et toi, où vas-tu de ce pas ?

L'AMOUR.

Je reste ici.

MERCURE.

Comment ! dans un Fauxbourg ?

L'AMOUR.

Oui ; je suis en guerre.... Vois-tu cette maison ?

MERCURE.

C'est, sans doute, celle de quelque jaloux, car je la vois hérissée de grilles ?

L'AMOUR.

Non.

MERCURE.

C'est donc une prison ?

L'AMOUR.

Encore moins.

MERCURE.

Qu'est-ce donc ?

L'AMOUR.

Un colombier qui renferme de jeunes tourterelles, charmantes autant qu'innocentes.

MERCURE.

Explique-toi plus clairement.

L'AMOUR.

Je bloque cette maison d'éducation : elle est habitée par une vieille Maîtresse qui garde de jeunes pensionnaires, entre lesquelles on en compte trois de seize à dix-sept ans, belles comme le jour. La rose qui vient de s'épanouir a moins de fraîcheur et d'éclat; ce sont ces roses que je veux cueillir.

MERCURE.

Toujours le même.... Mais dis-moi, quel costume compte-tu prendre?

L'AMOUR.

Le mien, sans doute?

MERCURE.

Le tien?

L'AMOUR.

En est-il de plus intéressant?

MERCURE.

Pauvre Amour! il faut te pardonner, tu ne connois plus les usages; mais apprends que, s'il t'arrive de paroître ainsi, ou de te nommer seulement, c'est fait de toi. Imagine-toi, mon cher frere, que tu n'es plus reçu dans ce qu'on appelle la bonne compagnie; ton nom seul donne des vapeurs. Si tu veux réussir, cache-toi bien sous un des habits du Caprice.

L'AMOUR.

Sous un des habits du Caprice, dis-tu ? Quoi ! ce Dieu volage, inconséquent, dont les faveurs sont des offenses, qui traîne après lui souvent le remords, et toujours le mépris ?....

MERCURE.

Est le Dieu qu'adorent les François. Il a détruit tes Temples, et reçoit aujourd'hui l'encens que les Mortels brûloient autrefois sur tes Autels ; profite donc de mon conseil, et ne te montre que sous les livrées de ton plus cruel ennemi.

L'AMOUR.

Et quel est son habit favori ?

MERCURE.

Il en a mille pour un. Vrai Caméléon, il paroît le même jour sous vingt formes différentes. On le voit, le matin, en simple habit d'uniforme, à la toilette d'une jeune coquette, parler combats, chevaux, courses, batailles, et nouer en même-tems un ruban, ou placer une mouche assassine. Le soir, aux genoux d'une prude, il parle constance et discrétion, en grasseyant, sous la figure intéressante d'un Abbé musqué. Veut-il s'introduire chez la précieuse ? il prend le ton et l'air empesé d'un froid Robin. Faut-il plaire à cette savante, qui, sans rien savoir, parle de tout, juge tout, et dont les arrêts sont irrévocables ? plus négligé dans sa parure, il vient, d'un pas de Héros de Théatre, lui débiter, d'un ton emphatique, les mille et une fadeurs. Mais l'habit sous lequel il n'a jamais

trouvé de cruelles, avec lequel il soumet les beautés les plus rébelles, est celui de Financier.

L'AMOUR.

J'ai toujours trouvé tes conseils excellens; sers-moi donc de Mentor et de guide.

MERCURE.

Eh! bien, suis-moi; tu n'auras pas sujet de t'en repentir. (*Ils sortent.*)

SCENE II.

Madame BARBARA, URSULE, AGNÈS, BRIGITTE, ROSETTE, TROUPE DE JEUNES PENSIONNAIRES.

Madame BARBARA.

ALLONS, Mesdemoiselles, rentrez; il se fait déja tard, et la promenade a été plus longue qu'à l'ordinaire. (*Les plus jeunes Pensionnaires rentrent.*) (*A Ursule.*) Qu'avez-vous donc dans la poche de votre tablier, Ursule?

URSULE.

Rien, Madame.

Madame BARBARA.

Comment! rien?.... Voyons, voyons. (*Elle fouille dans la poche d'Ursule, et y trouve un Roman.*) Oh! Ciel! un Roman, un Roman, Mademoiselle? Voilà donc à quoi vous vous occupez, à lire des Romans! Vous ne savez donc pas que rien n'est plus dangereux que cette lecture, et pour le cœur et pour l'esprit, et qu'il fau-

droit brûler tous ceux qui les composent, comme des empoisonneurs publics?

URSULE.

Il est cependant bien intéressant.

Madame BARBARA.

Taisez-vous.... Si vous voulez vous orner l'esprit et vous former le cœur, lisez *le Miroir du Monde*, *les Délices de la Retraite*.... Voilà ce qu'on appelle de bons Livres, et non pas des Romans.... Allez; que cela ne vous arrive plus.

URSULE.

Non, Madame.

Madame BARBARA.

Rentrez. (*Ursule rentre.*) (*A Brigitte.*) Un instant, Mademoiselle Brigitte, un instant: que vois-je là dans votre bavette?

BRIGITTE.

Ah! Madame! c'est une Chanson charmante; elle est intitulée: *L'Amour Quêteur*... Écoutez bien, je vais vous la chanter:

« Jupiter un jour, en fureur,
» Avoit banni l'Amour.... »

Madame BARBARA, *lui mettant la main sur la bouche et se saisissant de la Chanson.*

Voulez-vous vous taire?... Voulez-vous vous taire?... Est-ce qu'une Demoiselle, bien élevée, doit chanter de pareilles Chansons? Vous mériteriez!.... Que je vous en trouve jamais, et vous verrez!....

BRIGITTE.

Ah ! vous pouvez la garder, je la sais par cœur. (*Elle rentre.*)

Madame BARBARA.

L'impertinente !.... (*A Agnès.*) Voyons, où en est votre ouvrage, Agnès ?.... (*Agnès présente son sac à ouvrage, d'où Madame Barbara tire un bilboquet.*) Voilà donc à quoi vous vous occupez ?.... Un bilboquet !.... N'avez-vous pas de honte ? à votre âge !

AGNÈS.

Cela m'amuse.

Madame BARBARA.

Bel amusement, qu'on pardonneroit à peine à un enfant ! Allez, Mademoiselle, allez vous mettre à l'ouvrage.

AGNÈS.

Vous faites un crime de tout. (*Elle rentre.*)

Madame BARBARA.

Vous raisonnez, je crois, grande sotte !.... Rentrez, rentrez.... (*A Rosette.*) Toi, reste, Rosette.

SCENE III.

Madame BARBARA, ROSETTE.

ROSETTE.

QUE voulez-vous, Madame?

Madame BARBARA.

Écoute, Rosette. Je suis obligée d'aller faire des emplettes pour toutes mes Pensionnaires, veille bien, pendant mon absence, sur toutes ces friponnes-là; et, à mon retour, tu me diras tout ce qu'elles auront fait.

ROSETTE.

Oui, Madame. Vous savez que je vous rapporte tout bien exactement?

Madame BARBARA.

Oui, mon enfant.... Tiens, voilà les clefs de la porte; tu les remettras à Agnès, et tu lui recommanderas bien, de ma part, de n'ouvrir à personne qu'à moi. Entends-tu?

ROSETTE.

Oui, Madame.... Vous penserez à moi en faisant vos emplettes.

Madame BARBARA.

Oui, oui; mais rentre, car je ne veux pas m'amuser long-tems, et l'heure me presse.... Ferme bien la porte. (*Rosette rentre dans la maison, et Madame Barbara s'en va à la ville.*)

SCENE IV.

L'AMOUR, *seul, en habit de Pèlerin, et ayant vu partir Madame Barbara.*

BON, voilà Madame Barbara éloignée; profitons de son absence, pour tâcher de nous introduire chez elle sous ce déguisement.... Frappons à la porte.

(*Il frappe.*)

SCENE V.

AGNÈS, *à travers une fenêtre grillée;* L'AMOUR.

AGNÈS.

QUI frappe?

L'AMOUR.

Un pauvre Pèlerin, mon bel Ange, mourant de faim et de fatigue, qui demande la charité et l'hospitalité.

AGNÈS.

Je suis bien fâchée, Monsieur le Pèlerin; mais nous ne laissons jamais entrer d'hommes ici.

L'AMOUR.

Je n'aurois cependant qu'à dire un seul mot, Mademoiselle, et cette porte s'ouvriroit d'elle-même devant moi.

AGNÈS.

AGNÈS.

Ah! Ciel !.,.. Vous êtes peut-être sorcier?

L'AMOUR.

Rassurez-vous, ma belle enfant, rassurez-vous; je n'ai ni l'intention, ni le pouvoir même de vous faire aucun mal.

AGNÈS.

Vous ne mentez pas?

L'AMOUR.

Non.... Vous voyez bien ce cordon qui me ceint les reins?

AGNÈS.

Oui, Monsieur.

L'AMOUR.

Eh! bien, lui seul fait toute ma sorcellerie.

AGNÈS.

Comment cela, Monsieur le Pélerin?

L'AMOUR.

Je n'ai qu'à en frapper doucement trois ou quatre fois une porte, sur le champ elle s'ouvre d'elle-même.

AGNÈS.

Voilà un merveilleux cordon !.... Mais, de grace! ne vous en servez pas ici.

L'AMOUR.

Que craignez-vous?

AGNÈS.

C'est ma semaine à garder la porte, et si Madame Barbara trouvoit un homme dans sa maison, elle s'en prendroit à moi seule.

L'AMOUR.

Ne craignez rien, mon aimable Demoiselle ; je mourrois plutôt de fatigue à votre porte, que de l'ouvrir malgré vous.

AGNÈS.

Je serois bien fâchée d'être la cause de votre mort.

L'AMOUR.

Et vous la serez cependant, si vous persistez dans votre refus cruel.... Je succombe à la fatigue.

AGNÈS.

Madame Barbara ne peut pas tarder à revenir : attendez-là ; vous lui ferez pitié, sans doute, et elle vous fera entrer.

L'AMOUR.

A-t-elle un cœur plus tendre que le vôtre?

AGNÈS.

Oh ! non, non.... Certainement, non.

L'AMOUR.

Eh ! bien, Mademoiselle, je le sens, avant qu'elle soit de retour, je serai mort de faim et de fatigue.

AGNÈS.

Sûrement?

L'AMOUR.

Sûrement.... Si vous avez la cruauté de me refuser, vous allez me voir expirer sur le pas de votre porte.

AGNÈS.

Ah ! ne mourez pas, Monsieur le Pélerin, ne mourez pas; j'aime mieux m'exposer à toute la colere de Madame Barbara.

L'AMOUR.

Les Dieux vous en récompenseront.... (*A part.*) Je la tiens !

AGNÈS, *sortant de la maison.*

Venez, Monsieur le Pélerin, venez.

L'AMOUR.

Que je vous ai d'obligation !

AGNÈS.

Si Madame Barbara le savoit, je serois perdue.

L'AMOUR.

Ne craignez rien, ma belle enfant, ne craignez rien ; je me tiendrai caché bien exactement où vous voudrez, et demain, à la pointe du jour, je m'en irai.

AGNÈS.

Venez donc.

L'AMOUR.

Prenez-moi par mon cordon, ma chere Demoiselle ; car je n'y vois pas trop clair.

AGNÈS.

Venez. (*Agnès, en hésitant, prend l'Amour par son cordon, et l'introduit dans la maison dont elle referme la porte.*)

Fin du premier Acte.

ACTE II.

(*Le Théâtre représente la Classe de Madame Barbara. On voit, sur les deux aîles, les portes des chambres d'Ursule, de Brigitte et d'Agnès.*)

SCENE PREMIERE.

Madame BARBARA, URSULE, AGNÈS, BRIGITTE, ROSETTE, TROUPE DE JEUNES PENSIONNAIRES, *assises;* L'AMOUR, *caché sous la table de Madame Barbara.*

Madame BARBARA.

LAISSEZ-LA vos ouvrages, Mesdemoiselles, et écoutez-moi bien attentivement.... Vos parens vous ont confiées à mes soins, et vous devez bénir le jour heureux où vous êtes entrées chez moi, comme dans un asyle sûr, un port calme et tranquille. Tremblez toutes d'en sortir, pour rentrer dans le monde! Vous ne le connoissez pas comme moi; c'est un gouffre, c'est un abîme où l'innocence, sans cesse attaquée, périt et disparoît en un jour. Tous les hommes y sont volages, ingrats, parjures, perfides. Ce sont des monstres qui n'en veulent qu'à notre honneur.

AGNÈS.

Et qu'est-ce que c'est que notre honneur, Madame ?

Madame BARBARA.

La sotte, avec sa demande !.... Notre honneur c'est... c'est ce que nous avons de plus cher au monde.... c'est la vertu.... Les hommes cherchent continuellement à nous la faire perdre pour se mocquer ensuite de nous ; car une fille, qui a perdu sa vertu, devient la risée de tout le monde.

AGNÈS.

Et comment voit-on qu'une fille a perdu sa vertu ?

Madame BARBARA.

Cela se voit par sa conduite.... Pour vous accoutumer de bonne heure à la conserver précieusement, écoutez-moi. (*Leur montrant à toutes un paquet d'anneaux de verre.*) Vous voyez ces anneaux de verre ?

AGNÈS.

Oui, Madame.

Madame BARBARA.

Ils sont bien fragiles ; l'honneur l'est mille fois davantage. Je vais donc vous donner à chacune un de ces anneaux. Conservez-les bien précieusement : ne les donnez à personne ; empêchez même qu'on n'y touche. Je me les ferai représenter tous les jours, et celle qui aura le malheur de le casser ou de le donner, doit s'attendre à toute ma colere.... Il se fait déja tard : rangeons la Classe. Retirez-vous chacune dans votre chambre. Couchez-vous tranquillement, et, sur-tout, conservez bien précieuse-

ment les anneaux que je viens de vous donner.... Bon soir ; bon soir.

(*Ursule, Agnès & Brigitte entrent chacune dans leur chambre; Madame Barbara se retire, d'un autre côté, avec les plus jeunes Pensionnaires.*)

SCENE II.

L'AMOUR, *seul, sortant de dessous la table.*

Et sur-tout conservez bien précieusement les anneaux que je viens de vous donner.... Madame Barbara, Madame Barbara, j'espere bien vous en escamoter plus d'un! Après avoir, dans votre jeunesse, abusé de mes faveurs, fait brûler mille fois l'encens sur mes Autels, goûté toutes les douceurs que je procure, vous voulez briser mon Sceptre et renverser mon Empire ; dépitée de voir l'âge, en effaçant vos charmes, éloigner vos galans, vous cherchez à vous venger des outrages du tems sur ces jeunes Beautés confiées à vos soins, et vous prétendez soustraire leurs tendres cœurs à mon pouvoir.... Eh! bien, eh! bien, faisons assaut de puissance, et voyons qui de nous deux s'en rendra maître.... Prenons avec chacune le ton qui convient à son caractere.... Voilà la porte d'Ursule ; c'est la plus raisonnable, et c'est par elle que je veux commencer.... Frappons doucement.... (*Avec sentiment.*) Ursule, ma chere Ursule!

SCENE III.

URSULE, L'AMOUR.

URSULE.

Qui m'appelle d'une voix si tendre ?... Ah ! Ciel! un homme !

L'AMOUR.

Rassurez-vous, charmante Ursule, rassurez-vous, et ne m'exposez pas, par une crainte indiscrete, à toute la colere de Madame Barbara ; je hasarde tout pour vous voir.

URSULE.

Et que me voulez-vous ?

L'AMOUR.

Ursule, née avec un cœur tendre, ne sentez-vous donc pas qu'il a besoin d'aimer ?

URSULE.

Ah ! pourquoi venez-vous troubler ma tranquillité ? Qui donc êtes-vous ?

L'AMOUR.

Votre amant.

URSULE.

Mon amant ?

L'AMOUR.

Mais l'amant le plus tendre et le plus passionné, qui veut vous adorer toute sa vie, qui brûle pour vous de l'amour le plus violent.

URSULE.

Je ne sais où j'en suis... Quel feu, jusqu'alors inconnu, vous faites passer dans mon sein.

L'AMOUR.

Vous êtes faite pour aimer ; livrez-vous à l'amour.

URSULE.

Mais qui donc êtes-vous ? comment êtes-vous ici ? quel est votre dessein ?

L'AMOUR.

Je demeure ici près, je vous ai vue quelquefois à la promenade, et je n'ai pu vous voir sans vous adorer. A l'aide de ce cordon, par la vertu duquel rien ne m'est impossible, je me suis introduit ici sans être reconnu de personne, et je viens à vos yeux vous jurer un amour éternel, ou mourir à vos pieds, si je vous trouve insensible.

URSULE.

Ah ! vous ne mourrez pas !

L'AMOUR.

Achevez mon bonheur..... Dites-moi que vous m'aimez....

URSULE.

Ne le voyez-vous pas dans mes yeux ?

L'AMOUR.

Charmante Ursule !

URSULE.

Hélas ! Madame Barbara dit que tous les hommes sont faux, volages, parjures.

L'AMOUR.

Qui vous voit ne peut plus changer.

URSULE.

Vous serez donc constant ?

L'AMOUR.

En pouvez-vous douter ? Mais vous, Ursule, mais vous, m'aimerez-vous toujours ?

URSULE.

Toujours.

L'AMOUR.

Il m'en faut une preuve.

URSULE.

Et quelle preuve en voulez-vous ?

L'AMOUR.

Vous me la refuserez peut-être?

URSULE.

Non, je vous le promets.

L'AMOUR.

Madame Barbara vient de vous donner un petit anneau de verre ?

URSULE.

Eh! bien ?

L'AMOUR.

Me le refuserez-vous ?

URSULE.

Ah, Ciel ! que me demandez-vous ?

L'AMOUR.

Bien peu de chose.

URSULE.

Non, vous êtes trop exigeant.

L'AMOUR.

Je vois bien que vous ne m'aimez pas..... Adieu, Mademoiselle, adieu.

URSULE.

Où allez-vous donc?

L'AMOUR.

Mourir, loin de vous, de douleur et de désespoir.

URSULE.

Que vous êtes cruel!

L'AMOUR.

Vous me refusez?

URSULE.

Mais.....

L'AMOUR.

Vos Compagnes ne seront peut-être pas si difficiles.

URSULE.

Vous allez les leur demander?

L'AMOUR.

Oui, Mademoiselle, et celle qui me donnera son anneau, sera celle que j'aimerai.

URSULE.

Madame Barbara m'avoit tant recommandé de le garder!

L'AMOUR.

Et vous aimez mieux lui obéir que de m'obliger, cruelle!

URSULE.

Ah! que vous connoissez peu mon cœur.... Ecoutez! je l'avois serré bien précieusement, je ne comptois pas le

perdre si-tôt; mais, puisqu'il vous fait tant de plaisir, je vais vous le chercher.

L'AMOUR.

Que je vous aimerai !

URSULE.

Ne vous éloignez pas, je reviens dans l'instant.

(*Elle rentre dans sa chambre.*)

L'AMOUR.

Allez, je vous attens avec impatience....

SCENE IV.

L'AMOUR, *seul.*

Et d'une de prise... Courage ! ne perdons pas de tems; et pendant que l'innocente est allée chercher son anneau, attaquons-en vîte une seconde.... (*Gaiement.*) Brigitte ! charmante Brigitte !

SCENE V.

BRIGITTE, L'AMOUR.

BRIGITTE.

Me voilà, me voilà.... Ah ! ah ! c'est un homme !

L'AMOUR.

Oui, charmante Brigitte ! Mais, de grace ! ne faites point de bruit, ou je serois perdu.

BRIGITTE.

Vous avez raison; mais qui vous amene ici? qu'y faites-vous? que me voulez-vous?

L'AMOUR.

J'y suis pour vous seule, et je viens, sous ce déguisement, vous déclarer mon amour.

BRIGITTE.

Vous êtes donc amoureux de moi?

L'AMOUR.

Oui, charmante Brigitte.

BRIGITTE.

J'en suis charmée, car il y a long-tems que je desirois avoir un amoureux : je crois que c'est fort drôle; et autant vous qu'un autre.

L'AMOUR.

Ce n'est pas tout, Brigitte; si vous voulez que je vous aime, il faut m'aimer aussi.

BRIGITTE.

Cela est absolument nécessaire?

L'AMOUR.

Absolument. On n'aime pas long-tems sans espoir de retour.

BRIGITTE.

Eh! bien, je vous aimerai, moi.

L'AMOUR.

Je ne me contente pas de paroles.

BRIGITTE.

Vous avez raison.

L'AMOUR.

Je veux des preuves.

BRIGITTE.

BRIGITTE.

Et quelles preuves voulez-vous ?

L'AMOUR.

Ce que vous avez de plus précieux.

BRIGITTE.

Ma foi ! je n'ai rien de plus précieux à vous donner... qu'un petit anneau de verre, que vient de me confier Madame Barbara. Il n'y a pas une heure que je l'ai, et j'ai déja pensé le casser vingt fois : j'aime encore mieux que vous le gardiez que moi. Le voulez-vous ?

L'AMOUR.

Très-volontiers.

BRIGITTE.

Eh ! bien, attendez-moi, je vais le chercher.

L'AMOUR.

Ne soyez pas long-tems.

BRIGITTE.

Non, non. Sans adieu, mon amoureux. (*Elle rentre dans sa chambre.*)

L'AMOUR.

Et de deux... Attaquons vîte la troisieme.... (*Ingénuement.*) Agnès ! aimable Agnès !....

SCENE VI.

AGNÈS, L'AMOUR.

AGNÈS.

Ah ! c'est vous, Monsieur le Pélerin; que me voulez-vous ?

L'AMOUR.

C'est trop long-tems me contraindre, Agnès ! apprenez que je ne suis pas ce que je parois à vos yeux : je vous adore ! et je me suis ainsi déguisé pour m'introduire ici; voyez en moi votre amant.

AGNÈS.

Mon amant !... Et qu'est-ce qu'un amant ?

L'AMOUR.

C'est un homme sensible, qui ne voit que la beauté qu'il adore, qui ne vit que pour elle, et qui met son étude et son bonheur à lui plaire.

AGNÈS.

Et quand il lui plaît ?

L'AMOUR.

Il est le plus heureux des hommes !

AGNÈS.

Vous êtes donc le plus heureux des hommes, car vous me plaisez beaucoup.

L'AMOUR.

Agnès, que ce tendre aveu m'enchante !

AGNÈS.

Je vous dis la vérité.... J'aime beaucoup toutes mes compagnes; mais je ne ressens pour aucune le sentiment nouveau que vous m'inspirez.

L'AMOUR.

Vous voulez donc bien de moi pour votre amant ?

AGNÈS.

Oh ! oui...

L'AMOUR.

Ecoutez, Agnès; on ne doit rien refuser à son amant.

AGNÈS.

Je ne veux aussi vous rien refuser.

L'AMOUR.

Eh ! bien, donnez-moi... votre anneau ?

AGNÈS.

Mon anneau ?

L'AMOUR.

Je vous en conjure !

AGNÈS.

Et qu'en voulez-vous faire ?

L'AMOUR.

Le garder toute ma vie.

AGNÈS.

Je le garderai aussi-bien que vous.

L'AMOUR.

Il me seroit si précieux !

AGNÈS.

A quoi pourroit-il vous servir ?

L'AMOUR.

Il me seroit un gage toujours présent de votre

amour pour moi; il me prouveroit combien vous m'aimez.

AGNÈS.

Vous le prouveroit-il plus que ma parole? Je crois bien à la vôtre: me voyez-vous vous rien demander?

L'AMOUR.

Ah! vous pouvez tout exiger: mon sang, ma vie, tout est à vous.

AGNÈS.

Et.... et.... votre cordon?

L'AMOUR, *le lui présentant.*

Il est à vous.

AGNÈS, *l'examinant.*

Ah!... gardez-le.

L'AMOUR.

Eh! bien, Agnès... cet anneau?

AGNÈS.

Oh! non. Madame Barbara m'a trop défendu de le donner à personne.

L'AMOUR.

Quoi!... vous me refusez?

AGNÈS.

Il le faut.

L'AMOUR.

Vous ne m'aimez donc pas?

AGNÈS.

Je crois que si.

L'AMOUR.

Et vous ne voulez pas me donner cet anneau?

AGNÈS.

Non... mais... (*Le lui montrant.*) Le voilà.

L'AMOUR.

Eh ! bien ?

AGNÈS.

Ne pouvez-vous pas me le prendre ?

L'AMOUR, *prenant l'anneau.*

Vous êtes charmante !

SCENE VII.

URSULE, BRIGITTE, AGNÈS, L'AMOUR.

URSULE, *entrant avec embarras.*

TENEZ... J'aurois dû mieux vous résister : voilà mon anneau, cruel ! mais je vous le donne en pleurant.

L'AMOUR.

Pouvez-vous être fâchée d'obliger votre amant ?

BRIGITTE, *accourant.*

Tiens, mon amoureux, tiens, voilà mon anneau.

L'AMOUR.

Il fera mon bonheur.

AGNÈS.

Elles vous donnent chacune leur anneau ?

L'AMOUR.

Oui.

URSULE.

Que vois-je ? vous avez l'anneau de Brigitte et celui d'Agnès ?

L'AMOUR.

Oui.

BRIGITTE.

Le tour est bon, le fripon a nos trois anneaux !

URSULE.

Ingrat ! vous me trompiez donc ?

AGNÈS.

Vous les aimez donc aussi ?

L'AMOUR.

Vous êtes toutes les trois charmantes ; pourquoi ne vous aimerois-je pas toutes les trois ?

BRIGITTE.

J'y consens volontiers, moi ; mais à charge de revanche.

AGNÈS.

Faites comme vous voudrez..... Mais pourquoi ne m'aimez-vous pas seule ?

URSULE.

Vous êtes un perfide : rendez-moi mon anneau.

L'AMOUR.

Soyez aussi raisonnable qu'elles.

URSULE.

Elles ne connoissent pas l'amour comme moi. Allez, je vous aimois de bonne foi ; je veux être aimée de même.

SCENE VIII.

ROSETTE, L'AMOUR, URSULE, BRIGITTE, AGNÈS.

ROSETTE.

AH! ah!... que vois-je? Un homme ici! un homme avec ces Demoiselles!... (*Appellant.*) Madame Barbara! Madame Barbara!

SCENE IX.

Madame BARBARA, LES PRÉCÉDENS.

Madame BARBARA.

EH! bien... quoi! qu'est-ce?

URSULE.

Nous sommes perdues!

Madame BARBARA.

Ah! ciel! un homme! un homme!

BRIGITTE, *la contrefaisant.*

Eh! oui! un homme! et qui nous a pris nos anneaux à toutes les trois.

Madame BARBARA.

Vos anneaux! vos anneaux!... Qu'entends-je!.... Retirez-vous, malheureuses! retirez-vous, et craignez tout de ma juste colere!

(*Toutes les Pensionnaires se retirent.*)

SCENE X.

L'AMOUR, Madame BARBARA.

Madame BARBARA.

Et vous, Monsieur le drôle, que faites-vous ici ?... Ah ! je vais vous faire punir de la bonne maniere.

L'AMOUR.

Arrêtez, Madame Barbara, arrêtez ; vous ne connoissez pas encore tout mon crime : l'amour, il est vrai, m'a conduit ici ; mais ce n'est pas de ces morveuses dont je suis amoureux.

Madame BARBARA.

Et de qui donc ?

L'AMOUR.

De vous seule.

Madame BARBARA, *à part.*

Ah ! s'il disoit vrai !

L'AMOUR.

C'est vous seule, oui, vous seule que je cherchois ici ; c'est pour vous seule que je m'y suis introduit, à l'aide de ce cordon magique qui m'en a ouvert la porte, et c'est à vos pieds que je veux vivre ou mourir. (*Il tombe à ses pieds.*)

Madame BARBARA.

Eh ! bien, me voilà toute déconcertée.... Ah ! relevez-vous donc, relevez-vous donc ; vous êtes trop dangereux !

L'AMOUR.

Non, je meurs à vos pieds, si vous m'êtes cruelle !

Madame BARBARA.

Ah ! vivez, vivez, et qui pourroit vous résister ?

L'AMOUR.

Vous m'aimez donc ?

Madame BARBARA.

Eh ! oui, dont bien j'enrage!

L'AMOUR, *ironiquement.*

Que mon triomphe est glorieux !

Madame BARBARA.

Je vous adore : restez dans ma maison ; établissez-y votre demeure, régnez-y en souverain, comme vous régnez sur mon cœur.

L'AMOUR.

Qui m'assurera de votre amour ?

Madame BARBARA.

A mon âge, me prenez-vous pour une trompeuse ?

L'AMOUR.

Non ; mais j'aime les preuves.

Madame BARBARA.

Ah ! que vous êtes exigeant. Ménagez-moi, Je vous prie.

L'AMOUR.

Ecoutez-moi. Vos Pensionnaires m'ont donné leurs anneaux ; et vous ?

Madame BARBARA.

Oh ! moi, je n'ai plus de ces joujoux d'enfans ; que puis-je vous offrir à la place ?

L'AMOUR.

Donnez-moi.... votre martinet.

Madame BARBARA.

Mon martinet!

L'AMOUR.

Oui.

Madame BARBARA.

Et que diront toutes mes Pensionnaires, en me voyant sans martinet?

L'AMOUR.

Nous les laisserons dire.

Madame BARBARA, *le lui donnant.*

Prenez le donc, le voilà.

SCENE XI.

URSULE, BRIGITTE, AGNÈS, ROSETTE, TOUTES LES PENSIONNAIRES, L'AMOUR, Madame BARBARA.

BRIGITTE, *à la tête de toutes les Pensionnaires, riant.*

AH! ah! ah!....

Madame BARBARA.

Je suis perdue! voilà toutes mes Pensionnaires.

BRIGITTE.

Fort bien, Madame Barbara, fort bien! n'avez-vous pas de honte, à votre âge?... Ah! ah! ah! ah!....

Madame BARBARA.

Taisez vous, impudentes! et retirez-vous.

BRIGITTE.

Nous ne voulons pas.

Madame BARBARA.

Avez-vous oublié que je suis votre Maîtresse.

URSULE.

Nous ne connoissons plus de Maître ici, que celui qui tient le martinet.

AGNÈS, *à l'Amour.*

Oui, nous vous reconnoissons pour notre Maître et notre conducteur ; nous ne voulons obéir qu'à vous seul.

Madame BARBARA, *à l'Amour.*

Je serai moi-même votre premiere esclave ; restez à jamais avec nous.

L'AMOUR.

J'y consens de tout mon cœur.

SCENE XII et derniere.

MERCURE, LES PRÉCÉDENS.

MERCURE.

ALTE-LA, Seigneur Amour ! Ton exil est fini. Jupiter, à la priere de tous les Dieux, nous rappelle dans l'Olympe. Il faut y remonter sur le champ.

Madame BARBARA, *à l'Amour.*

Qu'entens-je? quoi ! vous êtes l'Amour ?

L'AMOUR, *se découvrant.*

Oui, Madame.... J'avois choisi votre maison pour y établir ma demeure. Jupiter en ordonne autrement, il faut lui obéir, et je pars.

Madame BARBARA.

Quoi ! vous nous quittez, petit Fripon ?

L'AMOUR.

Je ne vous quitte pas pour toujours, je viendrai vous revoir.

BRIGITTE.

Donnez-nous donc des gages.

L'AMOUR.

Et que voulez-vous ?

AGNÈS.

Laissez-nous votre cordon.

L'AMOUR.

Qu'en feriez-vous ?

AGNÈS.

Nous le garderons bien précieusement.

L'AMOUR.

A quoi pourroit-il vous servir ?

Madame BARBARA.

A diminuer l'ennui de votre absence.

L'AMOUR, *le leur donnant.*

Le voilà.

(*Toutes les Pensionnaires s'empressent pour le prendre ; mais Madame Barbara s'en empare, et le met dans sa poche.*)

Madame BARBARA.

Eh! bien, Mesdemoiselles, que veulent donc dire ces façons-là ?

L'AMOUR.

Ah! prenez garde qu'il ne devienne plutôt, entre vous, un sujet de discorde, qu'un objet de consolation.

FIN.

VÉNUS PÉLERINE,

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN PROSE,

PAR M. DE BEAUNOIR.



A PARIS,

Au Bureau de la Petite Bibliotheque des Théatres, rue des Moulins, butte S. Roch, n°. 11.

M. DCC. LXXXV.

VÉNUS PÉLERINE,

OU

LE TRIOMPHE DE LA BEAUTÉ,

CHANSON,

Sur le même Air que celle de l'Amour Quêteur.

INFIDELLE à son triste époux,
Vénus, craignant tout de sa rage,
Fit sur terre un pélerinage,
Pour éviter son courroux.
Par-tout on la fête, on l'encense,
Par-tout on adore ses fers;
Vénus voit tout l'Univers *Bis.*
Célébrer sa puissance. *Bis.*

Sous un Ciel chargé de frimats,
Un peuple seul bravoit ses charmes;
De la Beauté, toujours en larmes,
Il méprisoit les appas.
Il méconnoissoit la puissance
De Cupidon et de Vénus;
Son encens ne brûloit plus *Bis.*
Que pour l'indifférence. *Bis.*

Vénus porte aussi-tôt ses pas
Vers cette isle injuste et mutine;

Sous un habit de Pélerine,
Elle voiloit ses appas.
La beauté brille sans parure;
Ses traits en sont plus dangereux:
Vénus cache à tous les yeux *Bis.*
Sa brillante ceinture. *Bis.*

Près d'un Temple est un bois affreux:
Une cruelle loi condamne
A la mort la beauté prophane
Qui pénetre dans ces lieux.
Un Bonze y trouve la Déesse,
De fers il charge ses beaux bras;
Insensible à ses appas, *Bis.*
Le monstre est sans foiblesse. *Bis.*

Insultant à son triste sort,
Ce peuple sauvage et barbare,
Dans son aveuglement prépare
Tous les apprêts de sa mort.
Vénus avance, sans murmure,
Et, jettant ses simples habits,
Montre à leurs yeux éblouis *Bis.*
Sa brillante ceinture. *Bis.*

Rien ne résiste à tes attraits,
Sexe charmant et fait pour plaire.
Armé d'un cœur triste et sévere
Le sage croit fuir tes traits;
Mais en vain la raison murmure,
L'Amour est trop sûr de ses coups:
Le sage est à tes genoux, *Bis.*
Dès qu'il voit ta ceinture. *Bis.*

NOTE
DES RÉDACTEURS.

Nous ne pouvons que répéter ici ce que nous avons dit à l'occasion de l'*Amour Quêteur*. La Chanson que nous venons de rapporter, et qui est de M. de Beaunoir lui-même, offre le Sujet de sa Comédie de Vénus Pélerine, à quelques épisodes près, qu'il y a ajoutés, pour donner plus d'étendue et une forme plus Dramatique à la Piece.

JUGEMENS ET ANECDOTES SUR VÉNUS PÉLERINE.

CETTE Comédie ne réussit pas, tout-à-fait, autant que l'*Amour Quêteur.* La pompe du Spectacle qu'exigeoit Vénus Pélerine, et pour laquelle le Directeur des Grands Danseurs du Roi n'avoit pourtant rien épargné, ne put tenir lieu de la gaieté et de l'ingénuité de la premiere de ces deux Pieces. Les Dieux, en général, y étoient trop Dieux ; et si souvent le cadre écrase le tableau, cette fois ce fut tout le contraire : aussi le plus grand reproche que l'on fit à l'Auteur, ce fut d'avoir placé son Ouvrage sur un Théatre peu propre à l'exécuter. Il a introduit dans cette Piece deux Ballets d'un effet piquant. Le premier est dansé par des Derviches, dans le Temple de l'Indifférence, et on y a employé l'air

même sur lequel ils tournent, dans le Temple de Péra, à Constantinople, et qui se trouve gravé dans un Ouvrage qui est à la Bibliotheque du Roi, sous le titre de *Portraits Turcs*, *G. in-folio*, avec figures. Le second qui termine la Piece, est formé par l'Amour, descendant du Ciel pour venir chercher sa mere, et amenant avec lui la Maîtresse de Pension, Madame Barbara, et toutes ses jeunes Pensionnaires, qu'il unit aux Derviches, apprivoisés par Vénus, et qu'il fait danser avec elles.

Le succès de l'*Amour Quêteur* ayant paru aux Comédiens François et Italiens trop brillant pour un des Spectacles Forains, qui leur sont subordonnés, et l'Auteur craignant qu'ils ne refusassent leur consentement à la représentation de Vénus Pélerine, il usa d'un moyen adroit, afin de les y contraindre, d'après leur propre décision. Il avoit été convenu que les Spectacles Forains pourroient s'emparer des chansons qui se chantent dans les rues, pour y puiser les sujets de leurs Pieces; et avant de soumettre celle-ci à la censure des Comédiens, il composa sa chanson de *Vénus Pélerine*, et la livra pendant deux jours

aux Chanteurs des rues, qui en firent retentir tous les carrefours. Après cet acte de possession, les Comédiens ne purent refuser de laisser jouer la Piece.

M. le Chevalier du Coudray fit imprimer une Comédie sous le titre de *Vénus Pélerine*, dans le moment où celle-ci parut au Théatre ; mais ces deux Pieces ne se ressemblent nullement.

VÉNUS PÉLERINE,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN PROSE,

PAR M. DE BEAUNOIR;

Représentée, pour la premiere fois, à Paris, sur le Théatre des Grands Danseurs du Roi, au mois de Novembre 1777.

PERSONNAGES.

L'AMOUR.

VÉNUS.

IRIS.

ISFENDIAR, Grand-Prêtre du Temple de l'Indifférence.

TERRIBILIS, vieux Derviche.

INGENUUS, jeune Initié.

IBRAHIM, Pere d'Ingenuus,

TROUPE DE DERVICHES.

TROUPE DE SACRIFICATEURS.

Madame BARBARA.

JEUNES PENSIONNAIRES DE Madame BARBARA.

La Scene est dans l'Isle de l'Indifférence.

VÉNUS PÉLERINE,

COMÉDIE.

(Le Théatre représente un bois sombre et épais ; dans le fond est la façade d'un Temple gothique, sur le fronton duquel on lit : TEMPLE DE L'INDIFFÉRENCE.)

SCENE PREMIERE.

VÉNUS, IRIS.

(Vénus et Iris sortent chacune d'un côté opposé de la Forêt.)

IRIS.

Je te retrouve donc enfin, charmante Vénus?

VÉNUS.

C'est la jeune Iris!

IRIS.

Elle-même.

VÉNUS.

Et qui peut t'amener dans ces tristes lieux ?

IRIS.

L'ordre de Jupiter qui te rappelle dans l'Olympe, et

te conjure d'y ramener avec toi les Ris, les Amours et les Jeux.

VÉNUS.

Je reste sur la terre ; je renonce à l'Olympe pour jamais.

IRIS.

Voilà de l'humeur !

VÉNUS.

Ignore-tu les affronts, les injustices que j'y ai essuyés.

IRIS.

J'étois absente lors de ton aventure, quand ton benêt de mari te surprit avec Mars.

VÉNUS.

Il eut la sottise de nous donner en spectacle à tous les Dieux.

IRIS.

Sans doute, tous envierent la place de l'amant, en riant de l'époux.

VÉNUS.

Mais Junon, toujours jalouse, et la prude Minerve, prirent parti pour Vulcain, et crierent au scandale, au point qu'elles arracherent à Jupiter un ordre qui me condamnoit à suivre mon époux dans ses forges, et à n'en pas sortir de dix siecles.

IRIS.

Rester dix siecles auprès d'un époux ; et quel époux encore ! toi, qui ne restois pas dix jours avec le même amant !

VÉNUS.

Un pareil arrêt me fit trembler ; et je résolus de tout

tenter pour m'y soustraire. A l'exception de Junon et de Minerve, tous les Dieux m'adoroient; toutes les jeunes Déesses me chérissoient : je m'adressai donc à la Nuit.

IRIS.

Elle est si bonne personne, si complaisante !

VÉNUS.

Tu le sais aussi bien que moi, friponne ! Elle me couvrit de son voile, et me descendit incognito dans son char d'ébene sur la terre. Par-tout, je reçus l'encens des mortels; par-tout, je trouvai des Temples élevés à la Beauté : tous les humains portoient mes fers, en les adorant.

IRIS.

Je te trouve cependant en pays ennemi. J'ai parcouru toute la terre en te cherchant : aurois-je jamais dû penser que je retrouverois la Beauté dans l'Isle de l'Indifférence; car ces lieux, ce bois, ce Temple, lui sont consacrés.

VÉNUS.

Et c'est ce qui trouble mon bonheur, en ternissant ma gloire. Dans cette Isle, les femmes sont toutes esclaves et toutes reléguées au fond d'une vallée obscure; il leur est défendu, sous peine de la vie, d'en sortir et de pénétrer l'enceinte de ce bois.

IRIS.

Oh ! la vilaine Isle ! et comment ne périt-elle pas ?

VÉNUS.

Une fois chaque année tous les hommes se rendent à la vallée des larmes; c'est ainsi qu'ils nomment eux-mêmes l'endroit affreux où la Beauté reléguée et mé-

prisée passe ses tristes jours : ils y payent un tribut forcé à la Nature, et plus encore au besoin qu'ils ont de laisser à cette Isle des habitans, qui héritent de leur indifférence et de leurs mépris pour leurs meres infortunées, auxquelles on les enleve inhumainement, dès qu'ils en ont reçu le jour.

IRIS.

Et tu peux rester avec de pareils monstres ?

VÉNUS.

J'ai juré de détruire le culte odieux qu'ils rendent à l'Indifférence. C'est dans son Temple même que je veux renverser ses Autels.

IRIS.

Ce projet est digne de toi ; mon honneur et ma gloire y sont intéressés : permets-moi de tenter, près de toi, une si belle entreprise.

VÉNUS.

Très-volontiers.

IRIS.

Il me vient un scrupule.

VÉNUS.

A toi ?

IRIS.

A moi-même.

VÉNUS.

Je ne l'aurois pas cru.

IRIS.

Tu ne m'entends pas.... Nous sommes Déesses, tu es parée de cette ceinture brillante à laquelle les Dieux mêmes ne peuvent résister ; notre victoire pa-

roîtra donc plutôt due à notre puissance qu'à nos charmes.

VÉNUS.

Je ne te reconnois plus.

IRIS.

Pourquoi donc?

VÉNUS.

Tu raisonnes d'un juste!....

IRIS.

C'est l'effet de ton absence; tous les Dieux, depuis ta fuite, sont d'une sagesse, d'une raison....

VÉNUS.

Et d'un ennui?....

IRIS.

Je t'en réponds.... Si tu veux donc m'en croire, ne paroissons aux yeux de ces vilains habitans que sous les traits de deux mortelles : cachons notre Divinité, et sur-tout ta brillante ceinture, sous de simples habits de Pélerines.

VÉNUS.

Ah! friponne! tu voles mon fils; et ses bonnes fortunes sous cet habit, te donnent du goût pour ce déguisement!

IRIS.

Je n'en disconviens pas, et ta ceinture vaudra peut-être bien son cordon.

VÉNUS.

Je le souhaite.... Que la Beauté seule triomphe donc aujourd'hui : enfonçons-nous dans l'épaisseur de ce bois; notre déguisement y sera bientôt fait.

(*Elles sortent.*)

SCENE II.

IBRAHIM, INGÉNUUS.

IBRAHIM.

Mon fils, mon cher fils, voilà ce Temple heureux, où désormais vous allez passer des jours purs et tranquilles.

INGÉNUUS.

C'est vous qui le voulez, mon pere.

IBRAHIM.

Et je le veux pour votre bonheur. Que j'envie le sort que vous allez goûter ; éloigné pour jamais du monde, et sur-tout des femmes, que vous allez jurer de détester.

INGÉNUUS.

Hélas! mon pere, je ne les connois pas; comment pourrois-je les aimer? comment pourrois-je les détester?

IBRAHIM.

Tremblez, mon fils, tremblez de les connoître!

INGÉNUUS.

Elles sont donc bien méchantes?

IBRAHIM.

Elles ne s'occupent, nuit et jour, qu'à faire du mal.

INGENUUS.

Et quel mal font-elles donc?

IBRAHIM.

Quel mal?.... Elles sont fausses, perfides, trom-

peuses; aussi les avons-nous toutes reléguées dans le fond d'une vallée obscure.

INGENUUS.

Et elles n'en sortent jamais?

IBRAHIM.

Celle qui oseroit en sortir seroit sur le champ punie de mort.

INGENUUS.

Vous êtes donc plus méchans qu'elles, puisque vous les renfermez dans un lieu affreux, et que vous les tuez quand elles en sortent?

IBRAHIM.

C'est ainsi que nos ancêtres nous l'ont ordonné.

INGENUUS.

Nos ancêtres ont pu avoir tort.

IBRAHIM.

Jamais, mon fils, jamais. Pouvons-nous être plus sages que nos peres?

INGENUUS.

Mais, dites-moi, mon pere, en avez-vous connu vous-même?

IBRAHIM.

Oui, mon fils.

INGENUUS.

Beaucoup?

IBRAHIM.

Une seule, et c'est celle qui t'a donné le jour.

INGENUUS.

Celle qui m'a donné le jour!... Je le dois à une femme?

IBRAHIM.

Oui, mon fils.

INGENUUS.

Vous a-t-elle fait du mal?

IBRAHIM.

Je l'ai trop peu vue.

INGENUUS.

Ah! jamais, non, jamais elle ne vous en eût fait; j'en juge par mon cœur!

IBRAHIM.

Il vous abuse.

INGENUUS.

Non, mon pere, non. Une louve cruelle ne donne pas le jour à de tendres agneaux; la simple colombe ne couve pas le barbare épervier.... Une femme étoit ma mere, et je ne la verrai jamais!

IBRAHIM.

Renoncez à ce desir prophane; soyez digne du bonheur qui vous attend.

INGENUUS.

Mon pere!

IBRAHIM.

Eh! bien?

INGENUUS.

J'ai peine à retenir mes larmes; je ne vous verrai plus!

IBRAHIM.

Non, mon fils.

INGENUUS.

Je vous quitte pour toujours, mon pere! Vous êtes

âgé, vous êtes infirme, qui donc aura soin de vous, dans vos dernieres années ?

IBRAHIM.

Cachez-moi vos larmes et cette indigne foiblesse: montrez-vous digne d'entrer dans ce temple, et de brûler l'encens sur les Autels de l'Indifférence.... Adieu; ne me suivez pas. (*Il sort.*)

SCENE III.

INGENUUS, *seul.*

Il me quitte.... J'ai perdu mon pere pour toujours, et jamais je ne verrai ma mere !... Quels sont donc les sentimens inconnus dont mon cœur est agité?... Puissante Indifférence, qui dois faire le bonheur de mes jours, rends le calme à mon ame, et pardonne si je frappe en tremblant aux portes de ton Temple !

INGENUUS.

Mon pere vient de m'abandonner.

ISFENDIAR.

N'aimes-tu aucune femme ?

INGENUUS.

Je n'en ai jamais vu.

ISFENDIAR.

Jure donc sur ce poignard une haine éternelle à tout ce sexe dangereux.... Tu hésites!

INGENUUS.

Je le jure.

ISFENDIAR.

Prends ce fer, et rends-toi digne d'entrer dans ce Temple.

INGENUUS.

Un poignard!... Et qu'en faut-il faire?

ISFENDIAR.

Tu vas, trois fois, faire le tour de l'enceinte du Temple, et tu en frapperas, sans pitié, toute femme qui seroit assez osée pour souiller l'air pur que nous respirons.

INGENUUS.

J'obéirai.

ISFENDIAR, *à Terribilis.*

Et vous, sage et austere Terribilis, vous, en qui l'âge et la raison ont amorti toutes les foiblesses de la nature, servez de guide à ce jeune Initié, et ramenez-le digne de nous.

(Isfendiar et les Derviches rentrent dans le Temple dont les portes se referment.)

SCENE V.

TERRIBILIS, INGENUUS.

TERRIBILIS.

Allons, jeune homme, de la fermeté; parcourez exactement tous les détours de ce bois, et frappez de ce poignard toutes les femmes que vous rencontrerez.

INGENUUS.

Un mot, je vous prie, vénérable Derviche, à quoi distingue-t-on une femme d'un homme?

TERRIBILIS.

A quoi? ... je n'en sais rien.

INGENUUS.

Vous voulez me tromper?

TERRIBILIS.

Non, je vous le jure sur ma barbe; jamais je n'en ai vu.

INGENUUS.

Jamais?

TERRIBILIS.

Jamais.

INGENUUS.

Comment les reconnoîtrons-nous donc?

TERRIBILIS.

Je ne sais; mais d'après tout le mal qu'on en dit, il est aisé de nous en figurer la forme.

INGÉNUUS.

Vous avez raison.

TERRIBILIS.

La foudre produit des effets moins prompts et moins terribles qu'un seul de leurs regards !

INGÉNUUS.

Vous m'effrayez !

TERRIBILIS.

Cette boisson délicieuse dont notre grand Prophete nous défend l'usage, est mille fois moins funeste à la raison !

INGÉNUUS.

Puisqu'elles sont si méchantes, elles doivent être hideuses ?

TERRIBILIS.

Sans doute !

INGÉNUUS.

Noires ?

TERRIBILIS.

Certainement !

INGÉNUUS.

Elles doivent avoir des griffes ?

TERRIBILIS.

Oh ! oui !

INGÉNUUS.

Elles doivent avoir...

TERRIBILIS.

Figurons-nous enfin tout ce qu'il y a de plus laid dans la nature, ce doit être une femme !

INGÉNUUS.

Je le crois.

TERRIBILIS.

Prenons chacun une route opposée pour ne pas les manquer. Allez par-là ; moi je parcourerai l'autre côté du Temple. Quand vous aurez fait trois fois le tour de l'enceinte, nous nous réunirons ici pour rentrer ensemble.... De la fermeté, sur-tout !

INGÉNUUS.

Ce n'est pas le courage qui me manque.

TERRIBILIS.

(A part.)

Allez, mon fils, allez.... Ah ! si je pouvois trouver une femme, que j'aurois de plaisir à la tuer !

(Ils sortent de deux côtés différens.)

SCENE VI.

VÉNUS, IRIS, *en habits de pélerines.*

IRIS.

LES as-tu bien entendus ?

VÉNUS.

Très-bien.

IRIS.

Et tu ne trembles pas ?

VÉNUS.

De quoi ?

IRIS.

De ces poignards levés sur notre sein.

VÉNUS.

Ils seront émoussés avant de nous frapper.

IRIS.

Je l'espere.

VÉNUS.

Je veux attendre ici ce jeune Initié, et voir s'il me poignardera.

IRIS.

Que ne vas-tu plutôt chercher ce vieux Derviche ? il a l'air bien plus méchant.

VÉNUS.

C'est à toi que je laisse la gloire de l'adoucir ; ta victoire en sera plus complette.

IRIS.

Dame Vénus, Dame Vénus, tu ne l'entens pas mal; mais laisse-moi faire : puisque tu m'abandonnes le vieux, je vais m'en amuser comme il faut.

VÉNUS.

Eloigne-toi; nous nous rejoindrons ici.

IRIS.

Volontiers. (*Elle sort.*)

SCENE VII.

VÉNUS, *seule.*

Je l'apperçois; il s'avance.... Et d'où vient donc le trouble que j'éprouve en le voyant?... Ses yeux sont ceux de Mars, sa bouche est celle d'Adonis: il est charmant.... Ah! quelle perte pour mon Empire si l'Indifférence m'enlevoit son cœur innocent.... Reposons-nous sur ce banc de gazon, et feignons d'être accablée de fatigue. La jeunesse est toujours sensible.

SCENE VIII.

VÉNUS, INGÉNUUS.

INGENUUS, *un poignard à la main, appercevant Vénus.*

Ah! Ciel! où suis-je? que vois-je? quel objet charmant frappe mes yeux! Qu'elle est donc cette belle créature, que je ne connois pas?... Qui êtes-vous?

VÉNUS.

Une femme.

INGENUUS.

Que dites-vous?

VÉNUS.

Une femme infortunée, accablée de fatigue.

INGÉNUUS.

Ah ! Ciel ! une femme !... Vous me trompez ?

VÉNUS.

Je vous dis la vérité.

INGENUUS.

Savez-vous le serment que je viens de prononcer ?

VÉNUS.

Non.

INGENUUS.

J'ai juré d'enfoncer ce poignard dans votre sein.

VÉNUS.

Pourquoi ?

INGENUUS.

Je ne sais ; mais on dit que les femmes sont des monstres, qui ne s'occupent jour et nuit qu'à faire du mal.

VÉNUS.

On vous trompe.

INGENUUS.

Je le crois.

VÉNUS.

Quel mal puis-je vous faire ?

INGENUUS.

Je ne sais.

VÉNUS.

Voyez mes bras, examinez mes mains ; sont-elles teintes de sang ?

INGENUUS.

Non.

VÉNUS.

Prenez-les.... elles sont foibles....

INGENUUS.

Dieux ! qu'elles sont douces !

VÉNUS.

Eh ! bien, croyez-vous la foiblesse méchante ?

INGENUUS.

Oh ! non.

VÉNUS.

Voyez-vous la tendre tourterelle déchirer le sein des vautours ?

INGENUUS.

Non.

VÉNUS.

La tourterelle est notre image.

INGENUUS.

Elle est fidelle.

VÉNUS.

Ah ! nous le sommes aussi quand nous aimons.

INGENUUS.

Quand vous aimez !... Vous aimez donc ?

VÉNUS.

Nous ne respirons que pour l'amour.

INGENUUS.

Ah ! comme on m'a trompé !

VÉNUS, *lui découvrant son sein.*

Eh ! bien, aurez-vous le courage de me frapper, je suis sans armes, sans force, sans défense ?.... Voilà mon sein.

INGENUUS, *troublé, et jettant loin de lui son poignard.*

Ciel ! ô Ciel ! je ne sais où j'en suis.... Qui ! moi ? je vous frapperois ? ... Je me percerois plutôt mille fois....

VÉNUS.

Aidez-moi, je vous prie, à me relever; je suis bien lasse.

INGENUUS.

Reposez-vous sur moi.

VÉNUS.

Je vous fatigue peut-être?

INGENUUS.

Oh! non.... Mais apprenez-moi donc, apprenez-moi, je vous en conjure! la cause des sentimens nouveaux que j'éprouve, et que vous m'inspirez? Je tremble et je brûle, tout à la fois; je desire avec violence, et j'ignore ce que je desire.

VÉNUS.

Vous payez à l'Amour le tribut que lui doit tout être sensible. C'est l'Amour, c'est lui qui anime et vivifie toute la nature; c'est ce Dieu charmant qui dit à votre cœur, qu'il faut aimer, et que, sans la tendresse, il n'est pas de bonheur. N'écoutez que lui seul.

INGENUUS, *se jettant aux pieds de Vénus.*

Oui, voilà la vérité. Ecoute bien, charmante créature, que j'ignorois, que j'adore, sans te concevoir encore; écoute bien: je révoque à tes pieds le serment cruel que je viens de prononcer, j'en fais un nouveau de ne vivre que pour toi, de ne vivre que pour t'aimer, de ne te quitter jamais.... Promets-moi la même chose!

VÉNUS, *entr'ouvrant sa robe de Pélerine, lui laisse voir sa ceinture.*

Oui, je te le promets.

INGENUUS, *appercevant la ceinture de Vénus.*

Quel est donc ce nouveau charme, dont la vue seule porte le feu dans toutes mes veines?

VÉNUS.

C'est ma ceinture.

INGENUUS.

Ah! sa vue seule me cause la mort!... De grace! dérobe-la à mes yeux : elle me brûle.... Mais, non, non.... Que je la voie encore, et que je meure, je mourrai trop heureux!

VÉNUS, *le relevant.*

Eloignons-nous, charmant Ingenuus; ton guide cruel vient à nous : il ne seroit pas aussi sensible que toi, il me tueroit peut-être.

INGENUUS, *ramassant son poignard.*

Ah! ne crains rien, ne crains rien; on répandra jusqu'à la derniere goutte de mon sang, avant de porter sur toi une main téméraire.

VÉNUS.

Viens, suis-moi; je ne veux pas t'exposer.

(*Ils sortent.*)

SCENE IX.

IRIS, TERRIBILIS.

TERRIBILIS, *essoufflé, courant après Iris qui fuit et feint d'avoir peur.*

Arrête, gentille Pélerine, arrête; je ne veux pas te faire de mal.

IRIS.

Oh! non; tu veux me tuer.

TERRIBILIS.

Non, je te le jure par ma barbe! je briserois plutôt mille fois mon poignard que de t'en frapper; mais je tremble que tu ne rencontres ce jeune Initié: il te perceroit sans pitié. Souffre donc que je te dérobe à sa rage. Arrête donc.

IRIS, *s'arrêtant, lui souriant et lui passant doucement la main sous le menton.*

Eh! bien, je me fie à toi; tue-moi, si tu veux, et si tu es assez cruel.

TERRIBILIS.

Moi, te tuer! j'en suis bien éloigné. Je ne sais où j'en suis.... Ah! finis donc, méchante! finis donc; tu me fais trop de plaisir.... Ta main brûle.... Je sens renaître dans mon sein les étincelles d'un feu que j'ai trop longtems ignoré.... Grace, fripponne! grace!....

IRIS.

M'aimes-tu?

TERRIBILIS.

Je t'adore !

IRIS.

Il m'en faut une preuve.

TERRIBILIS.

Tu peux tout demander.

IRIS.

Je n'aime pas ce menton barbu.

TERRIBILIS.

Il fait toute ma beauté.

IRIS.

Il me déplaît.... Si tu veux que je t'aime, il faut me permettre de te couper cette barbe.

TERRIBILIS.

Ah ! Ciel ! et que dira-t-on d'un Derviche sans barbe ?

IRIS.

Tout ce que l'on voudra; mais si tu veux m'abandonner ta barbe, je te promets deux baisers.

TERRIBILIS.

A pareil prix, je te donnerois ma vie ; je t'abandonne ma barbe.

IRIS.

Je n'ai rien pour l'abattre.

TERRIBILIS.

Voilà mon poignard ; prens-le : coupe-la, coupe-la vîte.

IRIS, *après lui avoir coupé la barbe.*

Tu n'es pas reconnoissable.

SCENE X.

SCENE X.

VÉNUS, INGENUUS, IRIS, TERRIBILIS.

VÉNUS, *à Ingénuus.*

Nous pouvons reparoître.

TERRIBILIS, *à Iris.*

Nous sommes perdus; voilà ce jeune Initié.

INGENUUS.

Rassurez-vous, Terribilis; mon sein renferme un cœur aussi sensible que le vôtre.... Voilà mon excuse.

IRIS.

Veux-tu bien que je te présente mon esclave tondu?... T'ai-je bien secondé?

VÉNUS.

Je suis contente de toi.

TERRIBILIS.

Quelle est donc cette charmante pélerine?

IRIS.

C'est ma compagne.

TERRIBILIS.

Qu'elle est belle!

INGENUUS, *à Vénus*

Votre compagne est charmante; mais ce n'est pas vous.

TERRIBILIS.

Écoutez-moi..... Nous avons tous les deux faussé nos sermens pour vos beaux yeux; je ne m'en repens

pas. J'ai perdu ma barbe; mais si nous étions surpris, ensemble, je pourrois bien perdre encore davantage. La loi est inflexible; elle condamne à la mort le Derviche qui a la moindre foiblesse pour une femme: son sang doit arroser l'autel sur lequel il brûloit l'encens. Voilà le sort qui nous est destiné; mais ce qu'il a de plus cruel encore, nous aurions le malheur de vous le voir partager. Profitons de ce moment: fuyons à jamais ces lieux cruels; retirons-nous tous les quatre dans la vallée des Larmes: elle sera pour nous celle du bonheur, si toutes les femmes vous ressemblent.

VÉNUS.

Non; il nous faut une preuve plus forte de votre amour: il faut nous introduire dans ce Temple.

TERRIBILIS.

Dans ce Temple!

IRIS.

Oui, et à l'instant.

TERRIBILIS.

Y pensez-vous?... Vous voulez donc périr?... Votre mort et la nôtre sont certaines.

VÉNUS.

N'importe.... Sans cette preuve nous ne croirons pas à votre amour.

INGENUUS, *à Terribilis.*

Obéissons-leur..... Périssons, puisqu'elles le veulent: heureux, du moins, de mourir ensemble!

(*Terribilis va pour ouvrir les portes du Temple; dans ce moment, le Grand-Prêtre en sort, suivi d'une troupe de Sacrificateurs.*)

SCENE XI.

ISFENDIAR, TROUPE DE SACRIFICATEURS, VÉNUS, IRIS, INGENUUS, TERRIBILIS.

TERRIBILIS.

AH ! Ciel ! c'est fait de nous !

ISFENDIAR.

Grands Dieux ! que vois-je ? deux femmes ! . . ! (*A Terribilis et Ingénuus.*) Malheureux ! voilà donc comme vous avez tenu vos sermens ? Vous allez périr tous les quatre.

INGENUUS, *le poignard à la main.*

Arrêtez !... Vous avez exigé de moi des sermens au-dessus de mes forces ; vous m'avez fait jurer d'abhorrer ce que j'ignorois : il falloit donc, barbares ! me donner un cœur comme les vôtres. Je mérite la mort, selon votre loi cruelle, et je m'y soumets ; mais que vous ont fait ces deux infortunées, ces deux charmantes créatures ? Permettez qu'elles s'éloignent, qu'elles vivent heureuses, ou je les défendrai jusqu'à la derniere goutte de mon sang !

ISFENDIAR, *aux Sacrificateurs.*

Qu'on les charge de fers.

(*Les Sacrificateurs s'avancent pour saisir Vénus et Iris.*)

INGENUUS *se précipitant au-devant d'eux.*

Monstres ! n'avancez pas !

VÉNUS.

Ne vous révoltez pas, Ingénuus ; laissez-nous

enchaîner sans crainte : ils ne verseront votre sang, ni le nôtre. (*Les Sacrificateurs les enchaînent.*)

INGÉNUUS, *à celui des Sacrificateurs qui enchaîne Vénus.*

Tu peux charger de fers ces beaux bras, et tu restes insensible !

ISFENDIAR, *aux Sacrificateurs.*

Rentrons dans le Temple, et allons tout préparer pour leur supplice.

(*Isfendiar rentre dans le Temple avec les Sacrificateurs qui conduisent Vénus, Iris, Terribilis et Ingenuus enchaînés.*)

SCENE XII.

(*Le Théatre change et représente l'intérieur du Temple de l'Indifférence ; ce Temple est sombre et d'une Architecture lourde et gothique. Au milieu est un Autel de fer, sur lequel on lit ces mots :* A L'INDIFFÉRENCE. *Les Derviches exécutent une danse religieuse, au son des cymbales.*)

ISFENDIAR, TROUPE DE DERVICHES.

ISFENDIAR.

SAGES et austeres Derviches, qui, jusqu'à ce moment, avez su garantir vos cœurs de toute foiblesse, redoublez aujourd'hui d'insensibilité : deux femmes se sont échappées de la vallée des Larmes, deux femmes ont osé prophaner cette enceinte sacrée ; je les ai fait charger de fers : on va les amener aux pieds de cet Autel, sur lequel tout leur sang doit couler. Gardez-

vous bien de les regarder ; que vos yeux restent attachés sur la terre : la vue d'une femme est mille fois plus dangereuse que celle du basilic. N'écoutez ni leurs plaintes , ni leurs cris ; que vos cœurs soient aussi durs que le rocher sur lequel est bâti ce Temple. Je plongerai ce fer dans leur sein ; seul je me charge de les frapper.

SCENE XIII.

VÉNUS, IRIS, INGENUUS, TERRIBILIS, TROUPE DE SACRIFICATEURS , ISFENDIAR, TROUPE DE DERVICHES.

(*Les Sacrificateurs amenent Vénus , Iris , Terribilis & Ingenuus enchaînés.*)

IRIS.

AH ! Ciel ! quel vilain Temple ! qu'il est sombre et triste ! que son Architecture est lourde et gothique ! il se reconnoît aisément pour le Temple de l'Indifférence. .... (*Aux Derviches.*) Eh ! quoi , vous baissez les yeux ? Regardez-nous , regardez-nous ; nous ne sommes pas si laides.

TERRIBILIS , *à Iris.*

Vous êtes charmante ! je vous ai donné ma barbe, sans regret ; mais si vous aviez voulu suivre mes conseils , je ne serois pas mort pour vos beaux yeux.

INGENUUS, *à Vénus.*

Je vous aurois donné sans regret mon sang et ma vie ; mais vous voir partager mon malheureux sort !... Cette idée me désespere.

VÉNUS.

Rassurez-vous, Ingenuus ; vous m'êtes trop cher pour que je permette qu'on répande une seule goutte de votre sang.

ISFENDIAR, *aux Sacrificateurs.*

Traînez cette prophane à l'Autel !

(*Les Sacrificateurs conduisent Vénus à l'Autel. Ingenuus tombe évanoui dans les bras de ceux qui le tiennent enchaînés.*)

INGENUUS.

Monstres !...

ISFENDIAR, *levant la hache sur Vénus.*

Puissante Indifférence, reçois de mes mains cette victime ! (*Dans ce moment la robe de Pélerine, qui cachoit Vénus, tombe à ses pieds, et laisse voir la Déesse dans tout son éclat, et parée de sa brillante ceinture.*)

VÉNUS.

Frappe donc, si tu l'oses !.... et si tu le peux.

ISFENDIAR, *troublé et laissant tomber la hache.*

Qu'ai-je vu ? grands Dieux ! où suis-je ?

VÉNUS.

Que celui de vous qui se sent maintenant sans desirs, releve cette hache terrible, et qu'il vienne en frapper mon sein ! (*Isfendiar et tous les Derviches se prosternent aux pieds de Vénus.*)

ISFENDIAR.

Tu nous vois à tes pieds ; nous jurons tous de n'adorer que toi..... Qui donc es-tu?

SCENE XIV et derniere.

(Le Temple de l'Indifférence se change en un Temple brillant : l'Autel de l'Indifférence s'abîme ; à sa place, il s'en éleve un autre de fleurs, sur lequel deux colombes se caressent, et où on lit : A LA BEAUTÉ. *L'Amour descend du Ciel sur un nuage brillant, qui forme l'Arc-en-ciel : il est accompagné de Madame Barbara et de ses Pensionnaires.)*

L'AMOUR, Madame BARBARA, LES PENSIONNAIRES DE Madame BARBARA et les Précédens.

L'AMOUR, *aux Derviches.*

RECONNOISSEZ Vénus, la Reine des Grâces, et ma mere ; elle vient d'abolir votre culte cruel. C'est sur cet Autel que désormais vous brûlerez l'encens.... *(A Ingénuus.)* C'est toi, jeune Ingénuus, qui présideras à mes Sacrifices : change les mœurs de ce Peuple barbare, et qu'à ton exemple tous les mortels rendent hommage à la Beauté.

(Vénus et Iris remontent au Ciel, avec L'Amour. Les Pensionnaires de Madame Barbara se joignent aux Derviches, et forment des danses avec eux.)

FIN.

L'HYMEN 3

ET

LE DIEU JAUNE,

COMÉDIE

EN UN ACTE, EN PROSE,

SUITE DE L'AMOUR QUÊTEUR,

PAR M. DE BEAUNOIR.



A PARIS,

Au Bureau de la Petite Bibliotheque des Théatres, rue des Moulins, butte S. Roch, n°. 11.

M. DCC. LXXXV.

SUJET

DE L'HYMEN ET DU DIEU JAUNE,

SUITE DE L'AMOUR QUÊTEUR.

L'AMOUR, en quittant les Pensionnaires de Madame Barbara, leur a abandonné son cordon de Pélerin, qui est devenu entre elles un objet de discorde. Madame Barbara ne voit d'autre moyen pour rétablir la tranquillité dans sa maison que de brûler ce funeste cordon. Après l'avoir jetté au feu, devant Agnès, Brigitte et Ursule, celles de ses Pensionnaires qui se sont laissé prendre par l'Amour les anneaux qu'elle leur avoit confiés, elle leur donne à chacune un ruban, dont elle leur fait une ceinture, et elle les exhorte à la mieux défendre que leur anneau, espérant que l'apparence de la sagesse pourra leur tenir lieu de l'innocence qu'elles ont perdue. L'Hymen, tant de fois trompé sur le choix des Prêtresses de son Tem-

ple, veut encore en éprouver de nouvelles, et sur la réputation de Madame Barbara, il se présente à sa porte, revêtu de la brillante écharpe de Plutus. Il voit, l'une après l'autre, Ursule, Brigitte, Agnès, et fait de vains efforts pour les tenter d'échanger leur ceinture contre la séduisante écharpe du Dieu des richesses. Enchanté de leur résistance, il croit avoir trouvé en elles cette innocence qu'il cherchoit inutilement, depuis si long-tems. Mais le Dieu Jaune vient détruire son illusion, en lui apportant, de la part de l'Amour, les anneaux qu'il a obtenus de la facilité d'Agnès, de Brigitte et d'Ursule. L'Hymen renonce à l'espoir qui le flattoit de pouvoir un jour confier le soin de son Temple à l'innocence, et se résigne enfin à ce que, à son défaut, la beauté seule entretienne le feu de ses autels.

JUGEMENS ET ANECDOTES SUR L'HYMEN ET LE DIEU JAUNNE.

L'AUTEUR de cette Comédie, qui venoit de faire exécuter, avec succès, sa petite Pantomime des *Quatre Coins*, au Théatre des Eleves de l'Opéra, crut que ces jeunes Acteurs pourroient jouer une Piece plus importante; mais celle-ci étoit au-dessus de leur force, et elle produisit peu d'effet. Sans doute que jouée par des Comédiens plus consommés, elle auroit obtenu plus de succès. L'Allégorie en est agréable et bien soutenue; et quoique le fonds en soit un peu libre, tout y est soigneusement gazé. M. de Beaunoir y a respecté la décence de style, plus encore que dans l'*Amour Quêteur*. On lui doit la justice de convenir qu'en travaillant excessivement pour les Théatres Forains, il

en a épuré le goût et les mœurs ; et il peut, à cet égard, se vanter d'avoir réellement nétoyé les étables d'Augias.

L'HYMEN
ET
LE DIEU JAUNE,

COMÉDIE

EN UN ACTE, EN PROSE;

SUITE DE L'AMOUR QUÊTEUR,

PAR M. DE BEAUNOIR;

Représentée, pour la premiere fois, à Paris, sur le Théatre des Éleves de l'Opéra, en 1779.

A

PERSONNAGES.

L'HYMEN.

LE DIEU JAUNE.

Madame BARBARA, Maîtresse de Pension.

URSULE, AGNÈS, BRIGITTE, } Pensionnaires de Madame Barbara.

TROUPE DE JEUNES PENSIONNAIRES.

La Scene se passe devant la Maison de Madame Barbara.

L'HYMEN
ET
LE DIEU JAUNE,
COMÉDIE.

Le Théatre représente le devant de la maison de Madame Barbara. Il y a au milieu du Théatre une petite table, sur laquelle est un brasier ardent.

SCENE PREMIERE.

Madame BARBARA, URSULE, AGNÈS, BRIGITTE, TROUPE DE JEUNES PENSIONNAIRES.

Madame BARBARA, *tenant le cordon de l'Amour à la main.*

MESDEMOISELLES, depuis l'instant fatal que l'Amour est entré dans ma maison, chaque jour a amené de nouveaux troubles et de nouveaux malheurs; il vous a ravi les anneaux précieux que je vous avois donnés: je ne puis que vous plaindre ; j'ai perdu le droit de vous faire des reproches, puisque je fus aussi foible que vous.

Le cruel, en nous quittant, nous a laissé un gage plus funeste mille fois que sa présence! Ce cordon a troublé la douce union, l'heureuse paix qui régnoient dans cette maison; la discorde et la haine ont pris leur place. Il n'est qu'un seul moyen de rétablir ici le calme; faisons toutes un généreux effort, et que ces flammes dévorent ce trop fatal cordon.

URSULE.

Ah! Madame, en aurez-vous le courage?

BRIGITTE.

Brûlez-le sans pitié, puisque le traître qui nous l'avoit laissé comme un gage de son retour, n'est pas revenu.

AGNÈS.

Quel dommage!

TROUPE DE JEUNES PENSIONNAIRES.

Brûlez-le, Madame, brûlez-le.

Madame BARBARA *jettant dans le brasier ardent le cordon que les flammes dévorent en un instant.*

Il n'est plus, et je reprens mon empire..... (*Aux jeunes Pensionnaires.*) Rentrez..... (*Aux trois autres.*) Ursule, Brigitte, et vous aussi, Agnès, restez et m'écoutez.

(*Les jeunes Pensionnaires rentrent, et remportent la table et le brasier.*)

SCENE II.

Madame BARBARA, URSULE, BRIGITTE, AGNÈS.

Madame BARBARA.

MES enfans, pour trouver dans le monde un établissement honnête, rien n'est plus nécessaire, sans doute, que la vertu. On n'est pas toujours maîtresse de conserver son innocence; je le sais : il est des momens de foiblesse où la plus sage succombe; mais cette perte est peu de chose, tant qu'elle reste ignorée: le scandale fait plus de tort que la chûte. Les hommes, tout clairvoyans qu'ils croient être sur ce chapitre, y sont tous les jours trompés. Je ne puis vous donner de nouveaux anneaux; le Ciel même ne peut vous les rendre : une fois brisés, tout est dit; mais, à leur place, recevez ces ceintures.

(*Madame Barbara leur donne à chacune un large ruban, couleur de rose, dont elle leur serre la ceinture.*)

Puissiez-vous les garder plus long-tems que vos anneaux! Les hommes s'y méprennent souvent. Conservez-les donc bien précieusement: tout votre bonheur en dépend... Et, sur-tout, déguisez, vous, Ursule, votre sensibilité; vous, Brigitte, votre gaieté, sous l'air simple et innocent d'Agnès : c'est un piége certain auquel tous les hommes se laissent prendre.

URSULE.

Ah ! Madame, effacez donc de mon cœur le souvenir

trop tendre et trop funeste du charmant séducteur que je regretterai toute ma vie !

BRIGITTE.

Qu'il s'en présente un nouveau, et je vous réponds que le premier sera bientôt oublié.

AGNÈS.

Je n'ai point de volonté, Madame ; et s'il faut l'oublier, j'y ferai mon possible.

Madame BARBARA.

C'est assez vous occuper, mes enfans, d'une vaine illusion que je viens de détruire. rentrez, et profitez mieux de mes secondes leçons que vous n'avez fait des premieres ... Je vous suis.

(*Ursule, Brigitte et Agnès rentrent.*)

SCENE III.

Madame BARBARA, *seule.*

Toi, qui détruisis le bonheur de ces trois charmantes créatures, Amour, c'est toi que j'implore ! ne troubles plus leurs jeunes cœurs permets qu'elles puissent réparer leur foiblesse, et sortir de chez moi, sinon avec leur innocence, du moins avec l'apparence, qui seule suffit au bonheur.... Mais j'entends quelqu'un qui vient de ce côté Rentrons, et veillons mieux que je n'ai fait, et sur elles et sur moi-même. (*Elle rentre.*)

SCENE IV.

L'HYMEN, *couronné de roses, un flambeau à la main et paré d'une écharpe brillante de pierreries.* LE DIEU JAUNE, *habillé tout en jaune, un bonnet en forme de croissant sur sa tête, ayant sous ses pieds deux petits soufflets qui répetent*, coucou, coucou.

L'HYMEN.

POUR Dieu ! Seigneur, ne me quitterez-vous donc jamais ?

LE DIEU JAUNE.

Seigneur Hymen : en vous couvrant d'une écharpe de Financier, en avez-vous donc pris l'esprit ?

L'HYMEN.

Que voulez-vous dire ?

LE DIEU JAUNE.

Que vous méconnoissez vos bienfaiteurs et vos amis.

L'HYMEN.

Cessons la plaisanterie, Seigneur. Il y a sept mille ans et plus que je suis fatigué d'entendre toujours à mes oreilles vos maudits *coucous* Jamais vous n'avez été mon bienfaiteur ; jamais vous ne serez mon ami.

LE DIEU JAUNE.

Je l'ai bien deviné, cette brillante écharpe cause votre ingratitude. Vous vous plaignez de ce que sans cesse je suis vos pas : vous devriez bien plutôt m'en remercier, car, avouez-le, sans le Dieu jaune que seroit l'Hymen ? Tou-

jours fade et langoureux, la tristesse et l'ennui formeroient seuls votre Cour. C'est moi, oui, moi seul qui amene chez vous les Ris, les Jeux et souvent l'Abondance; c'est moi qui aiguillonne vos desirs, qui les rends plus vifs et plus pressans. Vous me devez vos beaux jours, et même vos plaisirs.

L'HYMEN.

Vous ne voulez donc pas me quitter ?

LE DIEU JAUNE.

Je vous aime trop pour vous abandonner.

L'HYMEN.

Eh! bien, dès aujourd'hui Jupiter entendra mes plaintes, et me vengera.

LE DIEU JAUNE.

Jupiter! ... Y pensez-vous ? ... Pauvre Hymen! avez-vous donc oublié que le Maître des Dieux nous a unis lui-même de liens indissolubles?

L'HYMEN.

Soit... Mais, vous voyez cette maison ?

LE DIEU JEAUNE.

Eh! bien ?

L'HYMEN.

Oserez-vous m'y suivre.

LE DIEU JAUNE.

Quoi! vous voulez y entrer ?

L'HYMEN.

Oui, Seigneur.

LE DIEU JAUNE.

Y pensez-vous ? Qu'y trouverez-vous? une vieille ra-

doteuse, qui sans cesse tonne contre le plaisir, de jeunes niaises, qui bâillent en l'écoutant.

L'HYMEN.

J'y trouverai l'innocence et la vertu, mon cher, et c'est-ce que je cherche, depuis trop long-tems.... Eh! bien, puissant Dieu jaune, mon bienfaiteur et mon ami, vous m'abandonnez donc enfin?

LE DIEU JAUNE.

Oui, Seigneur Hymen, mais pas pour long-tems, j'espere. Je vous attends à la porte; vous n'aurez peut-être pas toujours les rieurs pour vous.... Au revoir.

L'HYMEN.

Au revoir.

LE DIEU JAUNE.

L'Amour nous réunira bientôt. (*Il sort.*)

SCENE V.

L'HYMEN, *seul.*

M'EN voilà donc enfin débarrassé!... Tâchons maintenant, s'il se peut, de nous introduire dans cette maison. J'ai résolu de ne confier le soin de mes Autels qu'a l'Innocence, et je risque fort de voir bientôt mes Temples déserts. Cette maison peut enfin remplir mon espoir; heureux si j'y puis pénétrer. Madame Barbara, dit-on, n'y laisse jamais entrer d'hommes; toutes les fenêtres en sont grillées, de forts verroux défendent toutes les portes; mais Plutus, Plutus, qui seul aujour-

d'hui allume mon flambeau, m'a juré, en me prêtant cette écharpe brillante, que devant elle et grilles et verroux se brisoient sur le champ, et que jamais en France un Financier n'avoit trouvé de cruelles. Faisons-en donc l'essai. (*Il frappe doucement à l'une des croisées de Madame Barbara.*)

SCENE VI.

URSULE, L'HYMEN.

URSULE, *dans la maison.*

Qui frappe ?

L'HYMEN.

Ouvrez, ma belle Demoiselle ; ouvrez sans crainte.

URSULE, *à la fenêtre.*

Qui est là ?

L'HYMEN.

Un mortel qui vous adore.

URSULE, *fermant brusquement sa fenêtre.*

Ah ! Ciel ! un homme !

SCENE VII.

L'HYMEN, *seul.*

QUE sa crainte m'enchante!... Heureuse maison! J'ai donc enfin trouvé ce que je cherchois, depuis si long-tems!.... Ne chantons pas cependant encore victoire, et voyons si quelqu'autre ne sera pas moins farouche.

(*Il frappe à une autre fenêtre.*)

SCENE VIII.

BRIGITTE, L'HYMEN.

BRIGITTE, *à sa fenêtre.*

AH! c'est un homme!

L'HYMEN.

Oui, charmante enfant, et un homme qui vous adore.

BRIGITTE.

Vous me connoissez donc beaucoup?

L'HYMEN.

Il suffit de vous voir un instant pour vous aimer toute sa vie.

BRIGITTE.

Et que me voulez-vous?

L'HYMEN.

Je ne puis m'expliquer ici; mais daignez m'ouvrir la porte, et je vous ferai connoître quelles sont mes intentions.

BRIGITTE.

A quoi cela m'avancera-t-il?

L'HYMEN.

Je ferai votre bonheur.

BRIGITTE.

Comment cela?

L'HYMEN.

Je suis riche, et je mettrai toute ma fortune à vos pieds.... Vous voyez bien cette écharpe brillante dont je suis paré?

BRIGITTE.

Oui.

L'HYMEN.

Elle est belle?

BRIGITTE.

Très-belle.

L'HYMEN.

Ouvrez-moi la porte, et je vous la donnerai.

BRIGITTE.

D'honneur?

L'HYMEN.

Oui, d'honneur!

BRIGITTE.

Vous ne me trompez pas?

L'HYMEN.

Non, je vous le jure!.... Eh! bien?

BRIGITTE.

BRIGITTE.

Eh ! bien, croyez-moi, passez tranquillement votre chemin ; car je me moque de votre écharpe comme de vous. Bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée.... Ah ! ah ! ah !

(Elle ferme sa fenêtre, en lui riant au nez.)

SCENE IX.

L'HYMEN, *seul.*

ELLE se moque de moi.... Plutus m'a trompé. Son écharpe, et j'en bénis le Ciel, son écharpe ne produit pas ici l'effet qu'il m'avoit tant vanté. J'ai beau promettre et faire briller tous mes bijoux, rien ne me réussit.... Faisons cependant une troisieme tentative.

(Il frappe encore à une autre fenêtre.)

SCENE X.

AGNÈS, L'HYMEN.

AGNÈS, *ouvrant sa fenêtre.*

C'EST un homme, je crois?

L'HYMEN.

Oui, ma belle Demoiselle.

AGNÈS.

Que voulez-vous, Monsieur ?

L'HYMEN.

Daignez, s'il vous plaît, m'ouvrir la porte, je vous en conjure !

AGNÈS.

Ah ! vraiment, je m'en garderai bien.

L'HYMEN.

Pourquoi ?

AGNÈS.

Oh ! que je connois trop bien les hommes pour vous laisser entrer ici.

L'HYMEN.

Vous connoissez les hommes ?

AGNÈS.

Beaucoup.

L'HYMEN.

Eh ! comment les connoissez-vous ?

AGNÈS.

Madame Barbara nous en parle tous les jours.

L'HYMEN.

Que vous en dit-elle ?

AGNÈS.

Oh, dame ! bien de vilaines choses.

L'HYMEN.

Mais encore ?

AGNÈS.

Dame ! elle nous dit comme ça, que tous les hommes sont des monstres, qui n'en veulent qu'à notre honneur, et qui ne cherchent qu'à nous faire perdre notre

vertu, pour se moquer ensuite de nous; parce que, voyez-vous bien? une fille qui a perdu sa vertu, devient la risée de tout le monde. C'est vrai, ça !

L'HYMEN.

Pouvez-vous me croire capable d'une pareille perfidie? moi, qui vous adore! moi, qui pour vous donnerois et mon sang et ma vie!... Rendez-moi plus de justice.

AGNÈS.

Allez, allez, vous voulez me tromper; mais je ne suis pas si sotte que je le parois. Cherchez vos dupes ailleurs.

L'HYMEN.

Daignez m'écouter un moment.

AGNÈS.

Eh! que non, que non! Si Madame Barbara savoit que j'ai parlé seulement à un homme, je serois mise en pénitence pour toute la semaine.... Adieu, Monsieur, adieu, Monsieur. (*Elle lui fait deux grandes révérences, et ferme sa fenêtre.*)

SCENE XI.

L'HYMEN, *seul.*

SON innocence l'embellit encore et lui prête de nouveaux charmes Hélas! il y a bien long-tems que je n'ai trouvé une porte aussi difficile à forcer. Je le vois, c'est vraiment ici le temple de l'Innocence. C'est en

vain que je voudrois apprivoiser ces timides colombes, je ne réussis qu'à les effaroucher. Renonçons donc au funeste projet de les tromper, et sans faire encore de nouvelles et d'inutiles tentatives, déclarons-nous à Madame Barbara elle-même. (*Il frappe hardiment à la porte.*)

SCENE XII.

Madame BARBARA, L'HYMEN.

Madame BARBARA, *ouvre une petite grille qui est à la porte.*

Qui frappe ?

L'HYMEN.

C'est moi.

Madame BARBARA.

Que voulez-vous ?

L'HYMEN.

Entrer.

Madame BARBARA.

Entrer ?.... Jamais aucun homme n'entre ici.

L'HYMEN.

Vous ne me connoissez pas ?

Madame BARBARA.

Et je n'ai nulle envie de vous connoître.

L'HYMEN.

Mais ne puis-je parler à Madame Barbara ?

Madame BARBARA.

C'est moi ; que me voulez-vous ?

L'HYMEN.

J'ai des choses très-intéressantes à vous communiquer, et qui vous feront certainemeut plaisir.

Madame BARBARA.

Parlez : je vous écoute.

L'HYMEN.

Ne pouvez-vous m'accorder un entretien particulier?

Madame BARBARA.

Eh ! bien, attendez-moi, je vais sortir.

L'HYMEN.

Que ne m'ouvrez-vous plutôt ?

Madame BARBARA.

Vous ouvrir ! je m'en garderai bien. Ah ! que je ne laisse pas ainsi entrer les hommes chez moi ! Et mes Pensionnaires ? . . .

L'HYMEN.

Que craignez-vous ?

Madame BARBARA.

Monsieur, dès qu'une fille a fixé l'ombre d'un homme, adieu son innocence: elle est perdue.... Je suis à vous. (*Après un grand bruit de serrures et de verroux, elle paroît.*) Eh ! bien, Monsieur, qu'y a-t-il pour votre service ?

L'HYMEN.

Connoissez-moi, Madame Barbara ; je suis l'Hymen. J'ai voulu, de tout tems, confier le soin de mes Autels à l'Innocence ; mais depuis trop long-tems je n'ai pu parvenir à la trouver réunie à la Jeunesse et à la Beauté.

Je ne devois rencontrer ce prodige que dans votre maison ; elle renferme tout ce que je cherchois : permettez-moi donc d'emmener avec moi ces charmantes créatures, que vos leçons, vos conseils, et sur-tout vos exemples, ont si bien formées à la vertu, et daignez vous même les accompagner.

Madame BARBARA.

Vous me faites beaucoup trop d'honneur, et vous m'en voyez confuse. Mais, Seigneur, permettez-moi de vous dire qu'il ne faut pas toujours se fier aux apparences ; et tout Dieu que vous êtes, je gagerois que vous y avez été plus d'une fois trompé. Qui peut répondre du cœur d'une jeune fille ? Qui peut saisir son premier battement sous la main de l'Amour ? J'ai mis tout mon zéle, et c'étoit mon devoir, à élever mes jeunes Pensionnaires dans la vertu : je n'ai rien épargné pour conserver précieusement leur innocence : mais qui sait si mes soins n'ont pas été trompés ? qui sait.... Les hommes sont si fourbes, si trompeurs; les filles sont foibles. Ne vous en rapportez donc qu'à vous-même ; je vais faire venir ici celles que le Printems a vu couronner seize fois de ses fleurs. Toutes sont parées d'une légere ceinture, symbole de leur innocence : celle qui seroit assez foible pour se la laisser ravir, n'aura pas, sans doute, mieux conservé son honneur. Tentez donc de la leur prendre, et soyez bien persuadé que cette épreuve est immanquable.

L'HYMEN.

Elle est inutile, Madame Barbara; je suis certain de

leur vertu comme de leur sagesse. Puis-je douter d'une innocence confiée à votre garde ?

Madame BARBARA.

Vous en serez plus sûr encore après l'épreuve.

L'HYMEN.

Vous le voulez absolument. Je ne la tenterai que pour vous contenter.

Madame BARBARA, *appellant.*

Ursule, Brigitte, Agnès ! Venez.

SCENE XIII.

URSULE, BRIGITTE, AGNÈS, L'HYMEN, Madame BARBARA.

URSULE.

Nous voilà, Madame.

Madame BARBARA.

Avancez, Mesdemoiselles ; avancez sans crainte. Monsieur peut et veut faire votre bonheur. Je vous permets ; je fais plus, je vous ordonne de rester avec lui, de le regarder, de lui parler même.

URSULE.

Quoi ! vous nous quittez, Madame Barbara ? vous nous abandonnez ?

BRIGITTE.

Vous nous laissez seules avec un homme, Madame Barbara ?

AGNÉS.

Madame Barbara, ne vous en allez pas !

Madame BARBARA.

Cet homme est un homme honnête; vous pouvez vous y fier.... Au reste, soyez tranquilles, je veillerai toujours sur vous, et reviendrai bientôt.

(*Elle sort.*)

SCENE XIV.

L'HYMEN, URSULE, BRIGITTE, AGNÈS.

L'HYMEN, *à part.*

ELLES sont toutes les trois aimables, elles ont, avec des caracteres différens, l'air également innocent. et je ne sais laquelle je dois attaquer la premiere. (*Haut.*) Rassurez-vous, jeunes Beautés, rassurez-vous; mon dessein n'est pas de vous faire aucune peine, encore moins aucun mal; je veux faire le bonheur de celle qui m'aimera.

URSULE, *lui faisant la révérence.*

Vous êtes bien bon, Monsieur.

L'HYMEN.

Vous êtes toutes les trois charmantes.

BRIGITTE, *lui faisant la révérence.*

Oh ! Monsieur, cela vous plaît à dire.

L'HYMEN.

Et, sans doute, aussi sages que belles?

AGNÈS, *lui faisant la révérence.*

Point du tout, Monsieur.

L'HYMEN.

Quelle innocence! quelle heureuse simplicité!... Je voudrois bien vous entretenir chacune en particulier. Que deux d'entre vous daignent s'éloigner un peu, pour un moment. (*Elles se serrent toutes les trois étroitement l'une contre l'autre.*)

URSULE.

Oh! que non, Monsieur; oh! que non.

BRIGITTE.

Nous ne nous quittons pas.

AGNÈS.

Nous ne restons pas seules avec un homme.

L'HYMEN.

Eh! bien, écoutez-moi donc toutes les trois. Je possede tout, je puis tout vous donner, bijoux, diamans, maisons, équipages, tout ce que vous pouvez desirer de plus précieux, vous pouvez l'avoir sur l'heure; vous n'aurez que la peine de desirer. Je peux vous rendre heureuses. Qui de vous veut l'être?

URSULE, BRIGITTE, AGNÈS, *ensemble, en lui faisant une profonde révérence.*

C'est moi, Monsieur.

L'HYMEN.

Mais ce n'est qu'à une certaine condition que je veux faire votre bonheur.

URSULE, BRIGITTE, AGNÈS, *ensemble, en lui faisant une révérence plus basse.*

Et quelle est cette condition, Monsieur?

L'HYMEN.

Je ne puis rendre heureuse que celle qui me donnera sa ceinture.

URSULE, BRIGITTE, AGNÈS, *ensemble, en lui faisant une révérence encore plus basse.*

Ce n'est pas moi, Monsieur.

(Elles feignent de vouloir se retirer.)

L'HYMEN, *les arrêtant.*

Arrêtez, charmantes créatures, arrêtez. Pourquoi donc être si farouches? pourquoi me craindre? moi, qui vous adore, moi, qui ne veux que votre bonheur. Je vous offre tout, je mets tout à vos pieds, et mon cœur et mes richesses; et quand je borne mes vœux à vous demander un léger gage de votre reconnoissance, vous me le refusez. Et quel si grand prix pouvez-vous donc attacher à cette simple ceinture? Mon écharpe est mille fois plus brillante. Eh! bien, je vous l'offre en échange; pouvez-vous balancer?

URSULE.

Nous le voyons bien, Monsieur; vous êtes un homme comme tous les autres: vous voulez nous tromper.

Nous n'avons que nos ceintures; mais nous ne les donnerions pas pour tous les bijoux de la terre, nous en connoissons trop bien tout le prix.

BRIGITTE.

Sitôt que vous nous les auriez ravies, nous deviendrions laides.... laides, à faire peur!

AGNÈS.

Et puis vous vous moqueriez de nous.

(Elles feignent encore de vouloir se retirer.)

L'HYMEN, *les poursuivant, arrêtant Agnès, et la ramenant de force sur le devant du Théatre.*

Eh! bien, puisque vous ne voulez pas me la donner de bon gré, je l'aurai de force.

AGNÈS, *appellant.*

Défendez-moi, mes bonnes amies; à moi, je suis morte!... Madame Barbara!... Monstre! tu m'ôteras plutôt la vie!... Madame Barbara!...

URSULE, BRIGITTE, *appellant ensemble.*

Madame Barbara!... Madame Barbara!...

L'HYMEN.

Vos cris sont superflus.

SCENE XV.

Madame BARBARA, L'HYMEN, URSULE, BRIGITTE, AGNÈS, TROUPE DE JEUNES PENSIONNAIRES.

Madame BARBARA, *appercevant Agnès qui se débat dans les bras de l'Hymen, et volant à son secours.*

QU'Y A-T-IL donc ?... Ah, Ciel, que vois-je ?... Que dois-je penser, Seigneur, d'un pareil procédé ?... Vous osez employer la force et la violence contre cette jeune innocente !

L'HYMEN.

Rassurez-vous, Madame Barbara ; rassurez cette aimable enfant : j'étois bien loin de lui faire aucun mal ; mais j'ai voulu conduire mon triomphe jusqu'à son dernier période. Vous voyez en moi le plus heureux de tous les Dieux.... Rapprochez-vous, charmantes créatures, rapprochez-vous, et ne craignez plus rien de moi. Je ne suis ni ce que je parois à vos yeux, ni le Dieu des richesses ; je suis l'Hymen : je cherchois partout l'Innocence unie à la Beauté, pour lui confier le soin de mes Autels. Je trouve en vous ce précieux trésor ; soyez donc mes Prêtresses, allumez dans mes Temples un feu aussi pur que le fond de vos cœurs.... Et vous, Madame Barbara, servez-leur toujours de guide et de modele : que ces tendres fleurs, cultivées

par

par vos mains, s'épanouissent sous vos yeux, & que leur éclat soit la juste récompense de vos soins. N'y consentez-vous pas?

Madame BARBARA.

Comblées de l'honneur que vous nous faites à toutes, notre silence peut seul exprimer nos sentimens et notre reconnoissance.

L'HYMEN.

Mon bonheur est parfait, et rien ne manque à mon triomphe....

SCENE XVI et derniere.

LE DIEU JAUNE, L'HYMEN, Madame BARBARA, URSULE, BRIGITTE, AGNÈS, TROUPE DE JEUNES PENSIONNAIRES.

LE DIEU JAUNE.

Qu'un témoin.

L'HYMEN.

Comment! c'est vous? vous, ici! vous, chez Madame Barbara!... Et qu'y venez-vous donc faire?

LE DIEU JAUNE.

Vous remettre, de la part de l'Amour, ces trois anneaux et ce martinet; il les tient de la tendresse de

ces trois jeunes Beautés, et des bontés de Madame Barbara.

L'HYMEN.

Est-il bien possible ?

Madame BARBARA.

Très-possible, Seigneur.... Que ne veniez-vous plutôt ?

LE DIEU JAUNE.

Puisqu'elles sont sous vos loix, l'Amour, en bon frere, vous renvoie ces gages de leur tendresse.

L'HYMEN.

Peut-on être trompé aussi cruellement !

LE DIEU JAUNE.

Consolez-vous, Seigneur Hymen, consolez-vous; en cherchant un cœur encore novice, vous cherchiez la Pierre philosophale. L'Amour, depuis long-tems, a moissonné tous les champs de Cythere; l'Hymen doit se contenter d'y glaner.... Mais afin de calmer à jamais vos chagrins, ce Dieu m'a chargé pour vous d'un nouveau présent, dans lequel vous reconnoîtrez l'amitié d'un bon frere. Il vient de partager son bandeau en deux; il vous en envoie la moitié: la voilà. Croyez-moi, l'Hymen pour être heureux, a besoin de le porter comme l'Amour.

L'HYMEN.

Je l'accepte avec joie; oui, je le porterai désormais, et vous serez toujours mon Compagnon et mon Con-

docteur. Je renonce à l'espoir trompeur dont je m'étois flatté.... Et vous Madame Barbara.... Et vous, charmantes, mais trompeuses Beautés, je vous confie le soin d'entretenir à jamais le feu de mes Autels.... Au défaut de l'innocence, la Beauté désormais allumera le Flambeau de l'Hymen.

FIN.



4

LA MUSICOMANIE,

COMÉDIE

EN UN ACTE, EN PROSE.



A PARIS,

Au Bureau de la Petite Bibliotheque des Théatres, rue des Moulins, butte S. Roch, n°. 11.

M. DCC. LXXXV.



SUJET

DE LA MUSICOMANIE.

LE Baron de Steinbak, amateur outré de la Musique, veut que tous ceux qui lui appartiennent et tous ceux qui l'entourent soient Musiciens. Il a une fille, nommée Isabelle, qui ne pousse pas le goût de la Musique tout-à-fait aussi loin que lui. Elle est aimée d'un certain Léandre, qu'elle paye de retour, quoi qu'il ne soit pas fort grand Musicien. Léandre cherche à mettre dans ses intérêts un valet du Baron, et qui a été autrefois le sien. Double-Croche, c'est le nom que lui a donné le Baron, conseille à Léandre de se faire passer pour un Amateur distingué, arrivant d'Italie, et plein des plus beaux projets pour la propagation de la Musique. D'après cette convention, Double-Croche demande son congé au Baron, sous prétexte de s'attacher au Seigneur Léandre, qui, à cause

de son goût pour la Musique veut faire sa fortune. Le Baron a le desir de connoître cet illustre Amateur. Double-Croche l'introduit ; et Léandre, enchérissant sur la manie du Baron, fait accompagner tout ce qu'il dit par un violon qui le suit à ce dessein. Le Baron est enchanté. Il présente Léandre au célebre Compositeur Vacarmini, comme quelqu'un dont il doit avoir beaucoup entendu parler, et qu'il doit avoir rencontré en Italie. Vacarmini assure d'abord qu'il n'en est rien ; mais Léandre, en lui donnant de l'argent, l'engage à en convenir. Enfin le Baron trouve tant de conformité entre le goût de Léandre et le sien, qu'il lui propose la main d'Isabelle avec toute sa fortune ; ce qui met les deux amans au comble du bonheur ; et Double-Croche, pour récompense du service qu'il leur a rendu, devient l'époux d'Euphrosine, femme-de-chambre d'Isabelle.

JUGEMENS ET ANECDOTES SUR LA MUSICOMANIE.

L'AUTEUR de cette Piece a desiré de conserver l'anonyme.

Il s'est élevé un doute sur elle, qui est consigné dans le Mercure du 24 Février 1781, à l'occasion d'une Comédie mêlée d'ariettes, dont les paroles sont d'un Auteur qui ne s'est point fait connoître, et la Musique de M. Champein, et qui fut représentée, pour la premiere fois, au Théatre Italien, le 29 Janvier précédent, sous le titre de *La Mélomanie.*

« Il y a environ deux ans (dit l'Auteur du Mercure, article *Spectacles*, *Comédie Italienne*) qu'on a représenté sur un des Théatres du rempart, une petite Piece en un acte, intitulée *La Musicomanie*. Dans ce Drame comme dans *La Mélomanie*, le principal personnage aime la Mu-

sique avec fureur. Il prétend que tout ce qui l'approche partage son goût : il ne veut donner sa fille qu'à un Virtuose ; et, dans les deux Ouvrages, un amant aimé prend le nom d'un Musicien célebre pour obtenir le consentement du vieux fou. Lequel de ces deux Drames est antérieur à l'autre? C'est ce que nous ignorons. Aux Boulevards on n'attend pas long-tems pour être représenté ; aux Spectacles Royaux on ne l'est qu'après plusieurs années. Cette réflexion jette quelque doute sur le droit d'aînesse, même de celle qui a paru la premiere. Le hasard seul a-t-il fait la ressemblance qui existe entre le sujet et l'intrigue de la *Mélo* et de la *Musico-manie ?* Cela nous paroît difficile à croire. Quoi qu'il en soit, et nous sommes fâchés d'être obligés de l'avouer, l'Ouvrage représenté sur les Boulevards annonce plus de talent, est plus gai, plus comique que celui que l'on joue à la Comédie Italienne.... &c. »

Le reste de l'article est tout en critique du Poëme de *La Mélomanie*, que la charmante Musique de M. Champein a pourtant fort bien soutenu, jusqu'à présent ; car on redonne très-souvent cette Comédie-Lyrique : elle

attire beaucoup de monde, et il y a apparence qu'on la reverra encore long-tems avec le même plaisir.

Mais quant au droit d'aînesse à disputer entre cette Piece et la Musicomanie, il est aisé de prouver qu'il appartient à celle-ci. On sait que les Comédiens François et Italiens examinent toutes les Pieces qui doivent être jouées aux petits Spectacles, pour éviter qu'elles ne contiennent quelques ressemblances avec celles dont ils sont en possession. La Musicomanie leur fut communiquée en 1777. Elle sortit bientôt des mains des Comédiens François, qui n'y trouverent apparemment aucun objet de réclamation, et n'eurent aucun dessein de l'empêcher de paroître sur le Théatre auquel l'Auteur l'avoit destinée. Il n'en fut pas de même des Comédiens Italiens, qui ne l'ont point encore rendue. Deux ans après qu'elle leur eût été communiquée, et pendant lesquels on la leur avoit redemandée, sans cesse, le Directeur de l'Ambigu-Comique, desirant enfin la ravoir et la faire jouer, sollicita M. le Lieutenant-Général de Police pour l'obtenir. Ce Magistrat crut devoir se passer du rapport des Comédiens Italiens, et il en permit

la représentation et l'impression. Ce n'a été que deux ans après cette permission, qui ne fut accordée que deux ans après la communication de la Piece aux Comédiens Italiens, qu'ils ont donné la *Mélomanie;* et l'on sait qu'ils ne mettent pas ordinairement quatre ans d'intervalle entre la réception et la premiere représentation d'une Piece, et qu'il ne seroit pas fort aisé de prendre assez de connoissance des Pieces qui sont dans leur dépôt, en attendant leur tour à être jouées, pour profiter du sujet, de la conduite et des situations de quelques-unes, et les faire représenter, sous un titre presque semblable, sur un Théatre qui leur est tout-à-fait subordonné. Il est donc plus vraisemblable que la Musicomanie, offrant des situations très-théatrales et très-comiques, mais que l'on aura cru ne devoir pas paroître sur un petit Théatre, a servi à l'Auteur de la *Mélomanie*, qu'il ne l'est que cette Comédie-Lyrique ait servi à l'Auteur de la Musicomanie. Quoi qu'il en soit de la premiere supposition, nous pouvons assurer que la supposition contraire est absolument sans fondement véritable.

LA

MUSICOMANIE,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN PROSE;

Représentée, pour la premiere fois, à Paris, sur le Théatre de l'Ambigu-Comique, en 1779.

PERSONNAGES.

LE BARON DE STEINBAK.
ISABELLE.
EUPHROSINE.
LÉANDRE.
VACARMINI.
DOUBLE-CROCHE.
ANODIN.
SCRIBANO.
UN PETIT VALET.
VALET ÉTRANGER.

La Scene est chez le Baron.

LA

MUSICOMANIE,

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

LÉANDRE, DOUBLE-CROCHE.

DOUBLE-CROCHE, *à part.*

VOILA un cavalier dont la tournure me revient assez. Nous pourrions bien nous être vus quelque part.

LÉANDRE, *à part.*

Voilà un fripon dont la figure ne m'est pas inconnue.

DOUBLE-CROCHE.

Monsieur voudroit parler, sans doute, à Monsieur le Baron de Steinbak?

LÉANDRE, *à part.*

Oui, c'est lui; c'est mon coquin.

DOUBLE-CROCHE.

Ah! Monsieur! mon Maître ne mérite pas de telles épithetes.

LÉANDRE.

Mon libertin, mon ivrogne.

DOUBLE-CROCHE.

Quoiqu'Allemand et Musicien, je vous réponds qu'il est fort sobre.

LÉANDRE.

Oh! le fripon, dont je parle, est bien le plus adroit coquin, le plus madré Liégeois....

DOUBLE-CROCHE.

Monsieur le Baron n'est pas Liégeois, Monsieur; vous vous êtes trompé de porte. Voyez plus haut.

LÉANDRE.

Non, je ne sortirai pas sans lui avoir coupé les oreilles.

DOUBLE-CROCHE.

Monsieur veut-il que j'aie l'honneur de l'annoncer? Mais je doute fort que mon Maître soit d'humeur à se laisser rien couper.

LÉANDRE.

Maraud! tu feins de prendre le change; mais tu ne m'échapperas pas.

DOUBLE-CROCHE.

Comment! Monsieur, c'est à votre serviteur que s'adressoient toutes ces politesses?

LÉANDRE.

Que sont devenus mon cheval et ma valise? Réponds, coquin!

DOUBLE-CROCHE.

Ah! Monsieur, c'étoit une rosse, en conscience. A peine ai-je pu faire avec lui mon tour de France, et je n'ai pu le vendre ensuite que dix pistoles à un Fiacre.

LÉANDRE.

Et tout l'argent enfermé dans ma valise?

DOUBLE-CROCHE.

Bon! Monsieur, vous le savez : quand on voyage, l'argent va comme la paille.

LÉANDRE.

Tu plaisantes encore, double fripon!

DOUBLE-CROCHE.

Doucement, Monsieur, doucement; un fripon souvent peut devenir bon à quelque chose.

LÉANDRE.

Tu ne le seras jamais qu'à pendre.

DOUBLE-CROCHE.

Ah! Monsieur, si l'on pendoit tous ceux qui l'ont mérité, que d'honnêtes Messieurs, en tems de guerre, en tems de paix, que d'intendans de bonne maison, que de noirs suppôts de la chicane! D'ailleurs, il faut bien passer quelques petites choses à la jeunesse.

LÉANDRE.

Le drôle est toujours le même.

DOUBLE-CROCHE.

Eh! Monsieur, chacun n'a-t-il pas ses petits défauts. Le vôtre étoit d'aimer les femmes; le mien étoit d'aimer l'argent. Eh bien! ce qui nous brouilla jadis peut aujourd'hui nous raccommoder. Puisque je vous vois ici, vous n'êtes pas corrigé. Nous avons une jolie fille, et si vous vouliez oublier le passé...

LÉANDRE.

Je le disois bien, maître Frontin. Vous êtes le plus adroit coquin...

DOUBLE-CROCHE.

Que voulez-vous, Monsieur? on ne se fait pas soi-même; le destin...

LÉANDRE.

Mais, comment peux-tu savoir?...

DOUBLE-CROCHE.

Ce ton, cette parure, cet air de conquête... Vous êtes beau comme ces héros de roman, qui n'avoient qu'à se montrer pour causer des insomnies aux Princesses; mais ne vous avisez plus de vous battre pour vos Infantes.

LÉANDRE.

Ni toi de t'emparer de ma succession, avant qu'on ne m'ait couché sur le carreau.

DOUBLE-CROCHE.

C'est que je n'aime pas le bruit. Vous vous battiez dans un endroit peu sûr; la Maréchaussée pouvoit passer, et m'arrêter comme fauteur de ce duel.

LÉANDRE.

Et si j'avois eu le malheur de tuer mon adversaire?

DOUBLE-CROCHE.

Vous avez trop d'esprit, Monsieur, pour ne pas savoir vous tirer d'affaire; et je vous débarrassois par ma fuite d'un témoin dangereux.

LÉANDRE.

Changeons de propos. Tu dis donc que le jeune objet qui m'enflamme...

DOUBLE-CROCHE.

Est ravissant, et reste ici au pouvoir du plus singulier

des peres; si vous n'êtes pas au courant de son caractere, vous échouez dans vos projets.

LÉANDRE.

Oh! mon ami, que je t'aurai d'obligation!

DOUBLE-CROCHE.

Non, coupez-moi les oreilles.

LÉANDRE.

Ah! j'oublie tout, et ma reconnoissance....

DOUBLE-CROCHE.

Non, faites-moi pendre.

LÉANDRE.

Ne me fais pas languir; ce seroit te venger trop cruellement.

DOUBLE-CROCHE.

Voilà comme les extrêmes se touchent; comme l'intérêt rapproche les humains!

LÉANDRE.

Treve de réflexions.

DOUBE-GROCHE.

Vous aimez les femmes, et vous implorez le secours d'un fripon. J'aime l'argent, et j'oblige un galant homme.

LÉANDRE.

Je te promets, mon cher Frontin, de ne pas l'épargner.

DOUBLE-CROCHE.

Oh! plus de Frontin. J'ai changé de nom tout autant de fois que d'état; et, depuis que je vous ai quitté, je me suis fait successivement Opérateur, Clerc d'Huissier, Tambour, Espion, Piqueur, Hermite, Comé-

dien, Postillon, Colporteur, Praticien, Solliciteur, Facteur, Juré-Crieur; enfin, Laquais. Je sers ici à la chambre et à l'orchestre, et je me nomme Double-Croche, à vous servir.

LÉANDRE.

Le Baron est donc fort grand Musicien?

DOUBLE-CROCHE.

Il aime la Musique, autant et plus que vous n'aimez les femmes. Il m'a nommé Double-Croche, comme vous m'appelliez Bien-d'amour... Mais quels amis, quelles recommandations avez-vous auprès de lui? car on n'entre pas ici de plein saut, sans un passeport.

LÉANDRE.

Que veux-tu dire?

DOUBLE-CROCHE.

Que pour plaire au Baron, au pere de ma Maîtresse, il faut être au moins Violon, Flûte, Organiste, Basson, Contrebasse, Hautbois, Timballier, Clarinette, Chanteur, Claveciniste, Cor-de-chasse, Timpanon, Vielle, Fiffre ou Tambour; et que, sans la Clef de G. Re, Sol, celle de C. Sol, Ut, ou d'F. Ut, Fa, aucune porte ici ne s'ouvre.

LÉANDRE.

Pas même celle d'Isabelle?

DOUBLE-CROCHE.

Ah! c'est autre chose. Il est question de savoir sur quel pied vous la voulez voir.

LÉANDRE.

Comment! maraud?

DOUBLE-CROCHE.

Oh ! c'est que dans le siecle où nous sommes.... Tout est dit, vos vues sont légitimes, j'en suis vraiment touché. D'ailleurs, vingt-cinq mille livres de rente sont une assez douce compensation des petits désagrémens du ménage. *Ergò*, nous épousons.

LÉANDRE.

Oui, Monsieur Double-Croche, si vous voulez m'aider de vos lumieres.

DOUBLE-CROCHE.

Chantez-vous ?

LÉANDRE.

Jamais.

DOUBLE-CROCHE.

Tant pis. Vous donnez du cor-de-chasse ?

LÉANDRE.

Tu connois la foiblesse de ma poitrine.

DOUBLE-CROCHE.

En ce cas-là, vous faites bien de vous marier. Vous savez au moins un peu de violon ?

LÉANDRE.

Point du tout.

DOUBLE-CROCHE.

Quel homme êtes-vous donc ! Vous ne savez pas une note de musique ?

LÉANDRE.

Si fait : ce que l'éducation peut m'en avoir laissé.

DOUBLE-CROCHE.

Et vous n'avez pas cultivé ?

LÉANDRE.

Non, absolument.

DOUBLE-CROCHE.

Tant pis, Monsieur ; encore une fois, tant pis. Vous ne pouvez pas absolument sans cela vous présenter ici.

LÉANDRE.

Comment donc faire ?

DOUBLE-CROCHE.

Monsieur, Monsieur, l'affaire devient bien délicate. J'y rêverai.

LÉANDRE.

Mais je meurs d'impatience et d'amour.

DOUBLE-CROCHE.

Vous connoissez donc notre Isabelle ?

LÉANDRE.

Sans doute.

DOUBLE-CROCHE.

Vous vous êtes déja vus? Les yeux ont parlé ?

LÉANDRE.

Avec la plus vive éloquence.

DOUBLE-CROCHE.

Allons, allons, vous n'êtes pas si malade. Et ceux de la belle ?

LÉANDRE.

M'ont paru comprendre ce langage.

DOUBLE-CROCHE.

Sans s'armer de colere ?

LÉANDRE.

Au contraire, j'imagine...

DOUBLE-CROCHE.

Oh! vous en reviendrez, mon ancien Maître, vous en reviendrez. Et votre connoissance s'est faite?...

LÉANDRE.

Au couvent, avant qu'elle ne revînt chez son pere.

DOUBLE-CROCHE.

Justement, les voilà ces pestes de grilles! rien ne rend amoureux et passionné comme cela. Je ne perdrai pas un instant, une occasion. Votre adresse? et laissez-moi faire.

LÉANDRE.

J'avois une Lettre à remettre au Baron, de la part de quelqu'un de la premiere distinction.

DOUBLE-CROCHE.

Est-elle en musique?

LÉANDRE.

Non.

DOUBLE-CROCHE.

Elle ne prendroit pas.... Votre hôtel? et partez.

LÉANDRE.

Voilà une Lettre qui m'est adressée.

DOUBLE-CROCHE.

Bon! l'enveloppe... Lisez le Journal de Musique: ornez-vous la tête de dissertations sur la période; devenez Lulliste, Ramiste, ou Vacarministe: je me charge du reste.

LÉANDRE.

Tiens, voilà pour te faire oublier le petit moment d'humeur.

DOUBLE-CROCHE.

Ah ! comme nous nous connoissons ! C'est fort bien fait, au reste ; un Musicien est une terre qui ne produit qu'à force d'être arrosée.

(*Léandre sort.*)

SCENE II.

DOUBLE-CROCHE, *seul.*

BON ! me voilà la tête en repos sur le cheval et la valise. Au fond, j'avois cette petite espiéglerie sur le cœur. Mais Léandre vient de m'absoudre, et je vais travailler à son bonheur, avec autant de reconnoissance que d'inclination.

SCENE III.

LE BARON, DOUBLE-CROCHE, UN LAQUAIS.

LE BARON, *au Laquais.*

A LA porte, pendart ! à la porte, et sur l'heure.

LE LAQUAIS.

Mais, Monsieur...

LE BARON.

Tu raisonnes, je crois ?

LE LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

Ayez pitié d'un malheureux.

LE BARON.

Tais-toi, coquin ! tais-toi ; sors sans répliquer.

LE LAQUAIS.

Je vous jure, Monsieur, que cela ne m'arrivera plus.

LE BARON.

Non, parbleu ! je l'espere. A la porte, sans rémission.

DOUBLE-CROCHE.

Que vous a donc fait ce pauvre garçon ?

LE BARON.

Ce qu'il m'a fait... Ah ! ce qu'il m'a fait ?... A bas ma livrée, sur-le-champ.

LE LAQUAIS.

Monsieur, daignez m'entendre.

LE BARON.

Non, malheureux, non. Rends-moi mon habit ; tu le déshonores.

LE LAQUAIS.

Jamais un Maître ne m'a traité...

DOUBLE-CROCHE.

Vous le chassez, en effet, durement. Quel peut être son crime ?

LE BARON.

Il est impardonnable. Le maraud !

DOUBLE-CROCHE.

Eh bien ?

LE BARON.

Le coquin !.... j'étouffe de colere.

DOUBLE-CROCHE.

Qu'est-ce, enfin ?

LE BARON.

Le traître a joué faux dans une de mes Sonates !... Allons, mon habit ; voilà tes gages.

DOUBLE-CROCHE, *se mettant entre eux deux.*

Faites-lui grace pour cette fois.

LE BARON.

(*A Double-Croche.*)

Prends garde à toi. Je le chasserai ; ne fût-ce que pour l'exemple. (*Au Laquais, prenant son habit.*) Donne. Je te laisse la veste par pitié. Sors de ma présence.

(*Le Laquais sort.*)

SCENE IV.

LE BARON, DOUBLE-CROCHE, Un autre LAQUAIS, *entrant.*

LE BARON.

UN coquin ! un bourreau qui ne sait pas mettre un violon d'accord !... Et toi, que sais-tu faire ? Es-tu Lulliste, Ramiste, Vacarministe ?

LE LAQUAIS.

Monsieur, je suis Baigneur-Etuviste.

LE BARON.

Quoi ? heim ? Qu'est ce qu'Étuviste ?

LE LAQUAIS.

Sans vanité, Monsieur, je n'ai pas mon pareil pou

le coup de peigne ; et, quant à ce qui regarde le rasoir, j'ai la main d'une légèreté....

LE BARON.

Prends garde que je ne te fasse sentir le poids de la mienne. Ce n'est pas-là ce que je te demande. Est-ce-là tout ce que tu sais faire ?

LE LAQUAIS.

Pardonnez-moi, Monsieur : je vaux un coureur pour les commissions délicates. Je vous déterre une jolie Grisette, logeât-elle au Fauxbourg Saint-Marceau, au quatrieme étage de l'escalier le plus obscur.

LE BARON.

Comment, faquin ! et la musique ?

LE LAQUAIS.

Oh ! c'est mon fort. Je sais faire chanter l'Anglois le plus boutonné, le Hollandois le plus avare, quand l'un ou l'autre est amoureux d'une femme que je protege.

LE BARON.

Et toi, double pendart ! de quel instrument joues-tu ?

LE LAQUAIS.

Quand j'arrivai de mon pays, je jouois de la poche avec les femmes tout comme un autre ; mais à présent, je jouerois au fin avec le diable.

LE BARON.

Le maraud me plaisante, je crois !

LE LAQUAIS.

Mais on m'a dit que Monsieur avoit besoin d'un premier Laquais.

LE BARON.

C'est un premier violon qu'il me faut en même-tems, Bélître! Tu oses te présenter ici, et tu ne sais pas une note de musique? Qu'on me chasse encore ce drôle-là.

LE LAQUAIS.

Jamais on ne me chasse, Monsieur le Baron. Je n'ai pas, ni n'aurai l'honneur d'être à vous. Je sais comme je suis entré; je sors de même. Si je suis trop ignare pour vous, vous êtes trop bon Musicien pour moi. Je craindrois que vous ne payassiez mes gages avec du son.

LE BARON.

Attends, maraud! attends-moi....

LE LAQUAIS.

Ne vous dérangez pas, Monsieur le Baron; je suis dehors.

(*Il s'enfuit.*)

SCENE V.

LE BARON, DOUBLE-CROCHE.

LE BARON.

VOILA un effronté coquin!

DOUBLE-CROCHE.

Sans le respect que je dois à Monsieur le Baron, et s'il étoit décent de se gourmer devant un Maître,

je l'aurois étrillé d'importance; mais si jamais je le rencontre....

LE BARON.

Un insolent, qui ne sait pas une note de musique! Je ne trouve aujourd'hui que des oreilles barbares, des instrumens discords.... Allons, ma canne, mon chapeau, que j'aille à cette répétition. Ma fille est-elle prête? Va voir; et regarde si cette harpe est d'accord. (*Double-Croche sort. Le Baron appelle.*) Isabelle! Euphrosine! Isabelle!

SCENE VI.

LE BARON, ISABELLE, EUPHROSINE.

ISABELLE.

NOUS voici mon pere.

LE BARON.

Allons donc, Mademoiselle. On a bien de la peine à vous arracher à votre toilette. Si vous restiez tous les jours autant de tems à votre clavecin.....

ISABELLE.

Mon pere, souffrez que je vous embrasse.

LE BARON.

Il est bien question de cela. Et cette Sonate d'Honavre, cette Ariette de la Colonie?

ISABELLE.

Ces deux Pieces-là sont bien difficiles.

LE BARON.

C'est que cela ne s'apprend pas au miroir, Mademoiselle, cela ne s'apprend pas au miroir.

EUPHROSINE.

Ne grondez pas, Monsieur le Baron; Mademoiselle y prend tous les jouts une leçon de goût, et je lui chante à chaque boucle un air d'Armide, ou de la Bonne Fille.

LE BARON.

De la Bonne Fille!.... Ah! quelle coîffure! On n'a pas l'air d'une bonne fille, d'une fille honnête avec cette coîffure.

EUPHROSINE.

N'en dites rien, Monsieur, c'est une coîffure à l'Iphigénie,

LE BARON.

Peste! cela devient différent. Les Marchandes de Modes commencent donc à avoir du goût, à se sentir de la révolution?.... Mais cette chaussure! quelle indécence! A-t-on jamais vu de soulier plus décolleté?

EUPHROSINE.

Monsieur c'est une chaussure à l'Olimpiade. Il n'y a rien à dire, et Mademoiselle est en regle.

LE BARON.

A la bonne heure. Vous en savez plus que moi.

EUPHROSINE.

D'ailleurs, elle est chaussée par ce petit Cordonnier, qui joue si joliment les Colins en Société.

LE BARON.

Mais ce fichu! Quel écart! quelle extravagance!

EUPHROSINE.

Monsieur, c'est une collerette au désepoir d'Armide.

LE BARON.

A la bonne heure. Mais Armide n'a pas besoin de....

EUPHROSINE.

Pardonnez-moi, Monsieur; c'est l'abandon de la douleur.

LE BARON.

Et chez une fille honnête c'est celui de la pudeur.

EUPHROSINE.

Voulez-vous que Mademoiselle ait un air engoncé?

LE BARON.

Je veux qu'il y ait de l'harmonie dans sa parure? et la décence est la base fondamentale.

SCENE VII.

LES MÊMES, DOUBLE-CROCHE.

DOUBLE-CROCHE.

MONSIEUR, vos chevaux sont mis.

LE BARON.

Le Cocher a-t-il pris sa clarinette?

DOUBLE-CROCHE.

Oui, Monsieur; la contrebasse est sur l'impériale, et vos deux Laquais ont leurs violons.

LE BARON.

Eh bien! Mesdemoiselles, venez-vous?

ISABELLE.

Mon pere....

LE BARON.

Eh bien ! mon pere ?

ISABELLE.

Il n'y a que des hommes à ce Concert.

LE BARON.

Eh ! que veux-tu donc qu'il y ait à ce Concert, des hiboux, des chats ?

DOUBLE-CROCHE.

Oh ! ne craignez rien, Mademoiselle.

LE BARON.

Est-ce que tu n'es pas sûre de ta voix aujourd'hui ?

ISABELLE

Précisément, mon pere.

EUPHROSINE.

Oui.... oui, Monsieur ; nous avons passé une partie de la nuit à étudier ce Concerto.

LE BARON.

Restez donc. Mais qu'à mon retour je vous trouve à votre clavecin, ou à votre harpe.

ISABELLE.

Oui, mon pere,

LE BARON.

Morbleu ! je n'entendrai pas le premier coup d'archet !... Double-Croche ?

DOUBLE-CROCHE.

Monsieur.

LE BARON.

Vous descendrez ici le *forte piano*; vous renverrez ces guitarres.... Adieu, mes enfans.

(*Il sort.*)

SCENE VIII.

ISABELLE, EUPHROSINE, DOUBLE-CROCHE

ISABELLE.

AH! ma chere Euphrosine, que j'avois de peine à cacher mon trouble à mon pere!

EUPHROSINE.

Etes-vous bien sûre que ce soit Léandre?

ISABELLE.

Mon cœur ne me l'a que trop assuré.

EUPHROSINE.

Croyez-vous qu'il ait vu Monsieur le Baron?

ISABELLE, *à part.*

Je tremble de m'en informer... Ce garçon nous examine d'un œil bien curieux.

DOUBLE-CROCHE.

Pourvu que l'on soit discret.

EUPHROSINE.

Je suis sûre de lui.

ISABELLE.

Tout m'inquiette, tout m'allarme. Sortons.

DOUBLE-CROCHE

Il n'est plus tems, Mademoiselle; il ne falloit pas le laisser entrer.

ISABELLE.

Qui cela ? Comment !.... Ah ! Monsieur Double-Croche, n'allez pas dire à mon pere...

DOUBLE-CROCHE.

Quoi ! que Monsieur Léandre vous aime, que de tous les instrumens vous êtes le seul dont il voudroit pouvoir toucher ?

ISABELLE.

Oh ! ma chere Euphrosine, je suis perdue !

DOUBLE-CROCHE.

Allons ! vous faites l'enfant, aimable Isabelle. Est-ce qu'on ne sait pas son monde ? Est-ce qu'on étourdit les peres de ces fadaises-là ?

EUPHROSINE.

Mais on en peut parler à la jeune personne, pour la tranquilliser.

DOUBLE-CROCHE.

Le beau moyen, vraiment, de rendre le calme au cœur d'une Demoiselle, que de lui parler de ce qu'elle aime !

ISABELLE.

De ce qu'elle aime ! En vérité, Monsieur Double-Croche, voilà des soupçons...

DOUBLE-CROCHE.

Tenez, Mademoiselle, vous réussirez mieux à cacher votre trouble à Monsieur votre pere, qu'à moi.

EUPHROSINE.

En vérité, Double-Croche, je te croyois plus délicat avec le beau sexe.

DOUBLE-CROCHE.

Vous en jugiez par vous même, mon cœur; mais je suis offensé de la réserve de Mademoiselle.

EUPHROSINE.

Tu vas voir qu'on t'apprendra des choses qu'on n'avoueroit pas même à celui qui les inspire.

DOUBLE-CROCHE.

Pourquoi Léandre n'oseroit-il pas dire en face à Mademoiselle qu'il est épris de ses charmes, qu'il n'est rien qu'il ne mette en usage pour obtenir sa main?

ISABELLE.

Mon pere n'y consentira jamais.

EUPHRORINE.

Pourquoi, Mademoiselle ?

ISABELLE.

Léandre n'est pas Musicien.

DOUBLE-CROCHE.

Il le deviendra, Mademoiselle, il le deviendra; il ne seroit pas le premier homme que l'amour auroit fait chanter, danser, extravaguer.

ISABELLE.

Vous parlez de l'amour heureux ?

DOUBLE-CROCHE.

Seriez-vous fille à le désespérer ?

ISABELLE.

Mais, encore une fois, mon pere peut seul disposer de ma main.

DOUBLE-CROCHE.

Comme il a disposé de votre cœur.

EUPHROSINE.

Allons, treve de plaisanterie. Dis-nous si Léandre a vu le Baron, ce que nous devons craindre, espérer?

DOUBLE-CROCHE.

Espérez, Soubrette incomparable, espérez, puisque Double-Croche s'en mêle.

EUPHROSINE.

Encore dis-nous.....

ISABELLE.

L'a-t-il vu?

DOUBLE-CROCHE.

Soyez tranquille; il n'a vu que moi, La pureté de ses sentimens, l'ardeur de sa flamme, la noblesse de ses procédés ont trouvé le chemin de mon cœur, et je lui accorde votre main.

ISABELLE.

Vous décidez bien légerement?

EUPHROSINE.

Non, je le connois, Mademoiselle; c'est bien le plus intrigant vaurien.... le fourbe le plus adroit....

DOUBLE-CROCHE.

La friponne en sait des nouvelles. Reposez-vous sur moi.

EUPHROSINE.

Si tu réussis, je te promets de couronner...

DOUBLE-CROCHE.

Ou ma flamme, ou mon front.

EUPHROSINE.

Insolent!

DOUBLE-CROCHE.

Déja le Baron de retour! J'entends sa voiture. Rentrez dans votre appartement, Mademoiselle.... (*A Euphrosine.*) Toi, prends cette adresse, écris un billet à Léandre; marque lui que dans une heure je suis chez lui, et que je l'amene en triomphe aux pieds de sa Princesse. (*Isabelle et Euphrosine sortent.*)

SCENE IX.

LE BARON, DOUBLE-CROCHE.

LE BARON.

AU diable les ostrogots avec leur musique tudesque! point de chant, point d'harmonie, point de style; des traits pillés par-tout, du bruit, un vacarme enragé, pas une période arrondie, et des accompagnemens qui font pitié.

DOUBLE-CROCHE.

C'est donc là ce concert si brillant?

LE BARON.

Ah! mon ami, tout est perdu, le goût expire; et sans une révolution marquée, nous n'avons plus de musique: des phrases accrochées, un style obscur..... On sifle. Vois qui ce peut être.... Est-ce que ce Portier n'est pas Musicien? Son malheureux siflet

vient d'achever de m'écorcher les oreilles; qu'il le renvoie à l'Opéra.

DOUBLE-CROCHE.

Mais, Monsieur, c'est l'usage.

LE BARON.

L'usage est pour les sots. Dis-lui que je veux qu'il ait dans sa loge un cor-de-chasse; et s'il n'en sait pas donner, un orgue de Barbarie pour annoncer mes visites.

DOUBLE-CROCHE.

J'y vais, Monsieur.

(*Il sort.*)

SCENE X.

LE BARON, *seul.*

OMBRES des Rameau, des Lully, des Campra, que vous êtes heureuses de ne pas être témoins de cette décadence!

SCENE XI.

DOUBLE-CROCHE, ANODIN, LE BARON.

DOUBLE-CROCHE.

MONSIEUR, c'est Monsieur Anodin, votre très-digne Apothicaire.

LE BARON.

M'apporte-t-il un remede pour me rendre l'oreille un peu moins sensible aux sons aigus de la musique moderne ?

DOUBLE-CROCHE.

Non, Monsieur, c'est un petit bout de mémoire.

LE BARON.

Qu'il donne, et qu'il repasse.

DOUBLE-CROCHE.

Permettez, Monsieur ; ce mémoire est....

LE BARON.

Ce Mémoire est ? ....

DOUBLE-CROCHE.

Pour qu'il soit enfin lu, Monsieur Anodin....

LE BARON.

Acheve ?

DOUBLE-CROCHE.

L'a fait mettre en musique.

LE BARON.

Ah ! qu'il approche. L'idée est neuve ; elle est piquante !

DOUBLE-CROCHE, *bas*, *à Anodin*.

Vous avez glissé dessus ? . . .

ANODIN.

Parbleu !

DOULBE-CROCHE.

Tout est dit.

ANODIN, *au Baron*.

Souffrez, Monsieur, que j'aie l'honneur de vous faire ma petite révérence.

LE BARON.

Pas si bas, donc, Monsieur Anodin, pas si bas; vous croyez toujours avoir affaire à . . . . Morbleu ! moins de courbettes et plus de musique.

ANODIN.

Il y a long-tems que je desirois avoir l'honneur de vous montrer . . . . de vous faire entendre, dis-je, mon petit mémoire.

LE BARON.

Voyons, voyons.

ANODIN.

Lisez, Monsieur. (*Il chante.*)

AIR : *Lison dormoit, &c.*

Petit lait pour Mademoiselle,
Un clistere pour son papa,
Sirop d'orgeat pour Isabelle,
Sirop d'opium pour son papa,
Un demi lock pour Euphrosine,
Pour Isabelle un lock entier,

Pour purifier,
Pour fortifier
Son petit cœur et sa poitrine ;
Rhubarbe et casse pour les gens :
Total quatre-vingt-quinze francs.

LE BARON.

Bravò ! Monsieur Anodin, pas mal, d'honneur ! pas mal. Ce chant-là frise un peu le Pont-Neuf ; mais il est gai, du moins, il est facile.

ANODIN.

Et le petit montant ?

LE BARON.

J'en suis enchanté : tara là, là, là, là, là, là.

ANODIN.

Le total ?

LE BARON.

Cela est tout-à-fait chantant : là, là, là, &c.

ANODIN.

Le petit montant, Monsieur le Baron ?

LE BARON.

A merveilles. Il va bien sur l'air.

DOUBLE-CROCHE.

Oui ; mais il faut l'accompagnement de la poche.

LE BARON.

Tenez, voilà quatre louis. Parbleu ! je ne serois pas fâché d'avoir composé ce petit morceau ; c'est une assez jolie boutade : tà, là, là, là.

DOUBLE-CROCHE, *à Anodin.*

Vous êtes donc Musicien ?

ANODIN.

Eh ! qui ne l'est pas aujourd'hui, Monsieur ? Mon garçon de fourneau joue tous les Dimanches du violon à la guinguette. D'ailleurs, ne suis-je pas au centre de la mélodie.

LE BARON.

Comment cela ?

ANODIN.

N'ai-je pas dans ma boutique l'harmonie des Pilons ? Mortier de fonte, mortier de marbre, mortier de verre, pilon de verre, pilon de fonte, pilon de marbre; tout cela fait un carillon....

LE BARON.

Vous avez raison, et c'est-là l'origine de l'harmonie imitative.

ANODIN.

J'ai bien l'honneur d'être votre petit serviteur. (*A Double-Croche.*) La musique a fait son effet.

DOUBLE-CROCHE.

Je vous l'avois bien dit.

(*Anodin sort.*)

SCENE XII.

LE BARON, DOUBLE-CROCHE.

LE BARON.

Tara là, tara là, là.

DOUBLE-CROCHE.

Monsieur le Baron, je suis bien fâché....

LE BARON.

Tara là, là.

DOUBLE-CROCHE.

J'ai un véritable chagrin....

LE BARON.

Prends ton violon; accompagne-moi: cela te dissipera.

DOUBLE-CROCHE.

Je suis désolé d'être forcé de vous quitter.

LE BARON.

Plaît-il? Comment, mon ami, tu veux me quitter quand j'ai le plus besoin de toi, quand j'ai dix sonates, trois concerto à monter?

DOUBLE-CROCHE.

Monsieur, ma perte est bien peu de chose.

LE BARON.

Comment donc! comment donc!... Si-fait; tu as l'oreille juste, le goût sûr, un organe brillant, et tu lis la musique aussi-bien que moi.

DOUBLE-CROCHE.

Précisément, Monsieur, ce sont tous ces petits avan-

tages qui m'ont fait faire la connoissance d'un jeune Seigneur qui me fait ma fortune.

LE BARON.

Il est donc grand Musicien.

DOUBLE-CROCHE.

Presqu'autant que votre Seigneurie.

LE BARON.

Et je ne le connois pas !

DOUBLE-CROCHE.

Il arrive d'Italie.

LE BARON.

Arriveroit-il des Antipodes, je dois au moins en avoir entendu parler, s'il est aussi savant.

DOUBLE-CROCHE.

Monsieur, la modestie....

LE BARON.

Bon ! tu plaisantes ? la modestie d'un Musicien.

DOUBLE-CROCHE.

Je vais enfin avoir l'honneur....

LE BARON.

Tu me feras plaisir.

DOUBLE-CROCHE.

Et les choses se concilieront peut-être de maniere.... que je pourrai partager mes services. Il a des vues.... que lui seul peut vous confier....

LE BARON.

Va donc le rejoindre. Engage-le à te laisser au moins à moi pour mes jours de concerts. Enfin c'est moi qui t'ai formé le goût.

DOUBLE-CROCHE.

Monsieur, je sais tous les égards, toute la reconnoissance que je vous dois, et je vais travailler à vous le prouver.... Voulez-vous que je fasse entrer ce Secrétaire que l'on vous a proposé? il attend.

LE BARON.

Voyons-le.

DOUBLE-CROCHE.

Entrez, Monsieur Scribano.... Monsieur le Baron, j'aurai l'honneur de venir prendre vos ordres avant qu'il soit une heure.

(*Il sort.*)

SCENE XIII.

M. SCRIBANO, LE BARON.

LE BARON.

ALLONS, avancez. On m'a parlé de vous comme d'un sujet.

SCRIBANO.

Monsieur, je ferai tous mes efforts pour justifier l'opinion qu'on a bien voulu vous donner de moi.

LE BARON.

Copiez-vous correctement?

SCRIBANO.

Vous serez content, Monsieur.

LE BARON.

Vous écrivez sous la dictée?

SCRIBANO.

Avec la plus grande célérité.

LE BARON.

Prenez une plume, asseyez-vous à ce bureau : il y a du papier tout réglé.... Etes-vous prêt?

SCRIBANO.

Oui, Monsieur le Baron.

LE BARON.

Sol, re, re, re, re, mi....

SCRIBANO.

Plaît-il, Monsieur?

LE BARON.

Sol, ut, re, ut, re, mi, fa, mi....

SCRIBANO.

Comment, Monsieur?

LE BARON.

Sol, ut, re, ut, re, mi, fa, mi.... Eh bien?

SCRIBANO.

J'y suis, Monsieur.

LE BARON.

Fa, sol, la, mi, sol, fa, mi, re, ut.... Avez-vous mis?

SCIBANO.

Quoi! Monsieur?

LE BARON.

Parbleu! ce que je viens de dicter?

SCRIBANO.

Vous ne m'avez rien dit.

LE BARON.

Est-ce que vous êtes sourd?

SCRIBANO.

En honneur, Monsieur, vous n'avez pas prononcé un mot.

LE BARON.

Voilà dix fois que je répete les mêmes notes.

SCRIBANO.

Vous ne parlez donc pas d'écriture ?

LE BARON.

Eh ! non, butor ! il est question de musique.

SCRIBANO.

Mais, Monsieur le Baron, je ne sais pas....

LE BARON.

Copier de la musique ! Eh ! bien, faquin ! qu'êtes-vous donc venu faire ici ?

SCRIBANO.

Ecrire, Monsieur.

LE BARON.

Ecrire, écrire, Monsieur l'ignorant, en termes de l'art, c'est noter.

SCRIBANO.

Je ne me croyois pas fait, Monsieur, pour copier de la musique.

LE BARON.

Tu ne te croyois pas fait, maraud ! tu ne te croyois pas fait ?.... Viens-ça, coquin !.... (*Il le traîne et le jete à genoux au pied d'un buste de J. J. Rousseau.*) Vois ce buste !

SCRIBANO.

Mais, Monsieur, je n'ai pas l'honneur de connoître Monsieur votre buste.

LE BARON.

Ah ! tu n'es pas fait pour copier de la musique ? Et

le plus beau génie de l'Europe, le plus mâle, le plus éloquent a dédaigné les bienfaits des demi-Dieux de la terre, pour se livrer à ce travail!... A genoux, pendart! à genoux! Apprends de ce Philosophe qu'il n'y a de vil que l'intrigue, ou la paresse, et que le travail honore également tous les hommes.

SCRIBANO.

Mais, Monsieur, chacun a son talent.

LE BARON.

Ne déprimes donc pas ceux que tu n'as pas, et que tu n'auras jamais.... Sors.

(*Scribano se sauve.*)

SCENE XIV.

LE BARON, *seul.*

Ce maraud-là, je crois, m'a mis en colere! Il m'a fait sortir de la tête le plus beau trait de musique que j'aie composé de ma vie.

SCENE XV.

VACARMINI, LE BARON.

VACARMINI, *avec l'accent Italien.*

SERVITEUR à Monsieur le Baron de Steinbak.

LE BARON.

Bon jour, Monsieur.

VACARMINI.

Il paroît que je n'ai pas l'honneur d'être connu de Monsieur le Baron.

LE BARON.

Je ne crois pas, Monsieur.

VACARMINI.

Nous ne tarderons pas, je l'espere, à faire connoissance.

LE BARON.

C'est une question.

VACARMINI.

Que je résouds en deux mots. Je me nomme Vacarmini.

LE BARON.

Quoi! vous êtes ce fameux Musicien qui avez tant fait de bruit en Italie?

VACARMINI.

Ajoutez en Piémont, en Allemagne, Monsieur le Baron.

LE BARON.

Ah ! Monsieur Vacarmini, souffrez que je vous embrasse !

VACARMINI.

De tout mon cœur, Monsieur le Baron ! Un Amateur de votre mérite.....

LE BARON.

Qu'appellez-vous, Amateur, Monsieur Vacarmini ? je me fais gloire d'opérer, d'être Artiste.

VACARMINI.

Je vous en estime davantage. Un Seigneur qui veut bien se donner la peine d'être lui-même quelque chose !...

LE BARON.

Ah ! Monsieur Vacarmini, que vous arrivez à propos pour déboucher nos oreilles, pour réveiller le génie de la musique, pour opérer dans le goût cette heureuse révolution que votre nom seul annonce !

VACARMINI.

J'en accepte l'augure, et je compte réussir.

LE BARON.

Que cette noble assurance sied bien aux talens.

VACARMINI.

Vous me flattez.

LE BARON.

Non ; vos Ouvrages ont fait trop de bruit.

VACARMINI.

L'Allemagne et l'Italie retentissent encore de mes succès ; mais dix ans d'expérience ne me rassurent que foiblement contre la légéreté d'un Peuple qui n'a plus que des goûts. Je ne sais peindre que les passions.

LE BARON.

Et vous les peignez avec une vigueur..... une énergie....

VACARMINI.

C'est ce que je crains. Vos Françoises ont la poitrine si délicate !.... Mes chef-d'œuvres vont leur faire cracher le sang.

LE BARON.

On les doublera, Seigneur Varcamini, on les doublera. Qu'est-ce qu'une poitrine de plus ou de moins, en comparaison des plaisirs de toute une nation ?

VACARMINI.

J'apporte ici des projets qui vont droit à l'immortalité, Si je réussis à les exécuter.

LE BARON.

Peut-on vous demander....

VACARMINI.

Je compte mettre en Opéra toutes les Batailles d'Alexandre, l'Histoire de France en Opéra-Comique, et l'Encyclopédie en Vaudevilles.

LE BARON.

Bravò ! Seigneur Vacarmini, *bravò* !

VACARMINI.

Mais je voudrois que ma réputation précédât mes Ouvrages, être un peu plus connu.

LE BARON.

Rien n'est plus simple : faites-vous peindre, graver, modeler, que l'on vous trouve par-tout et sous toutes les formes, dans les atteliers de nos Artistes, dans les Cabinets des Amateurs....

VACARMINI.

Vous avez raison. Seriez-vous curieux de voir un petit échantillon de mes talens ?

LE BARON.

Vous me comblez de joie.

SCENE XVI.

LÉANDRE, DOUBLE-CROCHE, UN VIOLON et les Acteurs Précédens.

LÉANDRE.

MONSIEUR, je suis, avec la plus parfaite admiration.... (*Le Violon joue un refrain d'Air connu, et qui exprime le sens de chaque phrase, qu'il acheve.*) L'étude particuliere que j'ai faite de.... (*Air.*) et la réputation que vous avez d'être le plus grand.... (*Air.*) m'ont forcé de venir rendre hommage.... (*Air.*)

LE BARON.

On ne sauroit se tromper, Monsieur, à votre passion pour un Art qui fait mes délices.

LÉANDRE.

Oh ! Monsieur, vous êtes.... (*Air.*) Point de plaisir au monde sans... (*Air.*) Je ne fais pas plus de cas d'un homme qui ne sait pas... (*Air.*) et d'une femme qui n'aime pas... (*Air.*) que d'un compositeur qui est.... (*Air.*)

LE BARON.

Il paroît, Monsieur, que vous faites un cas particulier de l'Harmonie imitative. Mais, parlons un instant

sans figure et sans accompagnement.... (*Au Violon.*) Retirez-vous, mon ami. (*Le Violon sort.*)

DOUBLE-CROCHE.

Vous voyez, Monsieur le Baron, le Seigneur Léandre, et vous ne sauriez douter, à sa maniere de s'énoncer, que ce ne soit le plus grand Harmoniste, Symphoniste, Périodiste; enfin, le plus grand Docteur en iste que vous ayiez jamais vu.

LE BARON.

Je suis enchanté que tu m'ayes procuré la connoissance de Monsieur.

LÉANDRE.

J'ai mieux aimé, illustre Baron, la devoir aux talens, au Dieu de l'Harmonie, qu'à l'amitié même; car je suis neveu d'un de vos plus anciens amis, le Baron d'Etourville.

LE BARON.

D'Etourville? Oui, nous étions fort liés... Brave homme, excellent Citoyen, bon ami; mais, entre nous, pauvre Musicien: point de tête, point de goût, point d'oreille. J'ai cessé de le voir; mais je suis enchanté de retrouver dans son neveu tout ce qui manquoit à l'oncle.

LÉANDRE.

Je suis ravi de l'accueil....

LE BARON.

Le talent ne peut qu'en obtenir un pareil... Souffrez que je vous présente un des plus fameux Virtuoses.... Mais vous devez le connoître, vous avez voyagé?

DOUBLE-CROCHE, *au Baron.*

Eh! oui... (*Bas, à Léandre.*) Ferme et de l'effronterie.

(*Haut.*) C'est de Monsieur que vous me parliez encore avant de sortir. Rappellez-vous votre voyage d'Italie : le Signor, le Signor....

VACARMINI.

Précisément ; je suis *il Signor* Vacarmini, à vous servir.

LÉANDRE.

Que je suis ravi de vous rencontrer ! Vous souvient-il de l'*Orlando Furioso !*

VACARMINI.

Vous plaisantez : vous êtes trop jeune pour l'avoir vu.

DOUBLE-CROCHE, *bas, à Léandre.*

Lâchez la piastre à l'incrédule.

LÉANDRE.

Pardonnez-moi, c'étoit à la.... (*Lui glissant de l'argent dans la main.*) à la reprise.

VACARMINI.

Ah ! vous avez raison. (*A part.*) A-t-on jamais tort avec d'aussi bons argumens ?

LÉANDRE.

Eh ! bien, quelle musique ! quelle harmonie !.... Et vous souvenez-vous des concerts que je donnois ?

VACARMINI.

Les plus beaux de l'Europe, en vérité !

LÉANDRE.

Quel choix de symphonies ! quel choix de concertans ! (*Au Baron.*) Eh ! bien, Monsieur, j'apporte en France le projet le plus vaste, le plus sublime, et qui doit nous assurer le pas sur toutes les nations de la terre.

LE BARON.

Si j'avois quelques droits à votre confiance...

LÉANDRE.

Eh ! peut-on rien imaginer en musique, sans être enchanté de consulter l'illustre Vacarmini, et l'illustrissime Baron de Steinbak ?

LE BARON.

Vous me flattez.

DOUBLE-CROCHE.

Non, Monsieur, il le dit comme il le pense.

LÉANDRE.

Il s'agit d'une école de musique universelle, où l'on enverroit tous les enfans, dès le berceau, où ils ne seroient alaités, servis que par des Musiciens : on ne prononceroit pas un seul mot devant eux, qui ne fut en musique ; et, jusqu'au plus petit besoin, au plus petit joujou, on les forceroit à tout demander en musique.

LE BARON.

Ravissant ! admirable ! Je voudrois, pour ma terre de Steinbak, avoir imaginé un pareil projet..... Qu'en dites-vous, Monsieur Vacarmini ?

VACARMINI.

Monsieur, cela pourroit souffrir des difficultés de la part du Gouvernement.

LÉANDRE, *lui donnant encore de l'argent.*

Des difficultés, Monsieur Vacarmini, des difficultés ; vous n'y pensez donc pas ?

VACARMINI.

Ah ! je vois que vous avez l'art de les lever toutes...
Un génie tel que le vôtre....

LÉANDRE.

Enfin, Monsieur, n'avez-vous pas tous les jours les oreilles blessées, déchirées par le peu d'harmonie qui regne dans la société. Entrez-vous dans un cercle ? Le ton flûté de ce petit maître vous affadit le cœur; le ton aigre de cette précieuse vous cause des crispations; le ton rauque de ce Financier, sa triste monotonie vous assomment; le parler gras de cette Marquise est inintelligible, et la voix de fausset de ce petit Abbé vous perce le tympan.

LE BARON.

Rien n'est plus vrai, d'honneur! Le tableau est frappant.

LÉANDRE.

Eh! bien, si tout le monde parloit en musique, quelle douceur ! quelle mélodie dans nos entretiens ! quel nouveau charme on trouveroit au plaisir d'être ensemble.

VACARMINI.

Admirable!

LE BARON.

Vous m'enchantez, Monsieur Léandre ! et ce trait vient d'achever ma conquête. Personne encore ne m'a parlé musique avec cet enthousiasme.

DOUBLE-CROCHE.

Ah ! Monsieur, c'est qu'ici on se sent inspiré.

LÉANDRE.

Il faudroit, Monsieur le Baron, qu'un homme tel que vous donnât l'exemple; que vous, que Monsieur Vacarmini, que moi, nous eussions des enfans au berceau, que nous fussions mariés.

LE BARON.

Rien n'est plus simple, marions-nous, marions-nous: commençons par vous, comme le plus jeune?

LÉANDRE.

Voilà l'embarras: avec ma passion pour la musique, quel pere osera me donner sa fille? je n'aurai pas le courage de lui cacher qu'il me faut tous les jours pour le moins un concert; et ma fortune....

LE BARON.

La mienne y suppléera, Monsieur Léandre, et je vous donne ma fille.

LÉANDRE.

Comment! divin Baron, vous avez une fille, et je ne l'ai pas encore entendue chanter!

DOUBLE-CROCHE, *au Baron.*

Ce maître-là, seul, étoit digne de moi!

LE BARON.

La voici justement....

SCENE XVII et derniere.

ISABELLE; les Précédens.

LE BARON.

VENEZ, Isabelle; approchez. La bonté paternelle, sensible à vos petits besoins, vous donne pour époux le premier Musicien de la terre.

ISABELLE, *sans voir Léandre.*

Ah! mon pere, non, jamais....

LE BARON.

Comment donc, perronelle!

ISABELLE, *appercevant Léandre.*

Jamais je n'ai si bien senti le plaisir d'obéir.

LE BARON.

A la bonne heure!

LÉANDRE.

Eh! bien, papa, comme cette phrase seroit jolie en musique!...(*Baisant la main d'Isabelle.*) Permettez que j'imprime ma reconnoissance sur cette main charmante.

VACARMINI.

Je suis trop heureux de me trouver ici pour vous faire mon compliment.

LÉANDRE.

Je vous fais un des Directeurs de notre école.

LE BARON.

Ah! ah! la belle, avec Monsieur vous allez travailler bien autrement; il vous prépare une toute autre étude!

EUPHROSINE.

Monsieur, Mademoiselle a les plus grandes dispositions, et je réponds d'avance de sa bonne volonté.

LÉANDRE.

Je parierois que Mademoiselle a le cœur aussi sensible, l'oreille aussi délicate qu'elle a la voix juste et l'organe enchanteur.

LE BARON.

Ah ! ça, nous logerons ensemble; et ce coquin-là me reste ?

LÉANDRE.

Je lui ai trop d'obligation pour m'en séparer; mais il sera toujours à vos ordres.

DOUBLE-CROCHE.

Oui, si vous voulez bien me permettre d'enrichir votre nouvelle école de petits Double-croche, dont Mademoiselle Euphrosine voudra bien m'aider à faire les frais.

LE BARON.

J'y consens de bon cœur.... Allons, enfans, grand concert pour célébrer ce double hymen.

FIN.

LA MATINÉE DU COMÉDIEN DE PERSÉPOLIS,

COMÉDIE-PROVERBE, EN UN ACTE ET EN PROSE.



A PARIS,

Au Bureau de la Petite Bibliotheque des Théatres, rue des Moulins, butte S. Roch, n°. 11.

M. DCC. LXXXV.

A MESSIEURS

LES AUTEURS

DU JOURNAL DE PARIS.

MESSIEURS,

Ne croyez pas que je mesure vos talens à la valeur d'un Écrit éphémere : il s'en faut de beaucoup qu'il soit digne de vous être présenté ; mais comme il a un but moral, partie très-analogue à votre ministere, daignez en

agréer la Dédicace, comme une preuve de ma docile condescendance au jugement que vous en porterez.

J'ai l'honneur d'être,

MESSIEURS,

UN DE VOS ABONNÉS.

AVERTISSEMENT.

CE n'est pas une Piece de Théatre que l'Auteur donne au Public ; c'est, à-peu-près, la peinture de l'emploi que les Comédiens faisoient autrefois de leur tems. Actuellement que tout est changé, ces Messieurs ne peuvent voir de satyre dans cette petite Piece. Au contraire, s'ils comparent leur conduite présente avec celle qu'on a tâché de décrire ici, ils s'apercevront subitement que c'est un éloge indirect qu'un homme délicat a voulu leur ménager. L'Auteur le répete, il n'a prétendu personnaliser aucun individu actuellement existant sur la Scene Françoise : il a seulement essayé de rassembler dans un petit cadre les abus qui s'y étoient jadis introduits. Ceux qui ne croiront pas à cette déclaration ne veulent pas être convaincus.

SUJET
DE LA MATINÉE
DU
COMÉDIEN DE PERSÉPOLIS.

BELVAL, c'est le nom du Comédien, attend, avec impatience, une robe-de-chambre magnifique, que son Tailleur lui doit apporter; et, ne lui devant qu'un millier d'écus, trouve fort mauvais d'en être servi avec négligence. Il menace de lui faire perdre la vogue qu'il lui a procurée. En attendant, il reçoit un jeune débutant, qu'il protége, parce qu'il est très-médiocre et qu'il ne peut lui nuire, et il lui apprend comment on s'accoutume à supporter la malveillance du Public. Mais la robe-de-chambre arrive. Belval s'admire dedans, et récapitule l'emploi de sa journée. Avant d'aller à ses divers rendez vous, le matin chez un Duc, à dîner chez un Prince

étranger, &c., sa camarade Sophie doit venir le voir chez lui. Elle paroît. Belval veut d'abord lui dire des douceurs ; mais elle l'interrompt, pour s'occuper de choses plus importantes. En effet, ils parlent d'un congé de trois mois qu'ils ont obtenu, l'un et l'autre, sous prétexte de rétablissement de santé, mais bien plutôt pour aller rétablir leurs affaires, en jouant deux fois par jour en Province. Mille fantaisies qu'a Belval le ruinent, ses habits, ses bijoux, ses meubles, ses chevaux, ses voitures, sa petite maison de campagne ; il faut des secours extraordinaires pour suffire à tout cela. Belval et Sophie font la partie d'aller souper à cette petite maison ; mais, avant de partir, ils veulent jouir de l'humeur que le Public témoigne à leurs doubles, et les siffler eux-mêmes, en loge grillée. Pendant qu'ils s'entretiennent de ces projets, La Fleur, valet de Belval, annonce un homme, qui revient, au moins, pour la sixieme fois, et qui n'a jamais pu parler au Comédien, quoiqu'il l'ait toujours su chez lui chaque fois qu'il y est venu. Il fait un tems affreux, l'inconnu est extrêmement crotté : on

juge que c'est un Auteur ; et Sophie veut qu'on le reçoive. Il entre, et demande à Belval des nouvelles d'une Piece qu'il lui a remise, il y a trois mois, et qu'il dit être intitulée, *L'Oubli de soi-même.* Belval répond l'avoir lue ; et, bien qu'elle renferme des beautés de style, il ne la croit pas susceptible d'être jouée. Il exhorte le prétendu Auteur à travailler sur un autre sujet, et lui promet, de nouveau, ses bons offices. L'inconnu veut se retirer. Belval ne peut consentir qu'il s'en retourne à pied, par la pluie, comme il est venu : il le force à se servir de sa voiture, et le fait conduire par La Fleur, qui ne tarde pas à revenir rendre compte du personnage à son Maître, et qui lui remet une Lettre de sa part. Belval apprend, par cette Lettre, et par le récit de La Fleur, que cet inconnu est le Comte de Mœurseville, très-grand Seigneur, qui ayant beaucoup entendu parler de l'orgueil des Comédiens envers les Auteurs, a voulu s'en assurer, et ne lui a remis qu'un cahier de papier blanc, sous enveloppe, en feignant de le consulter sur le mérite d'une Piece. Belval est confondu. Mais il rentre aussi-tôt en lui-même,

et abjure sa vanité. Sophie et lui se promettent de renoncer aux cabales, aux intrigues, aux jalousies de talens et à un luxe trop excessif, et de ne s'occuper que des devoirs de leur état, pour mériter véritablement les suffrages et l'estime du Public.

JUGEMENS ET ANECDOTES
SUR LA MATINÉE
DU
COMÉDIEN DE PERSÉPOLIS.

« CETTE Piece, au fonds, est peu de chose : ce n'est qu'un simple Proverbe, dont le mot est, *il ne faut jurer de rien ;* mais elle offre des détails agréables et une aventure tout-à-fait plaisante.... sur-tout la Lettre du Comte de Mœurseville.... Madame de Sévigné appelleroit ceci *une petite chienne d'aventure fort piquante.* » *Année Littéraire*, n°. 18, 1783, page 180 et suivantes.

« Le Comédien Belval se peint lui-même supérieurement, dans le Monologue qui ouvre la Piece.... Il y auroit bien quelques petites remarques à faire sur le double retour de Belval et de sa camarade Sophie, par où l'Ouvrage

finit ; mais il nous est dédié, et cette circonstance nous impose la loi de nous recuser entiérement pour juges, et de nous borner au témoignage de notre reconnoissance, » disent les Auteurs du *Journal de Paris*, 12 Novembre 1782, n°. 316.

« Il n'est pas possible que le rôle de Belval de cette Piece soit joué avec plus de talent et de tenue qu'il l'a été par le sieur Talon, à qui il n'a manqué qu'une taille plus avantageuse pour mériter d'être admis, sans difficulté, à nos grands Théatres. »

Ces justes éloges nous ont été fournis par l'Auteur de la Piece, qui nous a priés de lui garder l'anonyme ; et nous les publions avec d'autant plus de plaisir, qu'ils sont précisément l'expression de ce que nous fait éprouver cet Acteur, toutes les fois qu'il est placé dans un rôle qui convient à son talent. Le rôle de Belval est un de ceux où le sieur Talon mérite et obtient le plus d'applaudissemens.

LA MATINÉE
DU COMÉDIEN
DE PERSÉPOLIS,

COMÉDIE-PROVERBE,

EN UN ACTE ET EN PROSE;

Représentée à Paris au Théatre de l'Ambigu-Comique, le 14 Septembre 1784.

PERSONNAGES.

BELVAL, Comédien.

SOPHIE, Comédienne.

LE COMTE DE MŒURSEVILLE.

VERVILLE, jeune débutant.

LA FLEUR, Valet de Belval.

La Scene se passe dans l'appartement de Belval.

LA MATINÉE
DU COMÉDIEN
DE PERSÉPOLIS,
COMÉDIE-PROVERBE.

SCENE PREMIERE.

BELVAL, *seul, regardant à la Pendule.*

COMMENT! il est dix heures, et ma robe de chambre n'est point arrivée! Ce maraud de tailleur est cause que je me leve une heure plutôt qu'à l'ordinaire? Vous verrez que ce sera inutilement. Cependant il n'a point à se plaindre: il est mieux payé qu'aucun de mes fournisseurs; je ne lui dois pas mille écus, le fat! En vérité, cela me met hors de moi. (*Appellant.*) La Fleur!.. Oh! je le quitterai!... Moi qui le mets à la mode.... (*Appellant encore.*) La Fleur!. . Je suis plus mal servi que le dernier Bourgeois.... (*Appellant pour la troisieme fois.*) La Fleur! viendras-tu?

SCENE II.

LA FLEUR, BELVAL.

LA FLEUR.

MONSIEUR!

BELVAL.

Que devenez-vous donc ? il faut crier pour vous avoir.

LA FLEUR.

J'étois à écouter les instances de ce jeune homme que Monsieur veut bien protéger dans son début.

BELVAL.

Mais ne se souvient-il pas que je lui ai promis de le faire avertir quand il en sera tems ? Qu'il ait la bonté de ne pas me fatiguer, car cela me déplairoit.

LA FLEUR.

C'est ce que je lui ai observé. Cependant il a tant d'inquiétude, tant de véritable admiration pour Monsieur, que je me suis engagé à une audience pour aujourd'hui.

BELVAL.

Comment ! cela ne se peut pas. Vous êtes toujours d'un zele ?... vous vendez mon tems.

LA FLEUR.

Tranquillisez-vous, Monsieur ; suivant nos conventions, il ne doit rester qu'un demi-quart d'heure. Ce

déjeûné galant que vous m'avez fait préparer, annonce des projets; et rien ne sera troublé.

BELVAL.

Eh! bien, à la bonne heure!... Ah ça! je t'appellois pour quelque chose.... Ah! pour cette robe de chambre. Conçois-tu ce petit Fraquet, qui ose me faire attendre? Cours chez lui, et avertis-le de sa ruine, s'il n'est pas plus exact.

LA FLEUR, *d'un air de compassion.*

Ah! Monsieur!...

BELVAL.

Non, j'en mettrai un autre en vogue. Signifie-lui mes intentions, très-sérieusement; et, en t'en allant, fais donc entrer ce jeune homme, que tu me forces à recevoir.

LA FLEUR.

Oui, Monsieur. (*Il sort.*)

SCENE III.

BELVAL, *seul.*

Il est fort médiocre.... Ah, ah, ah! je rirai bien, si cela réussit!... Quand ce ne seroit que pour me venger de cet autre qui prétend voler de ses propres aîles, qui ne s'informe pas même si j'existe, pour se présenter; c'est d'un orgueil!... Vous avez du talent, dit-on! Tant pis pour vous. Mon Protégé n'en a pas: il aura la préférence; il donnera du relief à mon mérite, il

apprendra au Public tout ce que je vaux.... Vraiment, Monsieur le hautain, je vous remercie de votre impertinence!

SCENE IV.

VERVILLE, BELVAL.

BELVAL, *à Verville, qui entr'ouvre la porte, avec crainte.*

ENTREZ, mon cher ami, entrez; rassurez-vous, je vous veux du bien.

VERVILLE.

Pardon, Monsieur, si j'ai osé insister pour avoir l'honneur de vous voir; mais je me trouve forcé de partir dans quinze jours, d'après une lettre que j'ai reçue hier, sans quoi je manque une place très-sûre, pour une autre qui est encore très-incertaine.

BELVAL, *avec hauteur.*

Comment donc! incertaine?

VERVILLE.

Sans doute. Je connois combien votre nom a de poids; cependant, daignez réfléchir au peu de tems qui me reste, sur-tout avec trois Débuts à passer avant moi.

BELVAL.

Qu'est-ce que tout cela fait?... Trois Débuts, dites-vous?

VERVILLE.

Trois ; oui, Monsieur.

BELVAL.

Dans douze jours vos trois rivaux seront coulés à fond.

VERVILLE.

Quoi !

BELVAL.

Le premier, dans trois jours ; le second, quatre jours après ; le troisieme n'en exigera pas davantage. Oui, dans douze jours ce sera une affaire faite.

VERVILLE.

Mais si l'un d'eux alloit plaire?

BELVAL.

Que d'inquiétude !... Mais je veux bien vous mettre hors de peine. Ne conviendrez-vous pas que si je vous recevois avec un air froid, que je vous forçasse, par l'ascendant que nous avons sur vous autres Messieurs, à choisir des Pieces où je suis supérieur, et qui vous soient peu favorables, il me seroit facile de vous écrâser par la force de mon jeu, et de vous exposer dans un jour peu séduisant ?

VERVILLE.

J'en conviens.

BELVAL.

Je ne vous parle pas encore de toutes les menées que je pourrois mettre en œuvre ; elles demanderoient beaucoup de détails : jugez seulement si de nouveaux venus, rébutés des uns, fatigués des autres, ruinés par leur

séjour, par les frais d'un Début, dédaignés même par nos valets, peuvent échapper au naufrage ?

VERVILLE.

Vous me persuadez plus que jamais.

BELVAL.

Ils arrivent sur la scene, accablés d'inquiétudes, frappés de l'air glacial des coulisses : la mémoire leur manque ; nous avons l'air de les plaindre, le Public murmure, en vain le Souffleur se consume en efforts, la tête n'y est plus. Pendant tout le spectacle ils sont dans le même état : personne qui les rassure ; et vous pouvez croire que le lendemain ils sont peu tentés de reparoître : aussi quand je vous dis douze jours avant vous, c'est beaucoup.

VERVILLE.

Il est vrai que si j'avois à craindre le même sort, je renoncerois bientôt....

BELVAL.

Je conviendrai avec vous, si vous voulez, que tout cela n'est pas trop régulier, que des rigoristes regarderoient cette conduite comme une espece de cabale ; mais c'est pourtant le seul moyen de faire voir la gradation des talens. Et puis, d'ailleurs, pourquoi cette police subsiste-t-elle parmi nous ? En voici la raison ; c'est que ce seroit agir contre soi-même que de souffrir un concurrent en état, par ses talens, d'enlever à un ancien, ou même de balancer la faveur du Public dont il est en possession.

VERVILLE.

Il est vrai que cela est embarassant, et que les

spectateurs sont obligés d'entrer dans ces intérêts particuliers.

BELVAL.

C'est à n'en point douter.

VERVILLE.

Mais oserois-je vous demander pourquoi vous voulez que je ne débute que le dernier ?

BELVAL.

Pour votre avantage.... Ecoutez-moi bien. Nous devons faire croire que nous faisons tous les efforts possibles pour remplacer les sujets qui nous manquent.

VERVILLE.

Cela paroît naturel.

BELVAL.

Voilà trois Débutans, dont vous connoissez le sort futur ; on en sera dégoûté.

VERVILLE.

Cela est probable.

BELVAL.

C'est charmant, comme vous voyez ! Vous succéderez à ces trois victimes ; mais comment ? soutenu, dirigé par moi d'abord, sûr de la bonne volonté de mes camarades, que je vous obtiendrai. Prôné adroitement quelques jours d'avance, tout se réunira pour vous Un certain nombre de billets, distribués à des gens dont je vous donnerai la liste, assurera votre succès. N'ayant rien à craindre, vous paroîtrez avec confiance : cette assurance préviendra en votre faveur. Votre mémoire ne vous trahissant pas, on jugera que vous avez une

connoissance parfaite de la Scene. C'est alors qu'on vous comparera avec vos prédécesseurs: vous serez applaudi unanimement par le Public, parce qu'il est toujours indulgent; et par là vous remporterez le prix auquel vous aspirez. Voilà, en un mot, Monsieur, pourquoi il est essentiel que vous ne débutiez que le dernier.

VERVILLE.

Et si un jour les spectateurs s'appercevoient de leur méprise!...

BELVAL.

Alors, Monsieur, alors, avec vingt mille livres de rente vous vous consoleriez de leur mauvaise humeur. D'ailleurs, on s'y habitue; et beaucoup de mes camarades m'ont avoué qu'à peine cela faisoit sur eux la moindre impression.

VERVILLE.

Il vous sera toujours facile de trouver des gens qui valent moins que vous; mais moi, comment par la suite pourrois-je....

BELVAL.

J'ai quelquefois réfléchi sur les conséquences de cette habitude; mais, pour votre tranquillité, sachez que quand vous aurez été quelque tems parmi nous, vous ne douterez plus de votre mérite. C'est à la lettre. Tenez, j'ai vu des gens maigres comme des os, grimaciers à l'excès, petits, mal faits, qui avoient à peine le souffle, jouer des Rôles d'Hercule; des gens, sans aucun talent réel, n'ayant tout au plus que deux ou trois grimaces parasites, impertinens au dernier point, dignes

tout au plus des tréteaux : ils étoient applaudis ; des barbouilleurs, déclamer avec emphase ce qu'ils ne sentoient pas : ils étoient supportés ; des gens enfin qui savoient à peine lire, juger des Pieces présentées, donner hardiment, et de bonne-foi même, des leçons à un Auteur qui avoit travaillé trente ans ; voilà, je crois pour vous des motifs de consolation et de courage ?

VERVILLE.

Tout ce que vous me dites me rassure extrêmement ; cependant il me reste des remords, à cause de ces pauvres diables qui me seront sacrifiés....

BELVAL.

Des remords ? C'est fort plaisant !... Adieu.... Je voudrois vous retenir plus longtems ; mais persuadez-vous que vous faites corps avec nous. Ces jours-ci nous ferons les visites nécessaites. Adieu.

VERVILLE, *le saluant très-profondément.*

Comment vous exprimer tout ce que je vous dois !

(*Il sort.*)

SCENE V.

BELVAL, *seul.*

ME voilà engagé.... Allons, il n'y a pas à reculer; arrive ce qui voudra, je ne peux plus m'en dédire.... Au reste, il est très-docile, et c'est ce qu'il me faut à moi; je le ferai jouer les petits jours, quand j'irai à ma campagne.

SCENE VI.

LA FLEUR, *apportant la robe-de-chambre*, BELVAL.

BELVAL.

AH! te voilà avec ce que j'attendois; allons vîte, essayons-la.

LA FLEUR.

Elle est superbe, magnifique; la couleur est charmante. Ce qu'il y a de plaisant, c'est que des coupons, Fraquet a fait à son petit bonhomme un habit de Matelot, très-joli et sans couture!

BELVAL.

Sans couture? Plaisans coupons!... Ecoute, n'oublie pas de me faire déduire cet habit de Matelot sur le mémoire.... Ce fripon!... Nous verrons cela dans un autre moment. Laisse-moi, j'ai besoin d'être seul;

et

et tiens-toi dans l'anti-chambre pour recevoir une personne qui doit arriver dans peu.

LA FLEUR.

Oui, Monsieur. (*Il sort.*)

SCENE VII.

BELVAL, *seul, en robe-de-chambre superbe, se regardant dans sa glace.*

MA foi ! de quelque maniere que je me mette, je suis toujours bien.... C'est une folie pourtant que cette robe-de-chambre; mais il seroit si ridicule d'être surpris sans une certaine élégance.... Elle me va très-bien.... Sophie vient déjeûner avec moi; je veux qu'elle s'en aille subjuguée. C'est une petite écervelée qui ne croit pas à ces goûts subits et charmans, qui ont fait les délices de nos femmes aimables Nous verrons.... Ah çà ! récapitulons ma journée. Premiérement, Sophie, tout-à-l'heure, dans l'instant; à midi, rendez-vous chez Monsieur le Duc de Volnay; ensuite dîner chez ce Prince étranger; à quatre heures et demie, je m'évade et cours à ma loge m'écrâser la tôte de mon rôle dans cette Piece nouvelle ... C'est-là le déplaisant.... Pourquoi ne s'en pas tenir à ce que nous avons? Ce n'est pas ma faute; je fais tout ce que je puis pour faire renoncer aux Nouveautés; mais mes camarades se laissent entraîner, et moi je suis la victime de ces complai-

sances mal entendues.... Ce qu'il y a de cruel, c'est que, ne pouvant mal jouer, je soutiens seul l'ouvrage, auquel je donne un mérite dont le pauvre Auteur ne s'étoit pas douté.... J'entends du bruit... C'est ma belle et mutine Sophie: ne songeons qu'au plaisir de la voir.

SCENE VIII.

SOPHIE, BELVAL.

SOPHIE.

En vérité, Belval, il faut que je sois la complaisance même pour venir chez vous par la pluie, le tonnerre, & les éclairs, enfin par le tems le plus affreux.

BELVAL.

A voir vos célestes appas, on a dû vous prendre pour une Immortelle, qui marche suivie du brillant cortège de la Divinité.

SOPHIE.

Oh! trêve de galanterie!

BELVAL.

Non. Regardez-vous; et ne me croyez pas assez simple pour louer une femme, quand elle ne le mérite pas.

SOPHIE.

Ah!... savez-vous que vous me ferez tourner la tête, si vous continuez?

BELVAL.

J'aimerois bien autant vous la voir perdre.

SOPHIE.

Vous êtes logé avec une magnificence ! ....

BELVAL.

Assez bien ; mais il faut que je quitte, malgré moi, cet appartement.

SOPHIE.

Pourquoi donc .... Il est peut-être trop cher?

BELVAL.

Non, je n'en ai que pour cent louis; mais je n'ai pas de sallon d'été, de cabinet de bains, ni de boudoir.

SOPHIE.

Ni de boudoir ? Oh ! il faut avoir un boudoir.

BELVAL.

Vous m'excuserez donc de ne pouvoir vous en présenter un.

SOPHIE.

Pour moi, il n'en faut pas, Belval. Ah ! nous n'en sommes pas encore là. Je vois bien que vous voulez me mettre dans la longue liste de vos conquêtes ; mais, mon cher ami, je ne succomberai pas. Elégance, propos aimables, figure intéressante....

BELVAL, *s'inclinant.*

Ah ! laissez donc ....

SOPHIE.

Vous avez tout, j'en conviens ; et moi, je suis insensible. Voilà bien des choses perdues, n'est-ce pas ?

BELVAL.

Comment ! vous me supposez des apprêts ? Non,

je vous jure, mon cœur n'a pas de détours. Jugez par d'autres. Est-il un seul homme, qui, vous possédant comme moi en tête à tête, ne soit tombé à vos pieds.

SOPHIE, *avec fierté.*

Je ne l'ai jamais souffert.... Et où prenez-vous, Monsieur, que ce soit un tête à tête que je vous accorde ?...

BELVAL.

Ah ! Sophie, ne m'accablez pas de votre disgrace !

SOPHIE.

Eh ! bien, quittez donc ce ton déjà conquérant que vous prenez avec moi.

BELVAL.

Quel petit démon de vertu !.... En vérité, Sophie, je vous croyois plus de conduite !.... Une femme charmante, belle comme vous l'êtes.... Ah ! profitez de vos beaux jours !

SOPHIE.

Encore !.... Ah vous m'impatientez ! Brisons-là dessus, ou je pars.

BELVAL.

Heureuse tranquillité ! vous faites de l'amour un joujou. (*Voyant que Sophie paroît vouloir se lever.*) Parlons donc de choses sérieuses.... avec vous, Sophie !

SOPHIE.

Vous partez dans quinze jours pour Bordeaux ?

BELVAL.

Oui ; j'ai obtenu trois mois de vacances.

SOPHIE.

Eh ! bien, j'ai la même permission.

BELVAL.

O Ciel! est-il possible? Ma belle amie, nous ferons route ensemble. Que de triomphes nous allons avoir! que de joie nous allons répandre! que d'argent nous gagnerons, réunis! Vous ne pouvez douter avec combien de plaisir je me prêterai à tous vos desirs. Quand je suis avec vous, je suis toujours sûr de plaire.... O Sophie! que mon sort est heureux!

SOPHIE.

Par exemple, ce que vous me dites-là, n'est pas une fadeur: c'est senti, et je vous en tiendrai bon compte.

BELVAL.

Si j'étois assez fortuné pour parvenir.... Mais comment, mon bel ange, avez-vous pu obtenir?...

SOPHIE.

Prétexte de santé. Vous savez qu'il y a trois jours, nous nous quittâmes à sept heures du matin, après avoir passé la nuit à faire mille folies?

BELVAL.

Je me rappelle fort bien.

SOPHIE.

Le soir, je ne pus jouer; ce qui hâta par hasard le début de cette nouvelle Actrice qui, je vous réponds, n'eut point paru sans cela avant six semaines; vous me trouvâtes la physionomie d'une langueur assez intéressante: ma glace me dit que vous aviez raison. Je fis mettre sur le champ mes chevaux à ma voiture; la crainte de ne pas réussir ajouta à ma pâleur. On me

plaignit ; mais je revins vive, animée, car j'obtins ce que je demandai.

BELVAL.

Que peut-on vous refuser ? Vous conviendrez que le Spectacle sera fort ennuyeux pendant votre absence.

SOPHIE.

Ah ! dites pendant la nôtre. Monsieur Belval, je suis juste.

BELVAL.

Émilie doit être au désespoir ?

SOPHIE.

Elle ne le sait pas encore ; j'aurai le plaisir de le lui dire ce soir.

BELVAL.

Vous jouez, sans doute ?

SOPHIE.

Non, sûrement. On ne me verra qu'après mon retour. C'est le seul moyen de se faire desirer.

BELVAL.

C'est une assez bonne méthode : il y a déjà quelque tems que vous vous en servez ; car cette année-ci....

SOPHIE.

Cette année..... Mais j'ai joué dix à douze fois, au moins.

BELVAL.

Je ne le savois pas. D'ailleurs, il faut se ménager pour la Province.

SOPHIE.

A la bonne heure ; et j'y jouerai quinze, vingt représentations de suite, sans me fatiguer.

BELVAL.

Aujourd'hui, cependant, je comptois bien sur vous. Je vous avertis que je serai d'un maussade!... Prenez garde avec qui vous me laissez.... Il me vient une idée.

SOPHIE.

Quoi?

BELVAL.

Vous ne connoissez pas ma petite campagne.

SOPHIE.

Qui vous coûte tant d'argent?

BELVAL.

Précisément.

SOPHIE.

Non, je ne la connois pas.

BELVAL.

Eh! bien, allons-y ce soir. C'est un bijou dont vous serez enchantée.

SOPHIE.

Avec vous seul?

BELVAL.

Oui; vous me craignez si peu!

SOPHIE.

Soit; à condition que vous ne vous en vanterez pas?

BELVAL, *hésitant.*

J'y.... consens.

SOPHIE.

Allons-donc!

BELVAL.

Que de graces!

SOPHIE.

Ainsi, vous ne jouerez pas non plus? Fierville sera détestable dans votre rôle.

BELVAL.

Je l'imagine bien. Mais vous ne sauriez croire comme le pauvre garçon aime à se faire siffler. Il n'en est que plus ferme: il semble que cela le réjouisse; il sera pour moi d'une reconnoissance....

SOPHIE.

Vous avez vos fantaisies, j'ai les miennes aussi. J'ai celle d'aller voir comment nos doubles seront reçus, de voir la grosse humeur du Public; cela sera très-plaisant!

BELVAL.

Mais notre partie!

SOPHIE.

Bon! ne croyez-vous pas que je me donne la douleur de voir toute la Piece? les trois premieres Scenes, à la bonne heure; dans le moment de la grosse crise, voilà tout.

BELVAL.

Mais si on nous voyoit?

SOPHIE.

Eh! n'ai-je pas cette loge grillée, qu'on me prête quand je veux. J'irai, bien empaquetée; vous, le mouchoir sur les dents, chapeau détroussé, costume étranger.

BELVAL.

Vous êtes miraculeuse!

SOPHIE, *appercevant les apprets d'un déjeûner.*

Pour qui donc ces préparatifs ?

BELVAL.

Pour vous, pour votre déjeûner.

SOPHIE.

Tant pis, car je ne déjeûnerai pas.

BELVAL.

Pourquoi donc?

SOPHIE.

Je prends les eaux de Vichi.

BELVAL, *étonné.*

Je ne vous savois pas malade !... Depuis quand ?

SOPHIE.

Depuis quinze jours. Je retournois chez moi, avec assez de rapidité : ma voiture écrâsa le plus joli petit épagneul possible, tout pareil à mon bibi. Cette ressemblance, les cris de douleur de ce charmant animal,...

BELVAL.

Vous ont causé une révolution ?

SOPHIE.

Oui, très violente !

BELVAL.

Le pauvre petit !

SCENE IX.

LA FLEUR, BELVAL, SOPHIE.

BELVAL.

QU'EST-CE ?

LA FLEUR.

C'est un Monsieur qui revient, au moins, pour la sixieme fois.

BELVAL, *à Sophie.*

Le pauvre animal!... (*A La Fleur.*) Un Monsieur! Le connois-tu ?

LA FLEUR.

Non, point du tout.

BELVAL.

Eh! bien, dis-lui que j'y suis.... Non, non, que je n'y suis pas.

SOPHIE.

Il faut croire qu'il ne vient pas inutilement.

BELVAL.

Ah! si vous plaidez pour lui, vous obtiendrez tout... (*A La Fleur.*) A-t-il paru s'impatienter dans les différentes fois qu'il est venu ?

LA FLEUR.

Il a toujours été d'une patience comme Monsieur l'exige; et il s'en est allé bien souvent, sachant que vous y étiez, sans marquer la moindre humeur.

BELVAL.

C'est très-honnête.... Eh ! bien, il me verra, il me verra.... Fais-le entrer.

LA FLEUR.

Oui, Monsieur.

BELVAL.

A propos, écoute : quelle tournure a-t-il?

LA FLEUR.

Il n'en a pas.

BELVAL.

Il ne t'a pas dit son nom ?

LA FLEUR.

Non, Monsieur.

SOPHIE.

Il faut croire qu'il en a un.

LA FLEUR.

Mais, Monsieur, oserois-je vous prier de le recevoir dans votre anti-chambre ?

BELVAL.

Pourquoi ?

LA FLEUR.

Ah ! c'est qu'il est si crotté !...

BELVAL, *riant.*

Là, bien crotté ?

LA FLEUR, *riant aussi.*

Il est venu à pied, par la pluie ; jugez !

BELVAL, *bas a Sophie.*

Ah ! c'est un Auteur ! (*Haut à la Fleur.*) Qu'importe ! fais ce que je te dis. (*Bas à Sophie.*) C'est à cause de cela qu'il faut le recevoir.

(*La Fleur sort.*)

SCENE X.

BELVAL, SOPHIE.

SOPHIE.

Vous êtes un peu méchant! Voyez quelle comparaison ce pauvre malheureux sera obligé de faire!

BELVAL.

Bon! il fera une Satyre; c'est dans l'ordre: chacun son rôle.... Mais le voici; taisons-nous.

SCENE XI.

LE COMTE DE MŒURSEVILLE, BELVAL, SOPHIE.

BELVAL.

Voila plusieurs fois, Monsieur, que vous m'avez fait l'honneur de venir chez moi. Je suis désespéré de ne m'y être pas trouvé. Pourrois-je savoir à quoi je puis vous être utile?

LE COMTE.

Différents billets que je vous ai laissés ont pu vous rappeller que vous avez daigné me promettre vos soins, pour une Piece que je vous ai remise, il y a à peu près trois mois.



BELVAL.

Une Piece?... Ah ! pardonnez-moi.... Vous l'appellez ?

LE COMTE.

L'oubli de soi-même.

BELVAL.

Daignez donc vous asseoir.... je ne faisois pas attention....

SOPHIE, *au Comte.*

C'est un caractere qui promet.

LE COMTE.

Oui Madame ; on ne manque pas d'Originaux.

BELVAL.

Oui, je crois que je l'ai lue.... Je m'en souviens tres-bien. Mais, je vous l'avoûrai franchement, elle ne nous convient pas. Ce n'est pas qu'elle ne soit bien écrite, au contraire : elle montre aussi que vous avez infiniment d'esprit ; mais le sujet de Morale....

LE COMTE.

Déplaît ?

BELVAL.

Eh ! bien, je ne vous le cache pas.

LE COMTE.

Je l'avois craint.

BELVAL.

Ne m'en voulez pas de ma franchise.

LE COMTE.

Je l'ai toujours trop estimée, pour qu'elle me fît quelque peine.

BELVAL.

Cette résignation annonce des talens peu communs : exercez-les, Monsieur, sur un autre sujet, et vous verrez avec combien de zele je m'emploîrai...

LE COMTE.

Ah ! quelle reconnoissance !... Je vous quitte, Monsieur, et ne veux point abuser de vos momens.

BELVAL.

Quoi ! par un tems aussi mauvais ?

LE COMTE.

Je le prends comme il vient, et sais me faire à tout.

BELVAE, *sonnant.*

Ah ! je ne souffrirai pas que vous vous en retourniez à pied : mes chevaux sont à ma voiture ; daignez vous en servir.

LE COMTE.

Mille obligations, Monsieur ; je ne puis, ni ne dois accepter ces offres obligeantes.

SCENE XII.

LA FLEUR, LE COMTE DE MŒURSEVILLE, BELVAL, SOPHIE.

LA FLEUR.

MONSIEUR a sonné ?

BELVAL.

Monsieur veut bien prendre ma voiture ; suivez-le.

LA FLEUR, *à part.*

De quoi s'avise-t-il !... suivre un poëte !...

LE COMTE.

En vérité, Monsieur....

BELVAL.

Daignez ne pas me refuser !

LE COMTE.

J'accepte donc, puisque vous le voulez, et sors pénétré de tout ce que vous faites pour moi !... Adieu, Monsieur.... (*A Sophie.*) Madame, je vous présente mon respect.

(*Ils sort avec la Fleur.*)

SCENE XIII.

BELVAL, SOPHIE.

BELVAL.

EST-IL sorti donc ?... Oui.... Il doit être furieux ; il va sécher de jalousie.

SOPHIE.

Ah ! je serois curieuse de voir la mine qu'il fait maintenant dans votre équipage.

BELVAL.

La mine qu'il fait dans mon équipage ! Ah ! La Fleur m'en rendra compte. Fiez-vous à lui, il est bon Peintre ; il a le mérite de la description.

SOPHIE.

A propos, avez-vous remarqué qu'à travers la sin-

plicité de sa mise, il a un certain air d'assurance, et qu'il est d'une figure assez distinguée.

BELVAL, *malignement.*

Comment ! vous avez fait cette remarque? (*D'un air de dédain.*) Oui, oui, il est assez bien ! pas mal.

SOPHIE.

Mais, le connoissez-vous un peu, ce Monsieur l'Auteur ?

BELVAL.

Ma foi ! non ; pas plus que son Ouvrage.

SOPHIE.

Comment ! vous ne l'auriez pas lu ?

BELVAL.

Ah ! je vous le proteste ! Je l'ai jetté avec une vingtaine d'autres qui ont eu le même sort.

SOPHIE, *riant.*

Ah ! ah ! ah ! rien n'est plus plaisant, en vérité ! Comment ! ces conseils, cet air de persuasion avec lequel vous l'engagiez ? . . . .

BELVAL.

Il falloit bien dire quelque chose. Je me rappelle qu'il y a trois mois, le jour de cette pièce où nous fûmes l'un et l'autre tant applaudis, je fus entouré après le Spectacle d'une trentaine de personnes qui venoient me réitérer les remercîmens du plaisir que je leur avois fait éprouver. Dans le nombre étoit ce Monsieur qui me suivit jusqu'à ma loge. Il m'accabla de nouveaux complimens, que je fis semblant de ne pas entendre, parce que je voulois être tranquille, moi : enfin il me remit cette Piece en question, que je fus

obligé de prendre. Je lui promis tout ce qu'il voulut; mais, d'honneur! je n'y ai plus pensé. La Fleur m'a dit qu'il étoit déja venu plusieurs fois, et ce n'est que d'aujourd'hui que j'ai consenti à le recevoir, encore en connoissez-vous le motif?

SOPHIE, *d'un ton sérieux.*

Oui; j'en suis édifiée!

BELVAL.

Mais vos beaux yeux se rembrunissent. Quoi! une plaisanterie qui, dans le fait, nous délivre d'un mauvais Ouvrage?

SOPHIE.

Mauvais! il falloit le lire, au moins.

BELVAL.

Je vois ce que c'est : vous lui trouvez des qualités que je n'ai pas apperçues; d'ailleurs, il est assez bien fait.... Ah! Sophie, sous mes yeux, un nouveau penchant! convenez donc que cela est humiliant pour moi.

SOPHIE.

Ne vous guérirez-vous pas de ce persifflage ridicule?.... Je vous répéte que votre conduite envers ce Monsieur, est très-leste, l'est beaucoup trop.

BELVAL.

Mais réfléchissez donc, ma belle amie, que s'il falloit lire tout ce qu'on nous présente, nous n'aurions pas le tems d'exister.

SOPHIE.

Quand on connoît l'homme pour un méchant Auteur, c'est fort bien; mais quand vous ne pouvez

savoir quel est son mérite, pourquoi donc le rebuter si durement ?.... Je parirois qu'il se doute que vous vous n'avez pas lu sa Piece.

BELVAL.

Oh! vous le faites bien pénétrant!.... Allons, faisons la paix : je vous promets de me faire rendre compte de cette production ; j'entre dans vos raisons.... Oui, je conçois ce que vous me dites.

SOPHIE.

Ah ! Belval, Belval, votre conduite est bien légére! si elle n'est pas....

BELVAL.

En vérité, ce sont des vapeurs, au moins, que vous avez.... Ne parlons plus de cela, Sophie, et pensons à notre voyage, où nous devons moissonner de l'or et des lauriers. Que cette idée-là vous rejouisse ; car je vous l'avoûrai, vingt mille francs ne me suffisent pas : j'avois réellement besoin de ce congé pour arranger mes affaires ; cette campagne, ces meubles, ma voiture et mille autres folies...

SOPHIE.

Il est vrai que l'argent me fond aussi dans les mains, à moi, je ne sais comment.... Une femme est pillée par tout le monde. Eh! puis ; n'ai-je pas ma famille entiére à nourrir ? Je suis bien loin de regretter cette dépense ; mais elle abuse un peu de ma complaisance. Que faire à cela ?

BELVAL.

Renvoyez-moi-la dans la province, avec une petite

pension.... Où en leur faisant obtenir quelque place... Rien ne vous sera plus facile : vous avez tant d'amis !

SOPHIE.

Vous avez raison. Je garderai seulement ma pauvre mere, car je mourrois, je crois, de douleur d'en agir avec elle comme tant d'autres femmes. Cette ingratitude, cet orgueil m'inspirent pour elles du mépris, et la haine la plus violente !

BELVAL.

Cœur excellent ! Comme vous vous attachez ceux qui vous connoissent à fond !.... Mais voici déjà la Fleur de retour.

SCENE XIV et derniere.

LA FLEUR, BELVAL, SOPHIE.

BELVAL.

Eh ! bien, La Fleur, ce Monsieur l'as-tu conduit à son cinquieme ?

LA FLEUR.

A son cinquieme, Monsieur ? C'est, je vous assure, quelqu'un de grande importance.

BELVAL.

Bon !

SOPHIE, *à Belval.*

Eh ! bien, ne m'en n'étois-je pas doutée ?

LA FLEUR.

D'ici à votre voiture il m'a suivi en ricanant....

BELVAL, *avec hauteur.*

Comment, faquin ! en ricanant ?

LA FLEUR.

Eh ! oui, ma foi !.... je vous dis la vérité.

BELVAL, *du même ton.*

Ensuite ?

LA FLEUR.

Arrivé à votre voiture, je lui en ai ouvert la portiere ; il l'a regardée avec admiration.

BELVAL.

Ah !

LA FLEUR, *à part.*

C'est-à-dire, en haussant les épaules.

BELVAL.

Que dis-tu ?

LA FLEUR.

Ah ! rien, Monsieur....

BELVAL.

Oui ? ...

LA FLEUR.

Oui, Monsieur.

BELVAL.

Acheve.

LA FLEUR.

Enfin, il est monté, et s'est fait conduire à deux pas d'ici, dans un hôtel superbe ; et la preuve qu'il en est le maître, c'est que le Suisse est venu, avec son baudrier,

lui remettre des Lettres. Comme il m'avoit dit d'attendre, j'ai vu tout cela : ensuite il en a tiré une de sa poche, et il l'a ouverte. Il y a ajouté quelque chose, et m'a recommandé de vous la donner, en me laissant deux louis.... Vous sentez, Monsieur, avec quel plaisir je m'acquitte de cette commission ?

BELVAL.

Allons, allons, donnez... Que peut-il me dire ? Voyons. (*Ouvrant la Lettre.*) Elle étoit écrite avant de se rendre chez moi....

SOPHIE.

Oui, c'est à quoi je réfléchis... Je suis bien curieuse !...

BELVAL.

Vous allez le savoir, (*Il lit.*) « Il semble, Monsieur, » que vous devriez vous défaire de l'habitude d'offrir des » services que secrettement vous vous promettez bien » de ne pas rendre.... » Tout cela n'est que du verbiage : je l'acheverai dans un autre moment.

SOPHIE.

Non pas, s'il vous plaît, je veux l'entendre entiérement.

BELVAL.

Mais....

SOPHIE.

Je le veux absolument.

BELVAL.

Vous le voulez.... à la bonne heure. (*Il continue de*

lire.) « Ne me croyez pas votre dupe ; vous n'avez pas
» lu ma Piece.... » Ah ! j'aime bien qu'il en doute !

SOPHIE.

Mais, achevez.

BELVAL, *lisant.*

« Car je ne vous en ai point remis. C'est un cahier » blanc sous envelоppe que vous avez reçu de moi.... »

SOPHIE.

Voyons, voyons la fin.

BELVAL.

Quoi ! je serois....(*Sophie le presse par signe d'achever.*) Je continue. « J'ai voulu vérifier si les plaintes que j'ai » entendues faire à un jeune homme de ma connois- » sance avoient quelque fondement. Vous devez croire » que je n'ai pas besoin d'autres preuves que les con- » seils que vous avez bien voulu me donner ce matin, » sur ce qui n'existe pas, pour être convaincu qu'il a » raison.

» *P. S.* Comme ma Lettre étoit écrite avant de me » rendre chez vous, sachant à point nommé votre ré- » ception, et mon dessein étant de la laisser en sortant, » je n'ajouterai que deux mots.

» Je vous remercie de votre voiture, qui est fort douce » et plus élégante qu'aucune des miennes : je vous dois » cet aveu pour vous prouver ma reconnoissance. »

Le Comte DE MŒURSEVILLE.

O Dieu ! c'est moi qui suis complettement sa dupe!... Ah ! Sophie, combien je suis piqué ! Je me sens accablé par son persiflage !

SOPHIE.

En vérité, Belval, on le seroit à moins : vous avez cru le jouer, et c'est lui qui s'est donné ce plaisir.

BELVAL.

S'il alloit répandre cette aventure, que je serois humilié ! Un homme de son rang sera cru.... Oui, je ne sens que trop que ce caractere léger, auquel je me suis abandonné, conduit insensiblement à la fatuité et à l'oubli de soi-même. Et, je me le rappelle, c'est le reproche qu'il m'a fait. Je veux désormais qu'on n'ait plus à se plaindre de moi. Je profiterai de mon congé, parce que je ne veux pas passer pour inconséquent ; mais une fois de retour, cabales, intrigues, jalousies, j'oublie tont pour me livrer à mon état. Je n'abuserai pas de mes talens pour accabler mes camarades, étant bien convaincu que la modestie et la franchise me procureront plus de satisfaction que les défauts que je me reconnois ne m'ont donné de plaisirs.

SOPHIE.

« Votre exemple m'entraîne.... Ce retour sur vous-même acheve ma conquête ; et réellement ne sentez-vous pas, Belval, qu'il vaut mieux la devoir au sentiment, qu'à ce luxe et à cette coquetterie ridicules qui n'auroient pu me seduire longtems ?

BELVAL.

Oui, Sophie, oui, vous avez raison.

LA FLEUR, *à part.*

Le voilà corrigé. Cela paroissoit assez difficile....

On voit pourtant qu'il ne faut jurer de rien. Les Auteurs ont eu bien souvent la bonhommie de se faire jouer par les Comédiens, quand ceux-ci se joueroient eux-mêmes, à leur tour, quel mal y auroit-il? »

FIN.

LES

DEUX SŒURS,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN PROSE,

PAR MLLE DE SAINT-LÉGER.



A PARIS,

Au Bureau de la Petite Bibliotheque des Théatres, rue des Moulins, butte S. Roch, n°. 11.

M. DCC. LXXXV.

SUJET
DES DEUX SŒURS.

MADAME de Melcour, jeune veuve, a deux filles, Rosette, âgée de quatorze ans, et Eugénie, qui n'en n'a que treize. Rosette a su gagner l'amitié de sa mere, par de la vivacité, de la flatterie et des caresses continuelles. Eugénie est plus réservée, plus timide ; et sa timidité est prise, par la mere, pour de la froideur, de l'insensibilité. Rosette et Eugénie ont été à un bal, sous la conduite de Lisette, femme-de-chambre de Madame de Melcour, et un certain fat, nommé Versac, y est devenu amoureux de Rosette : il a osé lui écrire, à l'aide de Lisette, qu'il a mise dans ses intérêts. Mais comme il est un de ces avantageux qui mettent leur bonheur à se vanter de leurs conquêtes, il a raconté sa nouvelle intrigue à M. de Florval, fils d'un ancien ami de Madame de Melcour, et qui as-

pire à devenir un jour l'époux d'Eugénie. Cependant Madame de Melcour a le dessein de donner Rosette à Florval ; et, lui accordant déja toute sa confiance, elle lui fait part de la crainte qu'elle a d'être moins aimée de sa fille cadette que de l'aînée, et, pour s'en assurer, elle le charge d'apprendre à Eugénie qu'elle va la mettre au Couvent, afin de savoir l'effet que produira cette menace sur elle. Eugénie se résigne, espérant acquérir au Couvent des qualités capables de la faire aimer davantage de sa mere. Madame de Melcour, n'écoutant toujours que sa fausse prévention, prend encore pour de l'indifférence la docilité d'Eugénie. Mais Florval demande à faire subir une nouvelle épreuve aux deux sœurs, à la fois. Madame de Melcour se cache dans un cabinet, d'où elle peut tout entendre. Rosette se présente la premiere, et Florval lui dit que, par un abus de confiance, de la part d'un homme que sa mere avoit chargé de ses affaires, elle se trouve entiérement ruinée. Rosette est désolée et ne peut supporter l'idée de la misere : elle veut qu'on la mette au Couvent, avec sa sœur.

Eugénie, au contraire, en apprenant cette triste nouvelle, commence d'abord par détacher tous ses bijoux, qu'elle prie Florval de vendre, pour en donner le produit à sa mere; mais, réfléchissant sur l'insufisance de ce secours, elle souhaite de ne pas aller au Couvent, afin de pouvoir servir sa mere et sa sœur, et les faire vivre par son travail, qu'elle se propose de rendre assez fructueux pour cela. La mere, pénétrée de reconnoissance pour cette aimable enfant, qu'elle avoit si long-tems mal connue, vient se jetter dans ses bras et l'accabler de caresses, et le mauvais cœur de Rosette, qui l'a si cruellement trompée, l'indigne et lui cause le plus grand chagrin. Lisette, qui ne sait rien de ce qui se passe; mais qui voit Madame de Melcour en colere contre sa fille aînée, croit que l'amour de Versac est découvert : elle avoue tout, et donne à sa Maîtresse le dernier billet de Versac. Madame de Melcour est confondue de ce qu'elle apprend, et elle chasse ignominieusement la dangéreuse confidente. Elle veut punir Rosette; mais Eugénie, à qui sa mere a dit qu'elle pouvoit tout espérer d'elle, demande la

grace de sa sœur et l'obtient. Florval déclare ses sentimens pour Eugénie, et Madame de Melcour la lui promet, en exhortant Rosette à se rendre digne, par sa conduite à venir, d'inspirer à un honnête homme le desir d'être uni à elle pour toujours.

JUGEMENS ET ANECDOTES
SUR
LES DEUX SŒURS.

« CETTE Piece a attiré au Théatre où elle a été représentée, cette classe choisie de Spectateurs qui cherchent des émotions douces et honnêtes. L'Auteur est une jeune Demoiselle, déja avantageusement connue par d'autres Ouvrages, (*Alexandrine*, ou l'*Amour est une vertu*, et *Le Chevalier de Saint Alme*, deux jolis Romans, et plusieurs Pieces de vers, répandues dans les Journaux et dans différens Recueils) et ce petit Drame ne peut que faire honneur à son cœur et à son esprit. Un but moral, et qu'il seroit à souhaiter que les meres de famille eussent toujours devant les yeux, un dialogue plein de naturel, de sentiment et de finesse, un contraste heureux de caracteres : voilà ce qui constitue cette Piece, qui a fait tant de plaisir à la représentation, et

qui ne perd rien à la lecture. Le sujet est cette prédilection des meres, trop commune, pour une fille, qui en est le moins digne, au préjudice de sa sœur, et les suites presque toujours funestes de cet aveuglement.... Chaque personnage de cette intéressante Comédie est dans sa véritable situation, et ne parle jamais que le langage qui lui est propre. Un Académicien, après la premiere représentation, dit à l'Auteur : *Qu'elle étoit bien modeste de se borner aux petites maisons de Thalie, quand elle est faite pour briller dans son plus beau sallon.* » Mercure de France, n°. 42, 18 Octobre 1783, page 119 et suivantes.

En effet, cette Piece vient d'être jouée sur le grand Théatre de Lyon, avec le même succès qu'elle avoit obtenu à celui des *Variétés amusantes* de Paris.

LES DEUX SŒURS,

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN PROSE,

PAR Mlle DE SAINT-LÉGER;

Représentée, pour la premiere fois, au Théatre des Variétés Amusantes, le Samedi 14 *Juin* 1783.

A

PERSONNAGES.

Madame DE MELCOUR, Veuve.

ROSETTE, sa fille aînée, agée de quatorze ans.

EUGENIE, cadette d'un an.

M. DE FLORVAL, ami de la maison.

LISETTE, suivante.

UN LAQUAIS.

La Scene est dans le Sallon de Madame de Melcour.

LES
DEUX SŒURS,
COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

LISETTE, *seule, tenant une lettre.*

DANS nos mains une Lettre d'amour doit se changer en billet au porteur; et ce M. de Versac ne me donne que deux louis pour remettre celle-ci à ma jeune maîtresse, dont il lui a plu de devenir amoureux au bal, pour l'y avoir vue une seule fois. Qui dit amoureux dit généreux.... Voici Mademoiselle Rosette. Dussé-je me brouiller avec elle, je garde le poulet.

(*Elle met la Lettre dans la poche de son tablier.*)

SCENE II.

ROSETTE, LISETTE.

ROSETTE.

AH! te voilà, ma chere Lisette! si tu savois combien je t'aime!... Mais qu'est-ce que tu caches donc là avec tant de soin? Quelque chose qui me regarde, j'en suis sûre?

LISETTE, *d'un air indifférent.*

Bon ! ce n'est rien.

ROSETTE.

Laisse-moi voir un peu.... Je suis certaine.... Tiens, ce sera sûrement de.... Tu sais bien.... Regarde plutôt toi-même.... Est-ce que tu me boudes, ma chere Lisette ?

LISETTE.

A Dieu ne plaise, Mademoiselle, vous me dites des douceurs à la journée, depuis quelque tems.

ROSETTE.

Il est sûr que tu as toute ma confiance et mon amitié : oh ! c'est bien vrai ! Mais, quitte donc cet air emprunté.... Tu l'as vu, n'est-ce pas ? M'aime-t-il toujours ? Je parirois que c'est lui qui t'a donné ce billet pour moi.... Tu ris ?... Nous allons le lire, n'est-ce pas, ma bonne amie ?

LISETTE.

C'est ce qui vous trompe. Qu'il soit de lui, ou qu'il n'en soit pas, nous ne le lirons point.

ROSETTE.

Pourquoi donc ?

LISETTE.

Ah ! pourquoi !.... Et que diroit Madame votre mere, dont vous êtes le bijou, si elle venoit à découvrir ce mystere ?

ROSETTE.

Elle ne le saura pas, puisque tu as la complaisance d'être dans nos intérêts.

LISETTE.

Je dois être dans les intérêts d'un mari, mais non dans ceux d'un amant.

ROSETTE.

Il m'épousera, sois en bien sûre. D'ailleurs, à mon âge, tu me parles déja mariage?

LISETTE.

A quatorze ans, déja vous parlez autrement?

ROSETTE.

Tu es ennuyeuse aujourd'hui, comme l'ami de maman.

LISETTE.

M. de Florval? Peste! Vous trouvez ennuyeux un homme de vingt-cinq ans, grand et bien fait? N'est-ce pas aussi parce qu'il rend justice à votre Sœur?

ROSETTE, *avec humeur.*

Qu'est-ce que cela me fait qu'on regarde ma Sœur? Avec ses yeux toujours baissés, et tous les charmes qu'il lui prête, maman trouve ma physionomie cent fois plus animée que la sienne.

LISETTE.

Oh! vous êtes plus éveillée, sans contredit! D'ailleurs, votre maman vous gâte un peu, et vous en abusez pour l'éloigner de votre Sœur; mais, patience! elle triomphera par son mérite: c'est moi qui vous le prédis.

ROSETTE.

Tu voudrois m'impatienter; mais je ne prends jamais qu'en bonne part les choses que tu me dis.

LISETTE.

Mon Dieu, quelle douceur !

ROSETTE, *d'un air careſſant.*

Si tu voulois.... combien je t'aurois d'obligation !... Je ne l'oublierois de ma vie.

LISETTE.

Tout cela est inutile.

ROSETTE.

Ah ! c'en est trop ! je me faisois un plaisir, une véritable joie de vous donner ma jolie boîte à bombons, garnie en or ; j'avois déja dit à maman qu'elle étoit perdue, pour pouvoir en disposer : gardez votre Lettre, je garderai tous mes bijoux, moi.

LISETTE.

Vous n'aurez pas le meilleur, assurément. Qu'est-ce qu'une petite boîte comme celle-là dit au cœur ? Rien du tout : au lieu qu'une Lettre bien agréable, bien vive, bien passionnée trouble, émeut ; on la lit cent fois !

ROSETTE, *lui donnant ſa boîte, en détournant la vue.*

Prends donc des bombons dans cette jolie boîte.

LISETTE, *prenant la boîte, tout doucement, et lui donnant la Lettre, de la même maniere.*

Allons, prenez donc de l'amour dans ce charmant billet.

ROSETTE.

Que tu es bonne ! (*Elle lit.*)

« Ah ! quand pourrai-je vous revoir, ma charmante
» Rosette ! Mon bonheur a fui comme une ombre

» légere, quand vous quittâtes cette assemblée où vous » brilliez seule, où je n'appercevois que vous »..... Lisette ! il n'appercevoit que moi ! (*Elle continue de lire.*) « Et je ne vis plus qu'un lieu de ténebres où j'avois vu » le Temple de la beauté. Dites, souveraine impérieuse » qui me tyrannisez avec violence, qui m'ôtez le re- » pos, le sommeil, la raison».... Tu vois bien qu'il est amoureux fou! (*Elle acheve de lire.*) « Dites quand » il me sera possible d'admirer encore tant de charmes ? » Inventez un stratagême : l'Amour en a mille.....» Ah ! la jolie Lettre !

SCENE III.

Madame DE MELCOUR, ROSETTE, LISETTE.

Madame DE MELCOUR.

QUE faites-vous-là, ma fille ?

ROSETTE, *troublée.*

Rien.... maman.... (*Elle cache sa Lettre derriere elle, et la donne à Lisette.*)

LISETTE, *mettant la Lettre dans sa poche.*

Oh! rien du tout, Madame.

Madame DE MELCOUR, *à Rosette.*

Tant pis. Vous aimez votre maman, et vous ne vous attachez point à remplir les devoirs qu'elle vous prescrit ?

ROSETTE, *embrassant sa Mere.*

Ma chere petite maman, j'allois....

Madame DE MELCOUR.

Je conçois qu'il est possible avec un cœur ingrat de désobéir à la mere qui nous ordonne impérieusement de suivre ses volontés ; mais comment peut-on rien refuser à celle qui ne nous conseille que pour notre bien, qui n'a en vue que notre avantage et notre bonheur ?

ROSETTE.

Ma chere maman, j'ai pris ce matin ma leçon de musique, et mon maître a été content.... oh ! bien content !

LISETTE, *à part.*

Je le crois, il est bien payé.

Madame DE MELCOUR.

C'est votre émulation, Rosette, qui doit vous répondre de vos progrès ! Vous avez un si bon moyen pour vous rendre l'étude agréable ! Dites : plus j'aurai de talens, plus j'aurai de consolations dans mes peines ; plus je serai utile un jour à mes enfans. Tenez, je vois, avec regret, que votre Sœur met plus d'application que vous à tout ce qu'elle fait.

ROSETTE, *bâillant.*

Maman, ma Sœur est d'un caractere si sombre, si différent du mien !...

LISETTE, *à part.*

Oh ! très-différent.

Madame DE MELCOUR.

J'aime votre gaieté, ma fille ; mais que j'aimerois à ne vous voir rire que quand vous seriez satisfaite de

vous même, à pouvoir regarder votre enjouement comme le signe certain de l'approbation que vous donneriez à votre conduite. Concevez-vous ce contentement intérieur dont je veux vous parler?

ROSETTE, *bâillant encore.*

Oui, maman; et pour vous plaire je mettrai à profit toutes les minutes de ma journée.

Madame DE MELCOUR, *à Lisette.*

Puisque c'est ainsi, Lisette, donnez-lui son métier; nous allons travailler ensemble.

(Elles se mettent à l'ouvrage, et Lisette sort.)

SCENE IV.

Madame DE MELCOUR, ROSETTE.

Madame DE MELCOUR.

QUITTONS un entretien trop sérieux. Vous irez bientôt à ce même bal, où vous vous êtes tant amusée, à ce que vous m'avez dit; et, cette fois, je vous y accompagnerai toutes les deux.

ROSETTE.

Vous.... y viendrez, maman?

Madame DE MELCOUR.

Assurément, mon cœur; croyez qu'il a fallu l'obstacle de ma mauvaise santé, ce jour là, la connoissance intime des personnes chez lesquelles vous étiez et ma condescendance pour vos plaisirs, pour vous avoir

confiées à Lisette. L'œil d'une mere ne doit jamais quitter ses enfans.

ROSETTE, *à part.*

Je le verrai donc encore une fois !

Madame DE MELCOUR.

Que fait votre sœur ?

ROSETTE.

Elle lit, dans sa chambre.

Madame DE MELCOUR.

Que le caractere de cet enfant est sérieux, pour son âge !

ROSETTE.

Ah, maman ! elle m'ennuie !... On n'y sauroit tenir. Quand nous sommes ensemble elle ne diroit pas quatre paroles, si je ne la questionnois. (*La contrefaisant.*) *Oui, non, vous avez raison, ma Sœur.*

Madame DE MELCOUR.

Il est des personnes plus réservées les unes que les autres. (*A part.*) Une ame honnête, pourtant, se répand au dehors, et la sienne renfermée, n'agissant que sur elle-même.... (*Rosette embrasse sa mere.*) Oui, tu me dédommages. Ouvre-moi ton cœur ; ne connois jamais la contrainte et la dissimulation, avec celle qui voudroit rapprocher son âge du tien, pour mieux attirer ta confiance.

SCENE V.

EUGÉNIE, Madame DE MELCOUR, ROSETTE.

EUGÉNIE, *avec timidité.*

MAMAN, voudroit-elle me permettre aussi de travailler auprès d'elle ?

Madame DE MELCOUR, *avec bonté.*

Pourquoi me demander cette permission ? n'avez-vous pas toujours le droit de m'approcher ? Où pouvez-vous mieux être qu'auprès de moi ? (*Regardant ses enfans.*) Où suis-je mieux qu'auprès de vous ? (*Madame de Melcour fait signe de se contenir, à Rosette, qui affecte de l'embrasser.*)

EUGÉNIE.

Maman, je m'apperçois que je vous gêne ; je m'en vais.

Madame DE MELCOUR, *à part.*

Voyez sa défiance ! est-elle assez dure à supporter ? (*Haut.*) Vous ne croyez point à la sincérité de mes discours ? Vous jugez donc votre mere, Mademoiselle ? et vous la condamnez, sans doute ?

EUGÉNIE, *à part.*

Je me sens prête à pleurer !

Madame DE MELCOUR, *avec un dépit qui éclate.*

Oui, parlez à part ; renfermez tout au dedans de vous-même, ne laissez rien pénétrer de vos pensées, craignez qu'elles ne vous échappent ! . . . Ah ! si vous méditiez

sur les moyens de faire mon bonheur, vous changeriez de caractere, sans doute !... Qu'attendez-vous pour vous asseoir ? A peine entrée, vous voudriez déja me quitter.

EUGÉNIE.

Je suis la seule personne avec qui maman se fâche.

Madame DE MELCOUR.

Un reproche ! et l'ai-je mérité, quand je souffre par elle ? (*Eugénie veut sortir.*) Restez, Mademoiselle. (*Tendrement.*) Mettez-vous auprès de moi, ma fille. (*Eugénie festonne.*) Vous irez au bal jeudi : vous aimez la danse, ainsi vous vous amuserez, du moins, je l'espere.

ROSETTE.

Oh ! je m'amuserai, moi ! je n'attends jamais qu'on me recommande de me divertir.

Madame DE MELCOUR, *à Eugénie.*

Eh ! bien ?

EUGÉNIE.

Est-ce à moi, que maman parle ?

Madame DE MELCOUR.

A qui donc ? Eh ! sans doute. (*A part.*) Loin de me deviner, elle ne m'entend seulement pas.... L'habit que j'ai commandé pour vous sera-t-il prêt ?

EUGÉNIE.

Maman, je n'en sais rien.

Madame DE MELCOUR, *avec humeur.*

Tant pis ; à votre âge on n'est pas de cette indifférence pour la parure.

ROSETTE.

ROSETTE.

Ah ! ma petite maman ! on voyoit que toutes les Demoiselles me regardoient avec jalousie l'autre jour.... (*A sa sœur.*) Vous rappellez-vous , Eugénie, cette ennuyeuse femme, mal coïffée, qui avoit l'air si sot , et qui ne vouloit danser que des contredanses anciennes ?

EUGÉNIE.

Je l'ai perdue d'idée.

Madame DE MELCOUR, *à Rosette.*

Votre sœur vous fait la morale.

EUGÉNIE, *vivement.*

Maman, ce n'est pas mon intention.... Ah ! ne le croyez pas !

Madame DE MELCOUR.

Pourquoi donc vous effrayer de tout ? Je vois avec plaisir que vous n'avez point saisi les ridicules qui n'ont pu échapper à la critique de votre sœur.... Cette même critique seroit bien sévere à votre égard, Rosette, si l'on vous entendoit tenir d'aussi frivoles discours à votre âge.

SCENE VI.

LISETTE, Madame DE MELCOUR, ROSETTE, EUGÉNIE.

LISETTE.

Mesdemoiselles, votre Maître de Géographie vous attend.

Madame DE MELCOUR.

Allez, mes enfans, allez. De la patience et de l'application sur-tout. (*Rosette embrasse sa mere; Eugénie la regarde, fait une profonde révérence et elles sortent, avec Lisette.*)

SCENE VII.

Madame DE MELCOUR, *seule.*

Pourquoi, ne m'a-t-elle pas embrassée comme sa sœur? Sont-ce là de ces devoirs que l'on prescrit? et faut il dire à sa fille: embrassez-moi?... Ah! que cette indifférence m'est sensible!... Mais, songeons au bonheur de Rosette. Florval, le pere, est enchanté de l'hymen de son fils avec ma fille, projetté depuis si long-temps. Et moi, quel choix plus heureux pouvois-je faire? Qui jamais eut des mœurs plus douces, des qualités plus attachantes que cet aimable jeune homme?

SCENE VIII.

Monsieur DE FLORVAL, UN LAQUAIS, Madame DE MELCOUR.

LE LAQUAIS.

MONSIEUR de Florval. (*Il sort.*)

Madame DE MELCOUR.

Pourquoi ne vous ai-je point vu pour le dîner, Florval? Vous le savez, l'amitié que j'ai pour votre pere s'étend tous les jours davantage sur vous, et je vous ai déja prié de regarder ma maison comme la vôtre.

FLORVAL.

Mon cœur vous respecte autant qu'il vous chérit, Madame, et ma reconnoissance....

Madame DE MELCOUR.

Brisons-là. (*Ils s'asseyent.*) J'avois besoin de vous voir. Ah!...

FLORVAL.

Vous soupirez?

Madame DE MELCOUR.

Qui n'a pas des peines, mon cher Florval!

FLORVAL.

Quelles que puissent être les vôtres, je les partagerai.

Madame DE MELCOUR.

Je n'abuserai pas de ce soin généreux; les plaisirs sont le seul sujet que l'on veut traiter à votre âge.

FLORVAL, *vivement.*

A mon âge on est sensible. Daignez vous confier....

Madame DE MELCOUR.

On me croit une heureuse mere.... et cependant la douceur que ce titre si cher devroit répandre sur ma vie, est bien souvent troublée!

FLORVAL, *à part.*

Seroit-elle donc instruite de la témérité de Versac? (*Haut*) Vous m'étonnez. La charmante Rosette; cet enfant chéri, préféré, auroit il?...

Madame DE MELCOUR.

Je ne la préfere point à sa sœur: elle m'entraîne davantage, et voilà tout. Vous ne connoissez pas la foiblesse d'une mere, mon jeune ami, et le pouvoir des carresses sur son cœur. Rosette, franche, ingénue, n'oppose aucun obstacle à ma pénétration; je suis tous les mouvemens de ce cœur simple et pur, et reçois d'elle-même les moyens de la garantir et de veiller sur lui. Voilà le pouvoir qui flatte, qui honore une mere tendre, celui qu'elle tient de la confiance de sa fille, et non de la contrainte.

FLORVAL.

Combien de tels sentimens sont dignes de vous! Mais Eugénie est plus timide et non moins tendre, soyez-en certaine.

Madame DE MELCOUR.

C'est cette crainte qui me blesse. Jamais je ne pris un front sévere en parlant à mes enfans. Tout le secret de l'éducation est dans l'art de persuader; je le sens, et je me suis toujours rendue plus insinuante, plus indul-

gente avec eux que ne l'eût été toute autre personne dénuée de mes droits: aussi Rosette n'a-t-elle point cette timidité qui m'alarme dans sa sœur. Rien n'est prévu dans ses caresses: elle se jette, quand il lui plaît, dans mes bras, parce qu'elle ne sait point résister à la douce impulsion qui l'y porte. Pour prolonger le tems de la sécurité, j'ai prolongé celui de son enfance; elle en conserve tous les priviléges heureux. Eugénie, sa cadette, au contraire, en annonçant une raison trop précoce, montre une ame tardive, ténébreuse, pour ainsi dire; elle échappe à mes regards, à l'intérêt qu'elle doit m'inspirer, à mon cœur qui l'appelle.... Je ne le dis qu'à vous, mon cher Florval: souvent j'en verse des larmes!

FLORVAL.

Craignez aussi de vous livrer à une erreur dangereuse. Dans son regard seul se peint la sensibilité de son ame. Elle vous craint beaucoup; c'est qu'elle vous craint en proportion de ce qu'elle vous aime. Pourquoi ne pouvez-vous pas les apercevoir, quand tous les jours je découvre en elle mille vertus; et jusqu'à sa timidité, n'en est-elle pas une? n'est-elle pas la plus précieuse pour son sexe, la plus chere au nôtre!... Quelle est la jeune personne bien née qui n'est pas timide à treize ans? Oserai-je vous le dire? le cœur ne peut embrasser avec une parfaite égalité deux sentimens semblables; et, sans vous accuser d'injustice, il se pourroit aisément que Rosette l'eût toujours emporté sur sa sœur dans votre ame.

Madame DE MELCOUR.

Ce reproche me touche. Celle qui la premiere nous fit connoître un sentiment délicieux, doit nécessairement nous être bien chere ! il est facile de céder au pouvoir qu'elle a pris sur nous, dès en naissant; mais je suis coupable, oui, je le suis, si j'ai fait apercevoir à Eugénie qu'elle étoit la cadette.

FLORVAL.

Non, vous ne fûtes jamais coupable envers elle.

Madame DE MELCOUR.

Je ne suis point rassurée, mon ami, sur ma conduite et sur son attachement Aidez-moi à lire dans son cœur. J'ai déja remarqué la confiance que vous lui inspirez. Je vais assister un moment à la leçon de Géographie; je l'enverrai ici tenir ma place auprès de vous. Dites-lui, mon cher Florval, que je suis dans le dessein de la mettre incessamment au couvent; observez bien tous ses mouvemens, sachez pénétrer jusqu'au fond de son ame; et si vous m'y trouvez, si le regret de me quitter l'afflige, si vous voyez ses larmes.... pardonnez-moi de les avoir fait couler; je leur devrai le bonheur de ma vie.

FLORVAL.

Comptez que cette épreuve va vous assurer pour jamais de son cœur.

Madame DE MELCOUR.

Hélas! je n'ose encore l'espérer.... Voici des livres sur cette table, si vous voulez vous occuper en attendant ma fille. (*Elle sort.*)

SCENE IX.

FLORVAL, *seul.*

Sensible mere, vous doutez du cœur qui vous est acquis, et la prévention vous ferme les yeux sur celui qui vous reste à acquérir. Vous croyez, dans votre erreur, que le cœur de Rosette vous est ouvert; et dans ce même instant, il est une barriere entre vos deux ames: votre fille a un secret pour sa mere.... Ce fat de Versac m'a tout appris lui-même.... Oser m'avouer qu'il ressent de la passion pour une fille que ses mœurs lui ôtent le droit d'épouser!... Que je suis ému à la seule pensée de voir et d'affliger Eugénie! Non, ma tendresse pour elle n'est point une illusion. Eugénie est l'objet vertueux que desiroit mon cœur, quand il méditoit en secret sur le bonheur d'aimer.... La voilà.... Cachons-lui mon trouble.

SCENE X.

EUGÉNIE, FLORVAL.

EUGÉNIE, *à part.*

Je n'oserai jamais lui parler la premiere.... Je me sens toute tremblante.

FLORVAL.

Chere Eugénie! Eh! quoi, me craignez-vous donc?

aussi ? Une mere si tendre et si bonne, un ami.... qui ne songe qu'à vous, qui voudroit n'être occupé que du soin de votre bonheur! sont-ils donc des objets de contrainte et d'effroi ?

EUGÉNIE.

J'ai bien des défauts, sans doute; mais je ne suis point ingrate.

FLORVAL, *avec transport.*

Vous! ingrate ? Oh non ! non, vous ne l'êtes point!.. Votre ame trop généreuse.... Mais aussi.... chere Eugénie! pourquoi vous refuser une consolation si douce? je ne vous vis jamais embrasser votre mere ! Ces caresses de l'innocence....

EUGÉNIE, *vivement.*

Ah ! quand Rosette est dans les bras de maman, que ne puis-je être seulement à ses pieds, je me trouverois trop heureuse !

FLORVAL.

Et vous la laissez dans l'erreur. Affligée de votre mélancholie, ne sachant comment y remédier, que sais-je ? par excès de délicatesse, vous soupçonnant de froideur, peut-être.... elle se trouve réduite à prendre un parti qui lui coûte beaucoup. Jugez-en vous-même: malgré l'amertume qu'elle trouve dans l'exécution d'un tel projet, elle se propose de vous mettre incessamment au Couvent.

EUGÉNIE.

Je ne la verrai donc plus tous les jours !.... Hélas! tant-mieux! maman sera plus tranquille. Je m'aperçois souvent que je l'embarrasse, que ma présence

lui est importune : elle en sera délivrée. Quand je reviendrai, je me serai peut-être rendue plus digne de lui plaire.

FLORVAL.

Croyez, croyez qu'elle sentira bien vivement la privation où elle sera de son Eugénie !

EUGÉNIE.

Son Eugénie !.... Vous venez de prononcer ce mot-là d'une maniere !.... Ah ! maman ne m'a jamais appellée son Eugénie.

FLORVAL.

Plus je lis dans votre ame, plus je vois combien il vous seroit facile de faire le bonheur d'une mere qui vous aime.

EUGÉNIE.

Je fais ce que je peux. Elle desire beaucoup que ma sœur s'occupe, et tous les jours j'avance en secret son ouvrage. De même, quand maman a été bien malade, Rosette étoit un peu plus rassurée que moi sur l'état de sa santé ; et comme j'allois plus souvent qu'elle dans la chambre de maman, si-tôt qu'elle me disoit avec bonté : « Est-ce donc vous ma fille ? » je déguisois ma voix, et lui répondois, tout doucement : « Oui, ma chere maman, c'est moi, c'est Rosette ; » et elle étoit contente : cela faisoit du bien à sa santé, et je m'en allois quand je pleurois.

FLORVAL, *à part.*

Je suis pénétré !.... Je ne puis plus contenir les transports de mon cœur !

EUGÉNIE.

Qu'avez-vous donc ?

FLORVAL, *voulant se mettre à ses genoux, et se détournant avec précipitation.*

Eugénie !.... chere Eugénie !.... (*A part.*) Son âge... le respect qu'il m'inspire.... son innocence.... la confiance d'une mere.... non, je ne troublerai point la paix de son cœur.... C'est à l'amour !....

SCENE XI.

Madame DE MELCOUR, FLORVAL, EUGÉNIE.

Madame DE MELCOUR, *à part, fixant Eugénie.*

SA contenance est la même. Son air est serein.... (*A Eugénie.*) Ne cherchant que votre repos.... votre satisfaction.... j'ai dû prendre un parti assez rigoureux pour une mere sensible ; mais la nécessité !.... Vous êtes instruite apparemment de mes desseins sur vous ?

EUGÉNIE.

Maman, je vous obéirai.

Madame DE MELCOUR.

Allez. Remontez dans votre chambre.

(*Eugénie sort.*)

SCENE XII.

Madame DE MELCOUR, FLORVAL.

FLORVAL.

Vous paroissez agitée, Madame : quel motif?

Madame DE MELCOUR.

Ah ! ne me le demandez pas ! Je dus toujours m'attendre à trouver de la soumission dans mes enfans; mais étoit-ce donc là tout ce que ma tendresse avoit lieu d'en espérer ?

FLORVAL.

Douteriez-vous encore ? Ah ! si vous aviez entendu votre chere Eugénie ! quel cœur plus tendre se développa jamais d'une maniere plus touchante ! Elle n'a nommé que vous pendant notre entretien, n'a consulté que vos intérêts : elle croit votre repos attaché à son absence; elle se soumet avec joie : aucun murmure. Sa mere ordonne de son sort; le Ciel a parlé.... Mais quelle indifférence ?.... Je m'en apperçois trop, un voile épais couvre vos yeux. Laissez-moi les dessiller, laissez-moi faire une seconde épreuve, que vos deux filles subiront également. Ne m'interrogez pas. Mon bonheur tient au vôtre d'assez près pour que vous puissiez vous en rapporter entiérement à mes soins.

Madame DE MELCOUR.

Ils me touchent, mon cher Florval ! Mais parlons

de vous seul. Toute consolation n'est pas interdite à mon cœur. Mon amitié, aussi active que la vôtre, s'occupoit de vous, en secret : elle veille à votre félicité.... En pourrez vous douter, quand je vous dirai que, d'intelligence avec votre pere, je vous fais le sacrifice de tout ce que j'ai de plus précieux au monde ?

FLORVAL.

Quoi ! Madame.... elle seroit à moi ? Dieu ! Eugénie....

Madame DE MELCOUR.

Oui, mon ami, Rosette est à vous.... Mais quoi ! vous semblez interdit, vous pâlissez !

SCENE XIII.

LISETTE, Madame DE MELCOUR, FLORVAL.

LISETTE.

AH, Madame ! Mademoiselle Eugénie pleure ! elle fond en larmes !

Madame DE MELCOUR, *s'appuyant sur Florval.*

Elle pleure ! mon cher Florval, Eugénie ! elle pleure !

LISETTE, *à part.*

Comme Madame dit cela avec joie ! On voit bien qu'elle ne l'aime pas autant que Mademoiselle Rosette.

Madame DE MELCOUR, *à Lisette.*

Il suffit, laissez-nous. (*Lisette sort.*)

SCENE XIV.

SCENE XIV.

Madame DE MELCOUR, FLORVAL.

FLORVAL.

Madame, au nom de l'amitié, de tout ce qui vous est cher, accordez-moi la grace que je vous demande ! Eugénie émue, en larmes, parle déja vivement à votre cœur ; connoissez-la mieux. Daignez passer dans ce cabinet, d'où vous pourrez entendre ; et n'en sortez qu'à un signal de ma part. Elle voudra compter auprès de vous les derniers instans qui vont l'en séparer, à ce qu'elle croit ; ne vous trouvant pas ici, je profiterai de cela pour l'entretien que je desire et que je vous supplie de m'accorder.

Madame DE MELCOUR.

Qu'exigez-vous !

FLORVAL.

Votre bonheur et celui d'Eugénie.

Madame DE MELCOUR.

Vous le voulez.... Paix. J'entends ma fille. (*Elle se cache dans le cabinet.*)

SCENE XV.

ROSETTE, FLORVAL.

ROSETTE.

Ou donc est maman ? je ne la vois point ici. Ma sœur pleure.... Ah ! je voudrois bien que vous me dissiez pourquoi. Vous le savez, sans doute ; mais vous ne me direz rien, parce que vous me cachez tout.

FLORVAL.

Si j'avois des secrets pour vous, ce seroit par la seule crainte de vous faire de la peine en vous les découvrant : la beauté ne devroit jamais répandre de larmes.

ROSETTE, *à part.*

Il faut le connoître, M. de Florval : il est plus aimable que je ne le croyois.... (*Haut.*) Vous m'apprendrez donc tout ce que vous savez, si je vous en prie bien fort ?

FLORVAL.

Assurément. Je ne pourrai résister à vos prieres.... (*D'un air indifférent.*) La premiere nouvelle, et la moins affligeante, c'est qu'on va mettre Eugénie au Couvent.

ROSETTE.

Au Couvent ! est-ce bien vrai ?.... Et cela vous fait-il de la peine, Monsieur ?

FLORVAL.

Nullement, je vous le jure! Vous devez le voir dans mes yeux.

ROSETTE, *à part.*

M'aimeroit-il donc aussi?

FLORVAL.

Je crois qu'elle partira demain.

ROSETTE.

Ce séjour la dissipera. Elle est si peu faite pour le monde, ma pauvre petite sœur!.... (*A part.*) Oh! c'est bon! j'étois à-peu-près l'enfant gâté, je serai la fille unique.

FLORVAL, *à part, d'une maniere à être entendu.*

Non, je ne saurai jamais me résoudre à l'affliger: qu'un autre lui apprenne ses malheurs, qu'il en ait le courage, pour moi....

ROSETTE.

Vous parlez de malheurs. Vous me cachez quelque chose?.... Voilà donc comme vous tenez votre promesse?

FLORVAL.

Que vous êtes cruelle! d'abuser de votre ascendant sur moi pour en apprendre ce que je voudrois vous cacher, au prix de tout!

ROSETTE.

Mon Dieu! vous m'effrayez! Dites-moi ce secret; dites-le moi tout-à-l'heure. Je le veux.

FLORVAL.

Hélas!

ROSETTE.

Peut-on faire languir à ce point!

FLORVAL.

Vous me contraignez à vous obéir ; vous voulez recevoir de moi le coup qui va vous frapper. Eh ! bien....

ROSETTE.

Mais quoi donc ?

FLORVAL.

Votre mere....

ROSETTE, *avec impatience.*

Maman ?

FLORVAL.

Votre mere est ruinée !

ROSETTE, *pleurant presque.*

Elle est ruinée !... comment ! ruinée ?... Ah ! Monsieur, nons n'aurons plus de carosse, ni de domestiques pour nous servir ?

FLORVAL.

La plus affreuse misere....

ROSETTE.

Que je suis donc malheureuse ! Je ne m'accoutumerai jamais à la misere.... Non, cela n'est pas possible.... Priez maman, priez-là, Monsieur, de me mettre au Couvent comme ma sœur.... (*A Eugénie qui paroît.*) Ah ! pleurez à présent ; vous en avez assez de sujet : maman est ruinée. (*Elle sort.*)

SCENE XVI.

EUGENIE, FLORVAL.

EUGÉNIE, *alarmée.*

QUOI! maman?... elle a des malheurs?...

FLORVAL.

Je ne puis vous les cacher, ma chere Eugénie. Un homme dont la physionomie annonçoit la probité, qui depuis le veuvage de Madame de Melcour avoit toute sa fortune entre les mains, vient de faire banqueroute, et de l'envelopper dans sa ruine....

EUGÉNIE, *désespérée.*

Maman! maman!... est-elle donc bien affligée?... Et vous la laissez seule, vous Monsieur, vous son ami!... (*Elle défait ses boucles d'oreilles et son collier.*) M. de Florval, vous m'avez toujours obligée: vendez mes bijoux, vendez-les tous; donnez-en l'argent à maman.... Mais quelle foible ressource!... Allons je broderai si bien, je travaillerai avec tant d'assiduité.... Obtenez une grace: c'est à vous que je la demande; obtenez de ma mere que je n'aille plus au Couvent. Je lui serai utile aux travaux de la maison; je suis forte, quoique je paroisse délicate. Ma sœur la consolera, s'occupera du soin de lui plaire, et moi, je les servirai.

SCENE XVII.

Madame DE MELCOUR, FLORVAL, EUGÉNIE.

Madame DE MELCOUR, *se jettant dans les bras d'Eugénie.*

PARDONNE à ta mere, daigne lui pardonner, ô ma chere Eugénie!

EUGÉNIE.

Vous m'embrassez, maman! ... que ne puis-je adoucir vos chagrins, comme vous savez me consoler!

Madame DE MELCOUR.

Des chagrins! j'en aurois quand tu m'aimes, quand je connois ton cœur et tes vertus?... (*A Florval.*) Je fus cruellement abusée!.. je perds une erreur délicieuse; mais la vérité m'est cent fois plus chere. Mon ami, je vous dois tout.... Ne contraignez point ces douces larmes, qui vous échappent!... elles m'éclairent: vous serez heureux... (*A Eugénie.*) Tu seras heureuse; oui...

SCENE XVIII.

LISETTE, Madame DE MELCOUR, EUGÉNIE, FLORVAL.

LISETTE, *à Madame de Melcour.*

AH! Madame, il est donc vrai que nous allons perdre Mademoiselle Eugénie? C'est une désolation ici, depuis que nous savons tous son départ!...

Madame DE MELCOUR.

Elle ne quittera jamais le cœur qu'elle a rempli. Si l'on savoit punir les ingrats, si j'en croyois l'indifférence qu'une fille insensible m'inspire, ce seroit elle que j'éloignerois à l'instant.... Allez; qu'elle ne paroisse pas devant mes yeux.

LISETTE.

Je ne puis savoir de qui Madame veut parler?

Madame DE MELCOUR, *vivement.*

Eh! quelle autre abusera de ma tendresse, si ce n'est Rosette?

LISETTE, *à part.*

Elle sait tout; je suis perdue!... (*Haut.*) Ah! Madame, ne me chassez pas!... Voici le billet de M. de Versac, à Mademoiselle Rosette. (*Elle lui donne le billet.*) Ce n'est que le second qu'il lui a écrit, depuis qu'il en est devenu amoureux au bal. J'attendois un moment favorable pour vous le donner et vous prouver mon zéle; et croyez que j'ai fait bien des remon-

trances à Mademoiselle votre fille.... Oh! rien n'est plus vrai, rien n'est plus vrai!

Madame DE MELCOUR, *à part.*

Versac!... un billet à ma fille!... une intrigue.... Quel mystere se laisse entrevoir? N'avilissons pas l'une aux yeux de l'autre.... (*A Eugénie et à Florval.*) Retirez-vous pour un moment Eugénie.... Florval, laissez-moi. (*Eugénie et Florval sortent. Madame de Melcour lit le billet tout bas.*) Un homme sans mœurs! (*A Lisette.*) Que Rosette descende à l'instant.... et, vous, sortez, pour jamais, de ma présence.

LISETTE.

Madame!...

Madame DE MELCOUR.

Je ne puis vous pardonner; vous ne pouvez vous justifier. (*Lisette sort.*)

SCENE XIX.

Madame DE MELCOUR, *seule.*

J'AI donc exposé ma fille par ma négligence? et quand je m'arrogerai le droit de condamner sa conduite, elle aura celui de me reprocher la mienne! Sans Eugénie mon cœur seroit-il assez déchiré?... Voici Rosette.... Quelle est ma foiblesse!... Ah! je l'aimois avec idolâtrie!

SCENE XX.

ROSETTE, Madame DE MELCOUR.

Madame DE MELCOUR.

AVANCEZ : levez ce front humilié par l'idée de la misere, et voyez sur le mien la rougeur que votre bassesse y porte. Vous n'êtes point pauvre ; vous êtes dégradée : vous avez encore tous vos biens ; mais vous avez perdu ma tendresse. Infortunée ! presque dès en naissant, quoi ! déja vous renoncez au bonheur ; vous vous rendez méprisable !

ROSETTE.

Maman ! qu'ai-je donc fait pour mériter votre colere ?

Madame DE MELCOUR, *lui donnant la Lettre.*

Lisez ma honte, et la vôtre.... Au reste, je ne m'en étonne plus. A quelles vertus peut-on prétendre en n'aimant pas sa mere ?

ROSETTE, *à part.*

Lisette m'a trahie, Ciel !

Madame DE MELCOUR.

Le crime se trahit lui-même. L'homme capable de séduire mes domestiques, de chercher à vous corrompre, l'est de vous nuire, de vous perdre dans l'esprit d'autrui. Dans vingt maisons actuellement on lit vos Lettres.

ROSETTE.

Je n'en ai pas écrit.

Madame DE MELCOUR.

On publie votre intrigue. On mesure, en frémissant, jusques où peut aller un jour l'audace d'une femme qui commence si jeune à manquer de délicatesse et de pudeur! Jeune insensée! il n'appartenoit qu'à moi de douter de votre tendresse.... Mais pouvois-tu douter de la mienne, et des soins que j'aurois pris de ta félicité?

ROSETTE, *se jettant aux pieds de sa mere.*

Ah! maman! rendez-la moi cette tendresse si précieuse, que j'ai mérité de perdre, et sans laquelle je ne puis vivre!

Madame DE MELCOUR.

Relevez-vous; je ne laisse point les ingrats à mes pieds.

ROSETTE.

Maman!

Madame DE MELCOUR.

Vous irez demain au Couvent, Mademoiselle.

ROSETTE.

Ordonnez de ma vie, et vous me verrez soumise; mais ne m'éloignez pas accablée de votre indignation!

Madame DE MELCOUR, *à part.*

J'appelle en vain ma sévérité!

SCENE XXI et derniere.

EUGÉNIE, FLORVAL, Madame DE MELCOUR, ROSETTE,

Madame DE MELCOUR, *à Eugénie.*

VIENS, toi, ma chere Eugénie, viens tout espérer, tout attendre de ton pouvoir sur mon cœur! Quels dédommagemens pourront jamais réparer mes torts envers toi! J'ai pu te méconnoître! Épuise, à ton tour, mes bienfaits; ordonne, parle: qu'exiges-tu de ma tendresse?

EUGENIE, *dans les bras de sa Mere.*

Oh! maman! la grace de ma sœur!

ROSETTE.

Eugénie, combien je vous respecte et me propose de vous prendre pour modele! Oui, ma sœur, unissez-vous à moi pour fléchir maman, que j'ai trop offensée, dont je n'ai pas assez senti les bontés.... Mais j'en reconnois tout le prix; et c'est par mon amour, mes soins et des vertus que je veux désormais les mériter.

Madame DE MELCOUR.

Embrassez-moi, mes enfans!... Ce jour où j'ai versé des pleurs est le plus heureux de ma vie.... (*A Florval.*) Et vous, mon cher Florval, à qui je dois ces doux instans! j'ai lu dans votre cœur: nourrissez

y l'espoir qui vous flatte; je vous promets Eugénie: vous serez l'un à l'autre.

FLORVAL.

Ah! Madame! je l'adorois! Recevez, pour Eugénie, ce premier aveu de mon amour!

Madame DE MELCOUR, *à Eugénie.*

Ne cache point ta rougeur, ma fille : elle me promet ta félicité.... (*A Rosette.*) Vous le voyez, elle a mérité la main d'un homme vertueux : il ne tiendra qu'à vous qu'on cherche à mériter la vôtre. Les fautes servent à nous éclairer : c'est pour cela, mes enfans, que je ne rougis point à vos yeux de mes foiblesses, parce qu'elles pourront vous guider dans la conduite de votre vie, et vous apprendre que le premier devoir d'une mere est de veiller sur ses enfans, et de leur assigner à tous la même place dans son cœur.

FIN.

LES TROIS DAMIS,

7

COMÉDIE

EN UN ACTE, EN VERS.



A PARIS,

Au Bureau de la Petite Bibliotheque des Théatres, rue des Moulins, butte S. Roch, n°. 11.

M. DCC. LXXXV.

A MONSIEUR
LE COMTE
DE LA VIGANNERIE,

CHEVALIER DE L'ORDRE ROYAL ET MILITAIRE DE SAINT-LOUIS, &c.

MONSIEUR LE COMTE,

PERSUADÉ qu'à vos yeux ce n'est pas la valeur d'un présent qui en fait le mérite, mais le sentiment avec lequel il est offert, j'ose espérer que vous voudrez bien recevoir

l'hommage de cette petite Comédie. Excellent juge des Ouvrages Dramatiques, les défauts de cette Piece ne vous échapperont pas ; mais les bontés que vous m'avez toujours témoignées me font compter sur votre indulgence.

Je suis avec le plus profond respect,

MONSIEUR LE COMTE,

Votre, &c.

PRÉFACE DE L'AUTEUR.

M. G * * a composé des Proverbes, pour la plupart fort ingénieux, dont le Dialogue naturel et piquant fait regretter qu'il ne leur ait pas donné plus d'étendue. Un de ces petits Drames m'a fourni le titre et le fonds de cette Comédie. Si elle a quelque succès, qu'il reçoive ici le tribut de ma reconnoissance. La propriété est sacrée, et tout Écrivain un peu délicat doit indiquer les sources où il a puisé. Je me suis permis de faire des changemens au plan de M. G * *; j'ai ajouté des personnages que j'ai cru nécessaires : la matiere s'est beaucoup étendue dans mes mains. Frappé d'une situation qui m'a semblé vraiment comique, je l'ai prolongée autant qu'il m'a été possible; et, pour ne rien négliger de ce qui pouvoit ajouter du prix au sujet dont j'avois fait choix, je l'ai traité en vers. Je sais que mon style pourroit être plus correct et plus élégant; mais si on le

trouve facile et propre au Dialogue, mon espérance sera plus que remplie.

Cette petite Comédie est destinée au Théatre des Variétés du Palais Royal, qui, porté de l'extrémité d'un Fauxbourg au centre de la Ville, en conservant plusieurs jolies Pieces accueillies du Public, va, sans doute, se purger des farces qu'on y a trop applaudies. Il doit prendre un ton convenable au lieu qu'il occupe, et fait pour plaire à la bonne Compagnie qui le fréquentera. Il y a long-tems que l'on desiroit voir s'élever un Spectacle mitoyen entre ceux de la Nation et les Tréteaux de la Foire, où les jeunes gens pussent essayer leurs forces et sonder le goût du Public; où même les Auteurs connus pussent confier ces légers croquis, enfans du moment et de la vivacité françoise; où, en un mot, on pût réussir sans orgueil et tomber sans conséquence. Les Variétés offriront ces avantages réunis. Puissai-je aujourd'hui contribuer à leur faire faire un pas vers le genre de la Comédie.

SUJET
DES TROIS DAMIS.

ORGON a arrangé le mariage de sa fille, Clarice, avec Damis, fils de Lisidor, son ancien ami; et il attend Damis, qui doit arriver de Pontoise à Paris, pour conclurre ce mariage. Mais Clarice aime Valere, qui a été proposé pour gendre à Orgon, et qui en a été refusé, parce qu'il ne le trouvoit pas assez riche. Cependant, Valere vient de recueillir un gros héritage, en Normandie, et il envoie Frontin, son valet, en instruire Clarice, et reclamer les droits qu'il a sur son cœur. Frontin, qui apprend de Lisette, suivante de Clarice, les nouvelles dispositions d'Orgon, en faveur de Damis, imagine de faire passer Valere pour cet épouseur attendu. En effet, il présente son maître, sous le nom de Damis, à Orgon. Peu après on annonce un Damis, arrivant de Pontoise, et porteur d'une

Lettre de Lisidor pour Orgon, qui ne peut douter que le premier Damis ne soit un fourbe, et le second le fils de Lisidor. Un troisieme Damis paroît, et c'est le véritable; mais il est pris encore pour un fripon. On le confronte avec le second, et la confusion qu'il ne peut cacher, en voyant ce prétendu Damis, sert encore davantage à le faire passer pour un imposteur. Mais ce second Damis n'est autre qu'une femme, nommée Isabelle, amante de Damis, et qui, ayant entendu dire qu'il venoit à Paris pour épouser Clarice, a pris des habits d'homme, ainsi que Marton sa suivante, s'est saisie de la Lettre de Lisidor à Orgon, et est venue en avant, afin de gagner du tems auprès du pere, et d'éclairer sa fille sur la légéreté de Damis. Celui-ci, qui aime véritablement Isabelle, et qui, dans la crainte de lui donner des inquiétudes, ne lui a rien dit de la convention faite, malgré lui, entre Lisidor et Orgon, n'est venu chez ce dernier que pour le prier de rompre un engagement qu'il ne peut remplir; mais le qui-pro-quo des trois personnages prenant le même nom, desquels deux doivent nécessairement

paroître des fripons, et la colere où ils mettent Orgon empêchent Damis de s'expliquer avec lui. Orgon a fait venir un Commissaire, et veut que les deux faux Damis soient punis. Isabelle se découvre, et tout s'éclaircit. Orgon rend à Damis la parole de son pere, et lui promet de le faire consentir à son mariage avec Isabelle; mais il veut mettre Clarice au couvent, et que l'on punisse Valere et Frontin, qui l'ont trompé les premiers, d'intelligence avec elle. Valere l'apaise, en lui apprenant qu'il vient d'hériter; et il en obtient enfin la main de Clarice.

JUGEMENS ET ANECDOTES
SUR
LES TROIS DAMIS.

« CETTE petite Comédie a beaucoup de rapport avec une aventure arrivée à Mademoiselle de Gournay, fille adoptive du célebre Montaigne, dit le Journal de Paris, n°. 161, 10 Juin 1785. Elle se faisoit une grande fête de recevoir chez elle le Marquis de Racan, connu par ses Poésies. Deux amis de ce dernier, sachant le jour où devoit se faire la visite, le préviennent et se font annoncer successivement sous son nom. Lorsque le véritable Racan survint, Mademoiselle de Gournay se crut jouée ; et, comme elle étoit d'une humeur très-colere, elle le prit par les épaules, et le poursuivit à grands coups de pantoufle.... L'Auteur de cette petite Piece décele, dans plusieurs scenes des dispo-

sitions marquées pour la bonne Comédie; mais il nous semble que l'arrivée du vrai Damis ne suit pas assez rapidement celle des deux premiers, ce qui refroidit l'effet de la situation. Du reste, le Dialogue est facile, et la versification agréable. »

« A tous égards la Comédie des trois Damis doit être distinguée de la plns grande partie des productions que les Théatres Forains nous fournissent. Son Auteur mérite particuliérement l'estime du Public et des Gens de Lettres, par le desir qu'il montre, dans sa Préface, de voir le Théatre des *Variétés*, transporté depuis quelques mois au Palais Royal, devenir une école où les jeunes gens, qui se sentent des dispositions pour composer des Ouvrages Dramatiques, essayent leurs forces, et que les Directeurs de ce Spectacle n'admissent jamais que des Pieces assez décentes pour mériter d'être représentées devant des Spectateurs délicats. On peut dire qu'il joint l'exemple au conseil qu'il donne, car sa Comédie approche beaucoup plus des Pieces du Théatre François que de celles que l'on compose ordinairement pour les Spectacles des Bou-

levards. » Lettre de M. le Prévost d'Exmes à l'Auteur du Journal de Nanci, insérée dans le n°. 5 de ce Journal, 1785.

« Un nouvel Acteur (le sieur Valville) a débuté dans cette Piece, par le rôle d'Orgon, et a montré du talent pour cet emploi, qu'il remplissoit en Province, avant d'entrer aux *Variétés.* » Affiches de Paris, n°. 104, 14 Avril de cette année.

LES TROIS DAMIS,

COMÉDIE

EN UN ACTE, EN VERS;

Représentée sur le Théatre des Variétés du Palais Royal, au mois d'Avril 1785.

PERSONNAGES.

ORGON.

CLARICE, Fille d'Orgon.

VALERE, Amant de Clarice.

DAMIS, Amant d'Isabelle.

ISABELLE, Amante de Damis, et déguisée en homme.

MARTON, Suivante d'Isabelle, et déguisée aussi en homme.

LISETTE, Suivante de Clarice.

FRONTIN, Valet de Valere.

PICARD, Laquais d'Orgon.

UN COMMISSAIRE.

La Scene est à Paris, chez Orgon.

LES TROIS DAMIS,

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

FRONTIN, LISETTE.

FRONTIN.

Tu me fais là, ma chere, un singulier accueil !
Toujours rempli d'amour, on vient en diligence
Rassurer tes esprits, mettre fin à ton deuil:
Peut-on payer ainsi près d'un an de constance ?

LISETTE.

Que veux-tu, mon ami ? rien n'est stable ici-bas.

FRONTIN.

Explique-toi.

LISETTE.

Va-t-en.

FRONTIN.

Au moins, dois-tu m'instruire...

LISETTE.

Je ne puis.

FRONTIN.

A Valere, enfin, que faut-il dire ?
Irai-je lui conter ?...

LISETTE.

Tout ce que tu voudras.

FRONTIN.

Fort bien ! Mais savez-vous, ma mie,
Que ce ton-là ne vous va pas,
Et que j'entends mal raillerie ?

LISETTE.

Eh bien ! tu peux rester. Dans cet appartement,
Monsieur Orgon à l'instant va paroître.
Il n'est pas fort civil : sans autre compliment,
Il pourra te jeter d'abord par la fenêtre ;
Je te le dis confidemment.

FRONTIN.

Je me range toujours du côté de la porte.

LISETTE.

C'est pour ton intérêt que j'en parle.

FRONTIN.

Il n'importe ;
Je saurai les raisons de l'accueil gracieux...

LISETTE.

Tu te trouveras mal de rester en ces lieux.
Il en est tems encore ; allons, crois-moi, détale.

FRONTIN.

Je nargue le danger. Nous sommes dans la salle,
J'ai fait des sauts plus périlleux.

LISETTE.

Eh bien ! sache que ma maîtresse
Doit épouser certain Monsieur Damis,
Que d'heure en heure on attend au logis.

FRONTIN.

Parbleu ! je m'en doutois. Et toi, non moins traîtresse...

LISETTE.

Il amene à sa suite un nommé Bourguignon,
Que l'on dit fort joli garçon.

FRONTIN.

Qu'il vienne, ce rival, qu'il vienne, et je le toise !....
(*A part.*)
Si, par hasard, il est poltron....
(*Haut.*)
Je saurai le traiter de la bonne façon.
Tu dis que ce Damis ?...

LISETTE.

Arrivé de Pontoise,
Ce soir même. Il est fils d'un vieil ami d'Orgon.

FRONTIN.

Vous ne rougissez pas d'une telle conduite !
Sexe perfide et déloyal !
Pauvre sot que j'étois ! pour arriver plus vîte,
J'ai manqué de crever mon malheureux cheval.

LISETTE.

C'est se fâcher à tort. Clarice aimoit Valere,
Et vous aviez trouvé le secret de me plaire,
Je l'avoûrai. Vous partez pour deux mois,
Afin de recueillir un très-gros héritage.
Vous ne revenez point : vous perdez tous vos droits ;
De notre liberté nous reprenons l'usage.

FRONTIN.

Oui : les absens ont tort.

LISETTE.

Sans doute.

FRONTIN.

Je le vois.

Penses-tu qu'hériter soit chose si facile,
Sur-tout chez Messieurs les Normands ?
On croit n'avoir point de parens,
C'est compter sans son hôte : il s'en présente mille,
Tous, selon la coutume, escortés de sergens.
Tantôt c'est un cousin qui vient d'un air modeste
De la succession vous demander un quart,
Tandis que la Justice, à qui l'on doit sa part,
Fait ses arrangemens pour empaumer le reste.
Tantôt certaine tante, à l'heure du dîner,
Venant rendre visite, ainsi qu'il est d'usage,
Entre la poire et le fromage,
Convient que son projet est de vous ruiner.
Un débiteur obtient un arrêt de défense;
Un rejetton bâtard vient réclamer un legs...
Que te dirai-je, enfin ? par trop d'impatience,
Nous avons perdu vingt procès.
Nous payons aujourd'hui doublement les épices.

LISETTE.

On doit vous savoir gré de pareils sacrifices.
Pour moi, j'en sens le prix.

FRONTIN.

Trêve de complimens :
Vous faites assez voir quels sont vos sentimens.
Adieu. Je vais annoncer à Valere
Que de Clarice il a perdu le cœur;
Que nous avons tous deux le malheur de déplaire;

Qu'assister à la noce est la seule faveur
Dont on puisse payer notre flamme sincere.

LISETTE.

Non; Clarice à ton maître a conservé sa foi.
Notre sexe est constant, plus qu'on ne l'imagine.

FRONTIN.

Malpeste! il y paroît.

LISETTE.

Clarice, Orgon et moi,
Nous ne connoissons pas l'époux qu'on lui destine;
Mais l'ordre paternel est pour nous une loi.

FRONTIN.

Ah! s'il en est ainsi, je réponds, sur ma vie,
Que le pere aura tort. Me voilà revenu!
Que ton cœur généreux noblement sacrifie
Cet aimable rival qui ne t'est pas connu.
Je cours vîte chercher mon maître;
Il saura de Clarice obtenir son pardon.
Dans un instant tu vas le voir paroître.

LISETTE.

Ce seroit tout gâter : ne sais-tu pas qu'Orgon?...

FRONTIN.

J'entends quelqu'un.

LISETTE.

C'est lui.

FRONTIN.

Penses-tu?

LISETTE.

Comment faire?

FRONTIN.

Ne peut-on se cacher ?

LISETTE.

Eh ! non.

FRONTIN.

Je suis perdu !

LISETTE.

Sortir quand je l'ai dit, étoit plus raisonnable.

FRONTIN.

J'en conviens.

LISETTE.

Il approche.

FRONTIN.

Il fait un bruit de diable !

LISETTE.

C'est qu'il a de l'humeur.

FRONTIN.

Que ne suis-je fondu !

(*Lisette et Frontin laissent le milieu du Théâtre libre à Orgon, qui ne les apperçoit pas d'abord. Ils se parlent bas pendant les premiers vers de la Scene suivante.*)

SCENE II.

FRONTIN, LISETTE, ORGON.

ORGON, *à part.*

Encor deux ou trois jours, et je fais maison nette ;
De ces animaux-là je veux être défait :
On sort pour un instant ; pas un maudit valet !
Oh ! parbleu ! nous verrons !... Ah ! vous voilà, Lisette ?
Quel est cet homme-là ?

FRONTIN, *saluant.*

C'est-là Monsieur Orgon ?

ORGON.

Lui-même, ne vous en déplaise.

FRONTIN.

Monsieur....

ORGON.

Eh bien ?

FRONTIN.

Monsieur, j'en suis bien-aise,
Car...

ORGON.

(*A Lisette.*)

De quoi s'agit-il ?... Il a l'air d'un fripon.

FRONTIN.

J'étois venu... de la part de mon maître....
Monsieur... Damis, que vous devez connoître,
Et je cours l'assurer que vous vous portez bien,

ORGON, *l'arrêtant.*

Un instant, mon ami; donnez-vous patience,
Votre message ici n'auroit servi de rien.
Que ne descendoit-il chez moi ?

FRONTIN.

La bienséance...

ORGON.

Je veux qu'il en agisse avec moi sans façon.

FRONTIN.

Ah ! Monsieur, vous êtes trop bon !

ORGON.

Et l'ami Lisidor, son pere,
Comment se porte-t-il ?

FRONTIN.

Mais,... comme à l'ordinaire.

ORGON.

Sa goutte empêchera qu'il ne vienne me voir ?

LISETTE, *à part.*

Il n'est pas mal-adroit, s'il se tire d'affaire.

FRONTIN, *à Orgon.*

Voilà ce qui le met, Monsieur, au désespoir.

ORGON.

Le bon-homme est cassé.

FRONTIN.

Vraiment, il est d'un âge...

ORGON.

Il n'est pas vieux.

FRONTIN.

Oh ! non.

ORGON.

Oui, Lisidor, je gage, -
A, tout-au-plus, ses soixante et dix ans?

FRONTIN.

Ah! vous le connoissez, Monsieur, depuis long-tems.

ORGON.

Nous avons fait tous deux la guerre en Allemagne.
Il me souvient encor de certaine campagne
Qui nous valut, ma foi! des succès éclatans.
C'est-là qu'il faisoit chaud! Un jour, à l'avant-garde,
Un boulet de canon emporta ma cocarde,
Et, peu civilement, renversa mon chapeau.

LISETTE, *à part.*

Ce début nous promet quelque chose de beau!

FRONTIN, *à Orgon.*

Comment! sans dire gare?

ORGON.

Oh! le fait est notoire.
Les plaisirs aux dangers succédoient à leur tour.
L'hiver, en garnison, les myrtes de l'amour
Se joignoient sur nos fronts aux palmes de la gloire.
Aux belles du pays, quand nous faisions la cour,
Nous savions quelquefois obtenir la victoire.

LISETTE, *à part.*

Voilà ce qui s'appelle une heureuse mémoire!

ORGON, *à Frontin.*

Lisidor sur ce point n'entendoit pas raison....
A-t-il encor chez lui sa jeune gouvernante?
Elle avoit les yeux noirs, et le regard fripon.
C'étoit, sur ma parole, une fille charmante!

FRONTIN.

Oh ! peste! je le crois : c'est un friand morceau !
Le plus joli corsage, et la plus fine peau!
Madame Lisidor en étoit très-jalouse ;
Si bien que le mari, pour plaire à son épouse...

ORGON.

Vous vous trompez, mon cher, car Lisidor est veuf :
Il a perdu sa femme en Juin cinquante-neuf.

FRONTIN.

Dans ce cas-là, Monsieur, j'ai grand tort de vous dire...

ORGON.

C'est qu'il a convolé ! hein ? Voilà le secret.
A son âge ! il est bon ! parbleu, nous allons rire !

FRONTIN, *riant aussi.*

Oh ! rien n'est si plaisant !

ORGON.

Allez, je suis discret ;
Vous avez, sans dessein, découvert l'aventure.

FRONTIN.

Ah ! c'est bien malgré moi, Monsieur, je vous assure.

ORGON.

Soyez tranquille à ce sujet ;
Je n'en parlerai point.

FRONTIN, *à part.*

Il me tient au supplice !

ORGON.

Dites-moi ; votre maître est toujours au service ?

FRONTIN.

(*A part.*) (*Haut.*)
A l'autre !... Eh ! oui, Monsieur.

ORGON.

ORGON.

Dans Poitou ?

FRONTIN.

Justement.

ORGON.

J'en suis très-satisfait ; c'est un beau régiment.

FRONTIN.

Il est, sans contredit, des plus beaux qu'il se fasse....

(*A part.*)

Mais on vient... Cette fois, voilà mon coup de grace ;
C'est Valere. Je n'ai qu'à préparer mon dos.
Essayons cependant...

SCENE III.

ORGON, FRONTIN, LISETTE, VALERE.

FRONTIN.

Vous venez à propos,

(*Bas à Valere.*)

Monsieur Damis, (Vous m'entendez, j'espere ?...)

(*Haut.*)

Pour saluer Monsieur votre beau-pere.

ORGON.

Soyez le bien-venu, mon cher Damis.

VALERE, *embarrassé.*

Monsieur....

Je suis, en vérité, votre humble serviteur.

FRONTIN, *bas à Valere.*

C'est répondre à merveille !

VALERE, *bas à Frontin.*

Est-ce qu'on extravague ?

FRONTIN, *bas à Valere.*

Je conçois que ceci doit vous paroître vague :
Ne perdez point la tête.

ORGON, *bas à Frontin.*

Il me semble interdit ?

FRONTIN, *à Orgon.*

Il est un peu distrait.

ORGON, *à Frontin.*

C'est un signe d'esprit....

(*A Valere.*)

Je te vois avec joie entrer dans ma famille,
Mon cher, et dès ce soir, je te donne ma fille.

VALERE.

En m'accordant sa main vous comblez tous mes vœux ;
Plus que vous ne pensez mon ame en est ravie.

ORGON.

Je ferai son bonheur en te rendant heureux.
Oui ; j'en ai pour garant ta physionomie.

VALERE.

Tant de bonté, Monsieur, me flatte et me confond.

ORGON.

Voilà mon caractere à moi ; je suis tout rond,
Un peu vif quelquefois : alors je fais tapage ;
Mais c'est bientôt passé.

FRONTIN, *à part.*

Je redoute l'orage.

ORGON.

Ton pere est mon ami, depuis plus de trente ans.
Tiens, nous parlions de lui... Mais... il a dû m'écrire?

FRONTIN.

Y songez-vous, Monsieur? sa goutte!

VALERE.

De long-tems
Il n'a quitté le lit.

FRONTIN.

Il souffre le martyre.

ORGON.

Dans sa derniere Lettre il ne m'en disoit rien.

VALERE.

Il craignoit d'affliger votre cœur trop sensible.

ORGON.

Que je le plains!

FRONTIN.

Monsieur, je le crois bien;
Car la goutte est un mal terrible!
Il est causé, dit-on, par certaines humeurs....
C'est pourquoi les goutteux sont sujets aux douleurs.

VALERE, *à Orgon.*

Obligé de sortir pour affaire qui presse,
Permettez-vous, Monsieur, qu'un instant je vous laisse?

ORGON.

Libertas, mon ami.

VALERE, *malignement, à Frontin.*

Tu peux rester, Frontin.

FRONTIN.

Non, Monsieur, l'on m'attend au cabaret voisin.

ORGON, *à Valere.*

Faites venir votre bagage,
Tout uniment chez moi.

VALERE.

Je craindrois...

ORGON.

Non, mon cher,
Nous devons tous les deux ne faire qu'un ménage.

FRONTIN, *à part.*

Ouf! J'avois grand besoin, pour moi, de prendre l'air.

(*Frontin, Lisette et Valere sortent.*)

SCENE IV.

ORGON, *seul.*

PAS mal ce garçon-là! Il paroît doux et sage:
Il doit faire, à coup sûr, un excellent mari.
J'avois peur de trouver en lui quelqu'étourdi:
Au contraire; il est mûr, et très-mûr pour son âge.
Clarice, j'imagine, approuvera mon choix.
Que lui faut-il de plus? Fortune, esprit, figure:
Bien souvent c'est la part de trois.
Que je vais me trouver allégé d'un grand poids!
Fille de dix-sept ans peut donner tablature.

SCENE V.

ORGON, PICARD.

PICARD, *annonçant.*

Monsieur Damis.

(Il sort.)

ORGON.

Quoi ! déja de retour ?

SCENE VI.

ORGON ; ISABELLE, MARTON, *en hommes.*

ORGON, *à part.*

Que veulent ces gens-ci ?

(Isabelle salue d'un air timide.)

(Haut.)

Bon jour, Monsieur, bon jour.

ISABELLE.

Je vous crois prévenu, Monsieur, sur ma visite ?

ORGON.

La nouvelle par vous m'en vient dans ce moment.

ISABELLE.

Par Monsieur Lisidor cette Lettre est écrite ;
Lisez.

(Orgon lit.)

ORGON.

Rien n'est égal à mon étonnement!
C'est pousser loin l'effronterie !

ISABELLE, *à part.*

(*Haut.*)

Ciel ! tout est découvert !... Cet accueil me surprend.

ORGON.

Pardon, Monsieur, je vous supplie.
Je viens de recevoir le plus hardi fripon,
Un passé maître en fourberie.

ISABELLE.

Comment ?

ORGON.

Qui se présente à moi sous votre nom !

ISABELLE, *à part.*

Damis déja venu ! Cela n'est pas possible.

ORGON.

C'est me faire, à ma barbe, un affront trop sensible,
Et je veux en avoir raison.

ISABELLE.

Monsieur, si vous doutiez....

ORGON.

De vous ? ah ! Dieu m'en garde !
Cette Lettre d'ailleurs m'ôteroit tout soupçon.
A revenir ici, parbleu ! s'il se hasarde,
Il me le paîra cher... Convenez avec moi
Que c'est un tour pendable ?

ISABELLE.

Oui, sans doute.

ORGON.

A ma place,

Dites, que feriez vous ?

ISABELLE

Ma foi!....

Je ne sais trop.

ORGON.

Une pareille audace

Doit exciter aussi votre ressentiment,
Mon ami; car enfin, c'est votre nom qu'on prend.

ISABELLE.

Certes ! . . .

ORGON.

Deux jours plus tôt il épousoit ma fille.
Hein ? l'histoire, je pense auroit été gentille;
Comme elle eût donné lieu de rire à mes dépens !

ISABELLE.

On se fût égayé sur un pareil chapitre.

ORGON.

Ils auroient pris la dot, en écus bien sonnans.
Cherche après.... Mais voyons, finissons cette épître.

« C'est Damis qui vous remettra la présente, mon ami, » ou plutôt c'est votre gendre. Unissez-le promptement à votre aimable fille, et venez tous ensemble » me voir, pour que je partage leur bonheur. Graces » à Dieu, je jouis de la meilleure santé pour mon âge...

(*A part.*)
Les coquins ! il gardoit le lit depuis long-tems.

» Je jouis de la meilleure santé pour mon âge, et j'espere que cet événement va me rajeunir de dix années.

» Sur-tout point de délai; car je ne vous cacherai pas
» que mon fils a eu l'intention d'épouser une certaine
» Isabelle, qui n'est point du tout son fait.

(Il continue de lire bas.)

ISABELLE, *à part.*

Il va me deviner. Quel trouble je ressens!

ORGON, *lisant.*

» Votre serviteur et ami Lisidor. A Pontoise. »

Le papa Lisidor me conte les nouvelles.
Comment, petit fripon, vous étiez amoureux!

ISABELLE.

Monsieur....

ORGON.

(A part.)

Rassurez-vous. Il a l'air tout honteux.

(Haut.)

Il n'est point défendu de courtiser les belles.
Je fus jeune autrefois: il m'en souvient encor.
La Dame en question est un petit trésor,
N'est-il pas vrai, mon cher? Hein?

ISABELLE.

Ce sont des chimeres...

ORGON.

Il est tant de beautés qui ne sont pas séveres.
Damis, nous sommes sans témoins,
Vous a-t-elle coûté bien des vœux, bien des soins?
Combien de tems a-t-il fallu conter fleurette?
Est-elle prude, ou bien coquette?
L'une et l'autre, peut-être: oui, car cela dépend

Et de la circonstance, et sur-tout du moment.
Eh ! quoi donc ? ce discours vous fait baisser la vue ?

ISABELLE.

Isabelle, Monsieur, ne vous est pas connue.
Vous la jugez un peu légérement.
Croyez qu'elle est honnête et sage.

ORGON.

De la discrétion ! Comment donc ? à votre âge !
Mais si vous le voulez, nous n'en parlerons plus.

ISABELLE.

Oui, c'est perdre le tems en propos superflus.
Revenons à votre aventure.

ORGON.

Ah ! vous êtes méchant. C'est rouvrir ma blessure.

ISABELLE.

Vous connoissez le sexe : il est souple et rusé....

ORGON.

Dites faux, mon ami ; car c'est par-là qu'il brille.

ISABELLE.

Je songeois tout à l'heure au Damis supposé ;
Si c'étoit quelque amant épris de votre fille,
Qui, pour la voir, conduit par son amour....
Hein ?

ORGON.

La réflexion est d'une bonne espece.
Mais non, mon cher, pour un semblable tour,
Non, ce n'est point à moi que l'on s'adresse.

ISABELLE.

Souvent les plus adroits sont trompés.

ORGON.

Je suis fin.
Il faut pour me duper s'être levé matin.
Je devine *primo* les gens à la figure;
C'est un don merveilleux, un tact particulier,
Dont sans doute en naissant m'a doué la nature!
Quand j'ai vu mon fripon, d'abord à sa tournure,
En moi-même j'ai dit, c'est un aventurier.
Mais, puisque vous allez entrer dans ma famille,
Je vous dois des détails au sujet de ma fille.
Son cœur est libre et neuf; elle n'aime que moi.
Pour gendre, l'an dernier, l'on m'offrit un Valere,
Jeune homme fort bien né, que je ne connois guere,
Ne l'ayant jamais vu. Pour tout bien, tout emploi,
Il n'avoit que l'espoir d'un fort gros héritage,
Qui devoit lui venir d'un oncle bas-Normand,
Que je crois encor bien vivant:
Je le refusai net. Clarice, en fille sage,
A sans doute oublié, même jusqu'à son nom.

ISABELLE.

Ah! croyez que mon cœur n'admet aucun soupçon.

ORGON.

Mon ami, faisons mieux. Vous entrerez chez elle,
Tandis que de mes deux vauriens
J'irai voir si l'on peut avoir quelque nouvelle.

ISABELLE.

(*A Marton.*)

J'y consens avec joie.... Attends-moi, je reviens.

(*Orgon et Isabelle sortent.*)

SCENE VII.

MARTON, *seule.*

J'AVOIS grand'peur que ma chere maîtresse
Ne soutînt mal cette explication.
Ma foi ! vivent les gens qui vantent leur finesse !
C'est un bien bon humain que ce Monsieur Orgon !
Reste à savoir si l'on voudra nous rendre
Les amans fugitifs que nous venons reprendre.
Quel que soit notre sort, je tiens à mon projet;
Oui : je veux de ma main étrangler le valet.
Bien loin que cet habit me gêne, ou m'embarrasse,
Au contraire, il m'inspire une certaine audace....
Mais voici la soubrette. Amusons-nous un peu :
Si la belle m'écoute, elle verra beau jeu.

SCENE VIII.

MARTON, LISETTE.

MARTON.

JE suis l'humble valet de l'aimable suivante.

LISETTE.

Du joli confident je suis bien la servante.

MARTON, *à part.*

Elle me déplaît fort.

LISETTE, *à part.*

Il n'est pas à mon gré.

MARTON, *à part.*

Elle a l'air d'une prude.

LISETTE, *à part.*

Il paroît bien sucré.

MARTON.

J'ai couru le pays, j'ai même fait la guerre;
J'ai vu la cour, la ville et beaucoup d'autres lieux,
Le tout sans rencontrer, ma chere,
Un minois aussi fin et de si charmans yeux.

LISETTE.

Vous allez me rendre confuse,
En me tenant ainsi des propos trop galans.

MARTON.

Vos attraits seront mon excuse;
(*A part.*)
Ils sont délicieux, d'honneur!.... Comme je mens!

LISETTE, *à part.*

Ce n'est qu'un petit fat, je m'en étois doutée.

MARTON, *à part.*

De ce tendre début son oreille est flattée.
(*Haut.*)
Mais c'est perdre le tems en frivoles discours;
Parlons plutôt...

LISETTE.

De quoi?

MARTON.

De quoi? de nos amours.
Pour moi je suis tout feu. Permettez que ce gage...
(*Elle veut embrasser Lisette.*)

LISETTE.

De quel droit, s'il vous plaît?

MARTON.

Mais, du droit de l'usage,
Qui ne veut pas qu'un confident,
Suivant son maître en amoureux voyage,
Dorme ou s'ennuie en l'attendant.

LISETTE.

Vous me paroissez prompt!

MARTON.

C'est ainsi qu'il faut être;
Le sexe ne hait pas qu'on soit expéditif.
D'ailleurs, lorsque l'amour d'un cœur se rend le maître,
C'est un coup de tonnerre; il perce jusqu'au vif.
Ainsi, ma belle enfant, le cœur plein de vos charmes,
Si je trouve l'instant heureux....

LISETTE.

Vous êtes donc bien dangereux?

MARTON.

Je conviens que souvent on m'a rendu les armes.

LISETTE.

Un aveu si modeste exige de ma part,
Que je m'explique avec franchise.

MARTON.

J'aime beaucoup que l'on parle sans fard.

LISETTE.

Mon cœur jamais ne se déguise.
Je vous dirai donc, franchement,
Que votre esprit, votre figure,
Votre ton décidé, votre leste tournure,
Et sur-tout ce vif enjouement
Que vous tenez de la nature,
Vous rendent fort intéressant !
Voilà mon premier point.

MARTON.

Vîte, au second, ma chere.

LISETTE.

Tant d'agrémens que l'on rencontre en vous,
Ont dû vous mériter des triomphes bien doux;
Mais ils font à mes yeux un effet tout contraire,
Et vous avez, mon cher, le don de me déplaire.

MARTON.

Allons ! vous plaisantez.

LISETTE.

Non, rien n'est plus certain :
Votre fierté, peut-être en gronde;
Mais si tous deux nous étions seuls au monde,
Je craindrois fort d'en voir la fin.

MARTON.

Ah ! votre rigueur m'assassine;
C'est faire à mon mérite un affront trop cruel.

LISETTE, *à part.*

Voilà mon fat puni !

MARTON, *à part.*

Rien de plus naturel.
J'ai su tromper ses yeux, mais son cœur me devine.

LISETTE.

Vous avez entendu mon plus sincere aveu.
Sur-tout point de rancune. Adieu.
(*Elle sort.*)

SCENE IX.

MARTON, *seule.*

LE début promettoit une meilleure issue ;
D'un grand fonds de vertu cette fille est pourvue.
Quoi ! cet air petit-maître, un langage flatteur,
Amusent son esprit sans chatouiller son cœur !
Elle n'est donc pas femme ? Oh ! sa froideur me pique.
Elle peut se vanter, ma foi ! d'être l'unique ;
Car près d'elle j'avois cet air pressant qu'il faut...
Ma mémoire, en cela, ne peut être en défaut.
Je n'y conçois plus rien.... Mais j'entends Isabelle.

SCENE X.

MARTON, ISABELLE, CLARICE.

CLARICE.

VOTRE amant à ce point peut-il trahir sa foi,
Madame ? à tant d'attraits seroit-il infidele ?
Ah ! daignez compter sur mon zele:
De servir vos desseins je me fais une loi.

ISABELLE.

Oui, Damis qui m'avoit su plaire,
Ose briser des nœuds formés depuis long-tems;
Il obéit aux ordres de son pere,
Et manque à ses engagemens.
Il vient s'unir à vous, à vous, qui, jeune et belle,
Méritez un cœur pur et tout rempli de vous.

CLARICE.

Non, non, jamais Damis ne sera mon époux.

ISABELLE.

C'est à moi de venger une offense cruelle.
De l'amour outragé qu'il redoute les coups.
Je vis hier l'ingrat: plus aimable et plus tendre,
Il vouloit de mon cœur éloigner le soupçon;
Mais j'étois prévenue, et j'ai su lui surprendre
La Lettre que son pere écrivit pour Orgon...
A vous, enfin, je me suis fait connoître;
J'ai jugé, d'après moi, votre cœur généreux.
Vous permettez que je reste en ces lieux,
Où nous devons bientôt voir arriver le traître.

Je veux d'abord me soustraire à ses yeux,
Et quand il sera tems, il me verra paroître.

CLARICE.

Ah! croyez que Damis va se juger alors.
Il rougira d'être volage;
A vos genoux, Madame, il expîra ses torts,
Ne rejettez pas mon présage.
Mais qui sait si, dans ce moment,
Où vous soupçonnez votre amant,
Lui-même n'est pas la victime
De la loi rigoureuse et de l'ordre cruel
Que lui prescrit le pouvoir paternel?
Et si toujours rempli d'un amour légitime....

ISABELLE.

Croyez-vous que l'espoir me soit encor permis?

CLARICE.

Pour moi, je vais déclarer à mon pere
Que mon cœur n'est plus libre, et que j'aime Valere;
Que, le fût-il encor, je méprise Damis,
Si son ame est fausse et légere.

ISABELLE.

Puisse l'amant qui sait vous plaire,
De ce que vous valez connoître tout le prix!

CLARICE.

Moi-même j'accusai Valere d'inconstance;
A tort je soupçonnois son cœur.
Aux dépens de notre bonheur,
Nous nous laissons tromper souvent par l'apparence.

ISABELLE.

Ah! je commence à concevoir

Que peut-être trop tôt mon ame s'est troublée.
Depuis que vous m'offrez l'espoir,
Je suis à moitié consolée.

SCENE XI.

CLARICE, ISABELLE, MARTON, ORGON.

ORGON, *à part.*

On a vu, près de la maison,
Mes deux coquins en sentinelle.
Ils reviendront, sans doute, et j'en aurai raison...
(*Appercevant Clarice.*)
Ah! vous voilà, Mademoiselle:
Rentrez tous, s'il vous plaît, dans cet appartement.

CLARICE.

Mon pere...

ORGON.

Allez vîte, et pour cause:
Et de vous présenter attendez le moment.
(*Clarice, Isabelle et Marton rentrent.*)

SCENE XII.

ORGON, *seul.*

Le faux Damis va me payer comptant
Tous les embarras qu'il me cause.
Le Commissaire est averti :
Au premier signe il vient avec main-forte.
C'étoit là le meilleur parti....
Voilà quelqu'un, je crois : j'entends ouvrir la porte.

SCENE XIII.

PICARD, ORGON.

PICARD.

C'est encore un Damis qui demande à vous voir ;
Celui-ci vient en poste, et descend de voiture.

ORGON.

Un Damis ! Il en pleut. L'étonnante aventure !
Allons, faites entrer ; il faut le recevoir.

SCENE XIV.

PICARD, ORGON, DAMIS.

ORGON.

C'EST à Monsieur Damis que je parle, sans doute?

DAMIS.

Pour vous servir, Monsieur.

ORGON, *à part.*

C'est un fieffé fripon;

(*Haut.*)

Je le vois dans ses yeux.... Parlez, je vous écoute;
A quoi puis-je vous être bon?

DAMIS.

Vous ne l'ignorez pas, je pense?
Ainsi, permettez donc que cet embrassement,
Du meilleur de mon cœur...

ORGON, *lui tournant le dos.*

Doucement, doucement.

(*A part.*)

Modérez ce transport.... Mais voyez l'impudence!

DAMIS, *à part.*

Le beau-pere, je crois, n'est pas fort caressant.
(*Haut.*)
Un tel accueil, Monsieur, a droit de me surprendre.

ORGON.

(*A part.*)

C'est fort mal fait à moi.... Son embarras est clair.

DAMIS.

J'étois éloigné de m'attendre....

ORGON.

Que n'arriviez-vous dès hier ?
J'eusse peut-être mieux reçu votre visite.

DAMIS.

Daignez vous expliquer, Monsieur, ou bien je sors.
Je suis traité par vous...

ORGON.

Selon votre mérite.

DAMIS.

Ah ! c'en est trop, et je vous quitte.

ORGON, *l'arrêtant.*

Oh ! morbleu ! vous n'irez dehors,
Qu'escorté par le Guet et par un Commissaire,
Lequel de vous répondra, corps pour corps,
Et vous saurez comment on punit un faussaire.

DAMIS.

Etes-vous dans votre bon sens ?
Car il est parfois des momens
Où notre esprit s'absente.

ORGON.

Oui, j'ai perdu la tête.
Je suis un fou qu'il faut lier,
Et vous un garçon fort honnête,
Dont j'ai tort de me défier.

DAMIS, *à part.*

Cet homme assurément a la tête frappée.

ORGON, *à part.*

Il cherche à colorer cette belle équipée.

DAMIS, *à Orgon.*

Monsieur, remettez-vous; je m'appelle Damis.
Mon pere, Lisidor, un de vos bons amis,
Vous demanda pour moi votre fille Clarice,
Croyant, par un hymen propice,
Assurer à jamais le bonheur de son fils.
Je ne puis aujourd'hui remplir cette espérance:
Par des sermens je suis lié,
Et l'amour, malgré moi, me tient sous sa puissance.
J'ai recours à votre amitié:
Je crains d'allumer la colere
D'un pere tendre, mais sévere,
En m'opposant à ses desseins;
Et, pour rompre ce mariage,
J'ai cru prendre un parti plus sage,
En remettant, Monsieur, mon sort entre vos mains.
Je venois vous prier d'arranger cette affaire.

ORGON.

C'est l'entendre à merveille! Il n'est point en défaut,
Et sait changer un plan, quand il est nécessaire....
Nous nous arrangerons devant le Commissaire:
Je vous l'ai déja dit, il va venir bientôt.

DAMIS, *vivement.*

C'est trop long-tems ici jouer la Comédie!
Le rôle que je fais....

ORGON.

Est des mieux soutenus;
Mais il finira mal, car votre fourberie
Va paroître au grand jour.... Picard, sans tarder plus,
Faites venir Damis mon gendre.

(*Picard sort.*)

DAMIS.

Votre gendre ! Damis !

ORGON.

Oui, lui-même, Monsieur.
Vous allez le voir et l'entendre.

DAMIS, *avançant vers la coulisse.*

Quel peut être cet imposteur
Qui....

SCENE XV.

ORGON, DAMIS, ISABELLE, CLARICE.

DAMIS, *appercevant Isabelle.*

MAIS.... que vois-je ? O Ciel !

ORGON, *à part.*

Il commence à comprendre.
C'est un coup de Théatre ! Il est des plus surpris.

DAMIS, *à part.*

Isabelle en ces lieux !

ISABELLE, *à part.*

Que mon ame est émue !

ORGON, *à part.*

Il reste planté là, droit comme une statue :
Il ne s'attendoit pas à voir ici Damis !
(*Haut.*)
Eh bien ! ce Cavalier vous fait baisser la vue ?

DAMIS, *à Isabelle.*

Je parois coupable à vos yeux.
Je l'avoûrai....

ORGON.

Gardez, s'il vous plaît, vos aveux;
C'est tantôt qu'il faudra les faire....
(*A part.*)
Et nous, avertissons vîte le Commissaire.

(*Il sort.*)

SCENE XVI.

DAMIS, ISABELLE, CLARICE.

ISABELLE.

DAMIS paroît surpris de me voir en ces lieux.
Il ne croyoit pas qu'Isabelle
Seroit témoin des nouveaux nœuds
Que vient former un amant si fidele.

DAMIS.

Par Isabelle, aujourd'hui condamné,
Oui, Madame, en effet, Damis est étonné.
Peut-être qu'en cette aventure,
Vous l'eussiez dû juger avec moins de rigueur,
Et vous garder, sur-tout, de penser que son cœur
Fût devenu lâche, ingrat et parjure.

ISABELLE.

Quoi! ce départ mystérieux....

CLARICE.

CLARICE.

Cachoit un dessein favorable:
Je vous l'ai dit.

ISABELLE.

Damis n'est pas coupable!
Ah! que je dois le paroître à ses yeux.

DAMIS, *vivement.*

Non, jamais l'amour ne peut l'être,
Chere Isabelle; et ce transport jaloux,
Je le chéris, puisqu'il me fait connoître
Que Damis est aimé de vous.

ISABELLE.

Vous m'avez coûté bien des larmes,
En me cachant votre projet.

DAMIS.

Je vous en ai fait un secret
Pour ne point vous causer d'alarmes....
Daignez me pardonner : je veux à vos genoux,
Pour expier mes torts....

ISABELLE.

Damis, relevez-vous.

SCENE XVII.

DAMIS, ISABELLE, CLARICE, ORGON, UN COMMISSAIRE.

ORGON, *à Isabelle.*

Mon gendre, tenez bon : point de foiblesse humaine.
Ce digne homme de loi, que tout exprès j'amene,
Va démêler ceci.

LE COMMISSAIRE.

Je ferai mon devoir.

CLARICE, *à Isabelle.*

Madame, en vérité, je suis au désespoir....

LE COMMISSAIRE.

Nous allons débuter par l'interrogatoire.
(*A Isabelle.*)
D'abord, n'êtes-vous pas le légitime fils,
Du moins autant qu'on le peut croire,
Du Seigneur Lisidor ? N'êtes-vous pas Damis ?

DAMIS.

Non.

CLARICE.

Non.

ISABELLE.

Non.

ORGON.

Comment non !

ISABELLE.

Non ; je suis Isabelle.

ORGON.

Isabelle !

DAMIS.

Oui, Monsieur.

CLARICE.

Oui, mon pere, c'est elle.

(Orgon reste comme pétrifié.)

LE COMMISSAIRE.

Nous pouvons procéder en cette occasion,
Et contre la susdite intenter action ;
Disant que ses habits, étrangers à son sexe,
Auroient dudit Orgon tenu l'esprit perplexe :
Exposant à la Cour que c'est un vrai larcin,
Et qu'un individu de genre féminin
Ne doit point, au mépris des loix et de l'usage,
Supprimer les jupons et s'habiller en Page.

ORGON.

Non, je n'en reviens pas, Prendre un pareil menton
Pour celui d'un mari !

ISABELLE.

Recevez mes excuses.

ORGON.

Je suis complettement la dupe de leurs ruses.

ISABELLE.

Pardonnez-moi, Monsieur, si dans votre maison,
Sous ce déguisemeut à mes desseins utile....

ORGON.

Oh ! vous m'avez joué, comme un franc imbécille.

LE COMMISSAIRE.

Elle en convient : *Ergo*, le délit est complet.
Le travestissemrnt prouve un malin projet.

DAMIS.

Reconnoissez en moi le Damis véritable.
J'ose attendre de vous un accueil favorable.
Vous le voyez, Monsieur, par l'amour engagé....

ORGON.

Soyez libre, Monsieur; prenez votre congé....
Mais on vient.... C'est....

SCENE XVIII et derniere.

DAMIS, ISABELLE, CLARICE, ORGON, LE COMMISSAIRE, FRONTIN, VALERE.

ORGON.

PARBLEU ! Monsieur le Commissaire,
Ce drôle se présente ici fort à propos :
Il faut le faire pendre.

FRONTIN.

Il n'est pas nécessaire.

ORGON.

Tu n'échapperas pas !

FRONTIN.

Vous saurez en deux mots....

ORGON, *appercevant Valere.*

Bon ! voilà son consort.

LE COMMISSAIRE.

Messieurs, je vous arrête.

VALERE.

Un moment.

ORGON, *au Commissaire.*

Ne mollissez pas.

FRONTIN.

Daignez auparavant....

LE COMMISSAIRE.

Néant à la Requête.

VALERE.

Mais, Monsieur.... .

LE COMMISSAIRE.

La Justice exige en pareil cas....

VALERE.

(*A Orgon.*)

Que je sois entendu. Monsieur, je suis Valere:
Je venois vous offrir mon hommage sincere;
(*Montrant Frontin.*)
Ce maraud m'a forcé, je ne sais trop pourquoi....

ORGON.

Brisons court là-dessus. Que voulez-vous de moi?

VALERE.

Vous connoissez, Monsieur, mon rang et ma famille;
J'aime, depuis long-tems, Clarice votre fille:
Elle me voit, je pense, avec quelque bonté;
Ne vous refusez pas à ma félicité.

ORGON, *à Clarice.*

Vous connoissiez Monsieur? Fort bien, Mademoiselle!
Mettre en défaut ma pénétration,

Et se passer ainsi de ma permission !
Vraiment, cette conduite est belle !

CLARICE.

Mon pere....

VALERE.

Pardonnez....

DAMIS.

Monsieur....

ORGON.

Soins superflus.

ISABELLE.

Si ma voix près de vous....

ORGON.

Qu'on ne m'en parle plus.
Je saurai soutenir l'autorité d'un pere....
(*A Clarice.*)
Et vous retournerez au Couvent dès ce soir.

VALERE.

Avec quelle rigueur vous m'ôtez tout espoir !
D'un parent assez riche, unique légataire,
J'ai cru....

ORGON.

Votre oncle est mort ?

FRONTIN.

Nous l'avons mis en terre.

ORGON, *à part.*

Le cas est différent.

VALERE.

Daignez combler nos vœux;
Vous pouvez, d'un seul mot, faire ici deux heureux.

ORGON.

Clarice, qu'en dis-tu?

CLARICE.

Moi?

ORGON.

Parle en conscience.

CLARICE.

Mon pere, en vérité, je n'ose....

ORGON.

Il faut oser.

CLARICE.

Mais.... si vous m'ordonniez....

ORGON

Par pure complaisance,
Tu te laisserois épouser.
C'est fort bien! Je pourrois, sans être ridicule,
Sur cet hymen montrer quelque scrupule.
Vous avez fait un choix, m'avez-vous consulté?
S'engage-t-on ainsi sans l'aveu de son pere?
De plus, n'a-t-on pas dérouté,
Par cent détours adroits, ma prudence ordinaire?
Mais je veux oublier tous les torts de ce jour:

Je ne m'oppose point, Valere, à votre amour.
(A Damis.)
Pour vous, Monsieur Damis, qu'une erreur excusable
Me fit prendre pour un fripon,
Je vous en demande pardon.
Je ferai mes efforts pour qu'un nœud favorable,
(En montrant Isabelle.)
A ce beau Cavalier assure votre nom.

LE COMMISSAIRE.

Vous ne requérez plus mon petit ministere ;
Adieu : j'étois bien sûr de finir cette affaire.

FIN.

DE L'IMPRIMERIE DE LA VEUVE VALADE.

TABLE

DES DOUZE VOLUMES

De la premiere Année (1784) de la Petite Bibliotheque des Théatres.

THÉATRE FRANÇOIS, TRAGÉDIES.

Tome premier.

CHEF-D'ŒUVRE DE MAIRET.

CHEF-D'ŒUVRE DE DU RYER.

THÉATRE FRANÇOIS, COMÉDIES.

Tome premier.

CHEF-D'ŒUVRES DE QUINAULT.

Vie de Quinault, Catalogue de ses Pieces, précédés de son Portrait.

LA MERE COQUETTE, ou LES AMANS BROUILLÉS, Comédie en cinq actes en vers, précédée du Sujet, des Jugemens et Anecdotes.

L'AMANT INDISCRET, ou LE MAITRE ÉTOURDI, Comédie en cinq actes, en vers, précédée d'une Épître dédicatoire, du Sujet, des Jugemens et Anecdotes.

LE DIEU MARS DÉSARMÉ, Allégorie en un acte, en vers, précédée d'une Lettre aux Rédacteurs, &c.

THEATRE ITALIEN, COMÉDIES.

Tome premier.

CHEF-D'ŒUVRES DE LA DREVETIERE DE L'ISLE.

Vie de la Drevetiere de l'Isle, Catalogue de ses Pieces.

ARLEQUIN SAUVAGE, Comédie en trois actes, en prose, précédée du Sujet, des Jugemens et Anecdotes, et suivie d'un Vaudeville gravé.

THIMON LE MISANTROPE, Comédie en trois actes, en prose, avec Prologue, précédée d'une Préface, du Sujet, des Jugemens et Anecdotes.

LE FAUCON, ou LES OIES DE BOCACE, Comédie en trois actes, en prose, précédée du Sujet, des Jugemens et Anecdotes, et du Catalogue des Comédies du Faucon, et suivie d'un Vaudeville gravé.

THÉATRE FRANÇOIS, TRAGÉDIES.

Tome second.

CHEF-D'ŒUVRE DE ROTROU.

Vie de Rotrou, Catalogue de ses Pieces, précédés de son Portrait.

VENCESLAS, Tragédie en cinq actes, précédée d'une Épître dédicatoire, du Sujet, des Jugemens et Anecdotes.

CHEF-D'ŒUVRE DE TRISTAN L'HERMITE.

Vie de Tristan l'Hermite, Catalogue de ses Pieces, précédés de son Portrait.

MARIAMNE, Tragédie en cinq actes, précédée d'une Épître dédicatoire, d'un Avertissement, d'une Note des Rédacteurs, des Jugemens et Anecdotes, et du Catalogue des Tragédies de Mariamne.

THÉATRE FRANÇOIS, COMÉDIES.

Tome second.

CHEF-D'ŒUVRES DE PHILIPPE POISSON.

Vie de Philippe Poisson, Catalogue de ses Pieces.

LE PROCUREUR ARBITRE, Comédie en un acte, en vers, précédée du Sujet, des Jugemens et Anecdotes.

ALCIBIADE, Comédie en trois actes, en vers, précédée d'une Préface, du Sujet, des Jugemens et Anecdotes.

L'IMPROMPTU DE CAMPAGNE, Comédie en un acte,

en vers, précédée du Sujet, des Jugemens et Anecdotes.

LE MARIAGE FAIT PAR LETTRES DE CHANGE, Comédie en un acte, en vers, précédée du Sujet, des Jugemens et Anecdotes, et suivie d'un air gravé.

LES RUSES D'AMOUR, Comédie en trois actes, en vers, précédée du Sujet, des Jugomens et Anecdotes.

THÉATRE ITALIEN, COMÉDIES.

Tome second.

DANAUS, Tragi-Comédie, avec trois Intermedes, de la Drevetiere de l'Isle, précédée d'une Note des Rédacteurs, et suivie d'un Vaudeville gravé.

LE VALET AUTEUR, Comédie en trois actes, en vers libres, de la Drevetiere de l'Isle, précédée du Sujet, des Jugemens et Anecdotes.

CHEF-D'ŒUVRES D'AUTREAU.

Vie d'Autreau, Catalogue de ses Pieces.

LE PORT A L'ANGLOIS, ou LES NOUVELLES DÉBARQUÉES, Comédie en trois actes, en prose, précédée du Sujet, des Jugemens et Anecdotes, et suivie de quelques airs gravés.

THÉATRE FRANÇOIS, TRAGÉDIES.

Tome troisieme.

CHEF-D'ŒUVRE DE LONGE-PIERRE.

Vie de Longe-Pierre, Catalogue de ses Pieces, précédés de son Portrait.

Médée, Tragédie en cinq actes, en vers, précédée d'une Préface, du Sujet, des Jugemens et Anecdotes, et du Catalogue des Tragédies de Médée.

CHEF-D'ŒUVRE DE GUYMOND DE LA TOUCHE.

Vie de Guymond de la Touche.

Iphigènie en Tauride, Tragédie en cinq actes, en vers, précédée d'une Épître dédicatoire, du Sujet, des Jugemens et Anecdotes.

La Mort de Solon, Tragédie en cinq actes, en vers, précédée du Sujet et d'une Note des Rédacteurs.

THÉATRES FRANÇOIS, COMÉDIES.

Tome troisieme.

La Magie de l'Amour, Comédie Pastorale, en un acte, en vers, par Autreau, précédée d'une Préface, du Sujet, des Jugemens et Anecdotes, et suivie d'un Vaudeville gravé.

Les Faux Amis démasqués, Comédie en cinq actes, en vers, par Autreau, précédée du Sujet, des Jugemens et Anecdotes.

Le Somnambule, Comédie en un acte, en prose, précédée du Sujet, des Jugemens et Anecdotes.

Le Cercle, ou La Soirée a la Mode, Comédie Épisodique, en un acte, en prose, de Poinsinet, précédée d'une Épître dédicatoire, du Sujet, des Jugemens et Anecdotes, et suivie d'un air gravé.

THEATRE ITALIEN, COMÉDIES LYRIQUES.

Tome premier.

ŒUVRES DE POINSINET.

Vie de Poinsinet, Catalogue de ses Pieces, précédés de son Portrait.

Le Sorcier, Comédie-Lyrique, mêlée d'Ariettes, en deux actes, Musique de M. Philidor, précédée d'une Épître dédicatoire, du Sujet, des Jugemens et Anecdotes, et suivie de quelques airs gravés.

Tom Jones, Comédie-Lyrique, en trois actes, Musique de M. Philidor, précédée d'une Épître dédicatoire, du Sujet, des Jugemens et Anecdotes, et suivie de quelques airs gravés.

ŒUVRES DE BAURANS.

Vie de Baurans.

La Servante Maitresse, Comédie en deux actes, mêlée d'Ariettes, précédée d'une Épître dédicatoire, du Sujet, des Jugemens et Anecdotes, et suivie de quelques airs gravés.

Le Maitre de Musique, Comédie en deux actes, mêlée d'Ariettes, précédée du Sujet, des Jugemens et Anecdotes, et suivie de quelques airs gravés.

THÉATRE FRANÇOIS, TRAGÉDIES.

Tome quatrieme.

CHEF-D'ŒUVRES DE LA FOSSE.

Vie de la Fosse, Catalogue de ses Pieces.

POLYXENE, Tragédie en cinq actes, en vers, précédée d'un Épître dédicatoire, d'une Préface, du Sujet, des Jugemens et Anecdotes, et du Catalogue des Tragédies de Polyxene.

MANLIUS, Tragédie en cinq actes, en vers, précédée d'une Préface, du Sujet, des Jugemens et Anecdotes.

CORIOLAN, Tragédie en cinq actes, en vers, par M. de la Harpe, précédée d'une Note des Rédacteurs, d'une Préface, du Sujet, des Jugemens et Anecdotes, et d'un Catalogue des Tragédies de Coriolan, et suivie de quelques écrits relatifs à cette Piece.

THÉATRE DE L'OPÉRA.

Tome premier des Opéra.

LES FÊTES DE L'AMOUR ET DE BACCHUS, Pastorale de Quinault, Musique de Lully, précédée d'un Avant-propos, du Sujet, des Jugemens et Anecdotes, et suivie de quelques airs gravés.

CADMUS ET HERMIONE, Tragédie en cinq actes, de Quinault, Musique de Lully, précédée d'un Épître dédicatoire, du Sujet, des Jugemens et Anecdotes, et suivie de quelques airs gravés.

ALCESTE, OU LE TRIOMPHE D'ALCIDE, Tragédie en cinq actes, de Quinault, Musique de Lully, pré-

cédée d'une Épître dédicatoire, du Sujet, des Jugemens et Anecdotes, du Catalogue des Tragédies d'Alceste et des Parodies, et suivie de quelques airs gravés.

THÉSÉE, Tragédie en cinq actes, de Quinault, Musique de Lully, précédée du Sujet, des Jugemens et Anecdotes, du Catalogue des Tragédies de Thésée et des Parodies, et suivie de quelques airs gravés.

PETITS THÉATRES.

Tome premier.

Avis sur les petits Théatres.

LE SABOTIER, ou LES HUIT SOLS, Comédie en un acte, en prose, précédée du Sujet, des Jugemens et Anecdotes.

LE RIVAL PAR AMITIÉ, ou FRONTIN QUAKRE, Comédie en un acte, en vers, précédée d'un Avertissement, du Sujet, des Jugemens et Anecdotes.

GILLES RAVISSRUR, Comédie-Parade, en un acte, en prose, par d'Helle, précédée du Sujet, des Jugemens et Anecdotes.

JÉRÔME POINTU, Comédie en un acte, en prose, par M. de Beaunoir, précédée du Sujet, des Jugemens et Anecdotes.

L'ANGLOIS, ou LE FOU RAISONNABLE, Comédie en un acte, en prose, par M. Patrat, précédée d'une Épître dédicatoire en vers, d'un Avis au Lecteur en vers, du Sujet, des Jugemens et Anecdotes.

LES QUATRE COINS, Pastorale, mêlée de Pantomime et de Danse, par M. de Beaunoir, précédée du Sujet, des Jugemens et Anecdotes.

TABLE
DES DOUZE VOLUMES

De la seconde Année (1785) de la Petite Bibliotheque des Théatres.

THÉATRE-FRANÇOIS, TRAGÉDIES.

Tome cinquieme.

CHEF-D'ŒUVRES DE P. CORNEILLE.

THÉATRE FRANÇOIS, COMÉDIES.

Tome quatrieme.

d'un Avis au Lecteur, d'une Piece de vers sur la Comédie du Menteur, du Sujet, des Jugemens et Anecdotes, et suivie de l'Examen.

D. Sanche d'Aragon, Comédie Héroïque, en cinq actes, en vers, de P. Corneille, précédée d'une Épître dédicatoire, d'un Argument, des Jugemens et Anecdotes, et suivie de l'Examen.

THÉATRE ITALIEN, COMÉDIES.

Tome troisieme.

L'Amante Romanesque, ou La Capricieuse, Comédie en trois actes, en prose, d'Autreau, précédée du Sujet, des Jugemens et Anecdotes, et suivie d'un Vaudeville gravé.

Les Amans ignorans, Comédie en trois actes, en prose, d'Autreau, précédée du Sujet, des Jugemens et Anecdotes, et suivie d'un Vaudeville gravé.

La Fille inquiette, ou Le Besoin d'aimer, Comédie en trois actes, en prose, d'Autreau, précédée du Sujet, des Jugemens et Anecdotes, et suivie d'un Vaudeville gravé.

THÉATRE FRANÇOIS, TRAGÉDIES.

Tome sixieme.

Horace, Tragédie en cinq actes, en vers, de P. Corneille, précédée d'une Épître dédicatoire, d'un Extrait de Tite-Live, des Jugemens et Anecdotes, et suivie de l'Examen.

Cinna, ou La Clémence d'Auguste, Tragédie en

cinq actes, en vers, de P. Corneille, précédée d'une Épître dédicatoire, d'une Lettre de Balzac, d'un Extrait de Séneque le Philosophe, du Sujet, des Jugemens et Anecdotes, et suivie de l'Examen.

POLYEUCTE MARTYR, Tragédie Chrétienne, en cinq actes, en vers, de P. Corneille, précédée d'une Épître dédicatoire, de l'Abrégé du Martyre de Saint Polyeucte, d'une Note des Rédacteurs, des Jugemens et Anecdotes, et suivie de l'Examen.

THÉATRE FRANÇOIS, COMÉDIES.

Tome cinquieme.

ŒUVRES DE SCARON.

Vie de Scaron, Catalogue de ses Pieces, précédés de son Portrait.

JODELET, ou LE MAITRE VALET, Comédie en cinq actes, en vers, précédée d'une Epître dédicatoire, du Sujet, des Jugemens et Anecdotes.

D. JAPHET D'ARMÉNIE, Comédie en cinq actes, en vers, précédée d'une Épître dédicatoire, du Sujet, des Jugemens et Anecdotes.

THÉATRE FRANÇOIS, TRAGÉDIES.

Tome septieme.

POMPÉE, Tragédie en cinq actes, en vers, de P. Corneille, précédée d'une Épître dédicatoire, d'une Piece de vers au Cardinal Mazarin, d'un Avis au Lecteur, d'une Épitaphe latine du grand Pompée,

du Sujet, des Jugemens et Anecdotes, et suivie de l'Examen.

RODOGUNE, PRINCESSE DES PARTHES, Tragédie en cinq actes, en vers, de P. Corneille, précédée d'une Épître dédicatoire, d'un Argument, des Jugemens et Anecdotes, et suivie de l'Examen.

HÉRACLIUS, EMPEREUR D'ORIENT, Tragédie en cinq actes, en vers, de P. Corneille, précédée d'une Épître dédicatoire, d'un Avis au Lecteur, des Jugemens et Anecdotes, et suivie de l'Examen.

THÉATRE ITALIEN, COMÉDIES.

Tome quatrieme.

DÉMOCRITE PRÉTENDU FOU, Comédie en trois actes, en vers, d'Autreau, précédée du Sujet, des Jugemens et Anecdotes, et suivie d'un Vaudeville gravé.

ŒUVRES DE L'ABBÉ D'ALLAINVAL.

Vie de l'Abbé d'Allainval, Catalogue de ses Pieces.

L'EMBARRAS DES RICHESSES, Comédie en trois actes, en prose, précédée d'une Épître dédicatoire, du Sujet, des Jugemens et Anecdotes, et suivie de deux Vaudevilles gravés.

LE DÉDAIN AFFECTÉ, Comédie en trois actes, en prose, de Mademoiselle Monicault, précédée du Sujet, des Jugemens et Anecdotes.

THÉATRE FRANÇOIS, COMÉDIES.

Tome sixieme.

ŒUVRES DE LA FONTAINE.

Vie de La Fontaine, Catalogue de ses Pieces, précédés de son Portrait.

LE FLORENTIN, Comédie en un acte, en vers, précédée du Sujet, des Jugemens et Anecdotes.

LA COUPE ENCHANTÉE, Comédie en un acte, en prose, précédée du Sujet, des Jugemens et Anecdotes.

JE VOUS PRENDS SANS VERT, Comédie en un acte, en vers, précédée du Sujet, des Jugemens et Anecdotes, et suivie de deux Vaudevilles gravés.

ŒUVRES DE CHAMPMÊLÉ.

Vie de Champmêlé, Catalogue de ses Pieces, précédés de son Portrait.

LES GRISETTES, ou CRISPIN CHEVALIER, Comédie en un acte, en vers, précédée du Sujet, des Jugemens et Anecdotes.

THÉATRE ITALIEN, OPÉRA-COMIQUES.

Tome premier.

ŒUVRES DE VADÉ.

Vie de Vadé, Catalogue de ses Pieces, précédés de son portrait.

LE POIRIER, Opéra-Comique, en un acte, en prose

et en Vaudevilles, précédé du Sujet, des Jugemens et Anecdotes, et suivi de quelques airs gravés.

Le Suffisant, Opéra-Comique, en un acte, en vers, précédé du Sujet, des Jugemens et Anecdotes, et suivi de quelques airs gravés.

Les Troqueurs, Intermede en un acte, en vers, Musique de M. Dauvergne, précédé du Sujet, des Jugemens et Anecdotes, et suivi de quelques airs gravés.

Le Trompeur trompé, ou la Rencontre imprévue, Opéra-Comique, en un acte, en vers, précédé du Sujet, des Jugemens et Anecdotes, et suivi d'un air gravé.

Sancho Pança dans son Isle, Opéra Bouffon, en un acte, en prose et en Vaudevilles, de Poinsinet, Musique de M. Philidor, précédé d'une Épître dédicatoire, du Sujet, des Jugemens et Anecdotes, et suivi de quelques airs gravés.

THEATRE FRANÇOIS, TRAGÉDIES.

Tome huitieme.

Nicomede, Tragédie en cinq actes, en vers, de P. Corneille. précédée d'un Avis au Lecteur, d'une Note des Rédacteurs, des Jugemens et Anecdotes, et suivie de l'Examen.

Sertorius, Tragédie en cinq actes, en vers, de P. Corneille, précédée d'un Avis au Lecteur, du Sujet, des Jugemens et Anecdotes.

Othon, Tragédie en cinq actes, en vers, de P. Cor-

neille, précédée d'un Avis au Lecteur, du Sujet, des Jugemens et Anecdotes.

THÉATRE DE L'OPÉRA.

Tome second des Opéra.

ATYS, Tragédie en cinq actes, de Quinault, Musique de Lully, précédée du Sujet, des Jugemens et Anecdotes, et suivie de quelques airs gravés.

ISIS, Tragédie en cinq actes, de Quinault, Musique de Lully, précédée du Sujet, des Jugemens et Anecdotes, et suivie de quelques airs gravés.

PROSERPINE, Tragédie en cinq actes, de Quinault, Musique de Lully, précédée du Sujet, des Jugemens et Anecdotes, et suivie d'un air gravé.

PETITS THÉATRES.

Tome second.

L'AMOUR QUÊTEUR, Comédie en deux actes, en prose, par M. de Beaunoir, précédée de la Chanson qui en a fourni le Sujet, d'un Avertissement, d'une Note des Rédacteurs, des Jugemens et Anecdotes.

VÉNUS PÉLERINE, Comédie en un acte, en prose, par M. de Beaunoir, précédée de la Chanson qui en a fourni le Sujet, d'une Note des Rédacteurs, des Jugemens et Anecdotes.

L'HYMEN ET LE DIEU JAUNE, suite de l'Amour quêteur, Comédie en un acte, en prose, par M. de

Beaunoir, précédée du Sujet, des Jugemens et Anecdotes.

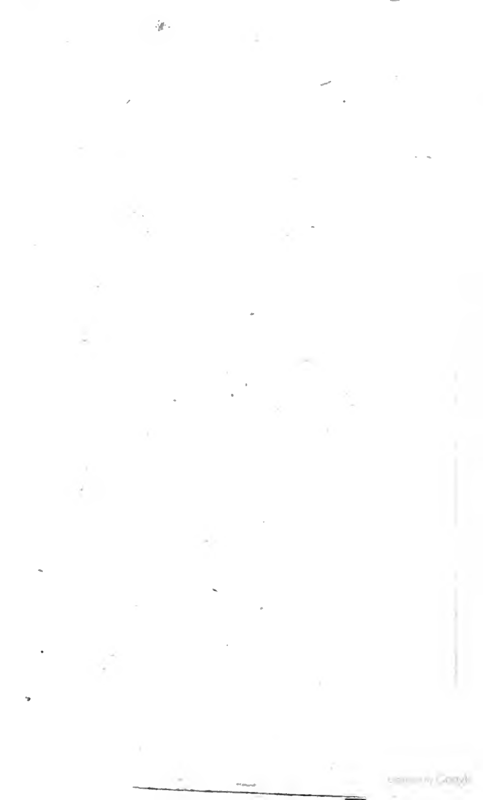
La Musicomanie, Comédie en un acte, en prose, précédée du Sujet, des Jugemens et Anecdotes.

La Matinée du Comédien de Persépolis, Comédie-Proverbe, en un acte, en prose, précédée d'une Épître dédicatoire, d'un Avertissement, du Sujet, des Jugemens et Anecdotes.

Les deux Sœurs, Comédie en un acte, en prose, par Mademoiselle de Saint-Léger, précédée du Sujet, des Jugemens et Anecdotes.

Les trois Damis, comédie en un acte, en vers, précédée d'une Épître dédicatoire, d'une Préface, du Sujet, des Jugemens et Anecdotes.











BIBL
SC
PL
N.